

JOSAPHAT, TRAGI-COMÉDIE. De Jean MAGNON

A Paris, chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, dans la Salle des
Merciers, à l'Escu de France.

Édition critique établie par Laure MARIN-PACHE dans le cadre d'un mémoire de
master 1 sous la direction de Georges Forestier
2015-2016.

Introduction

En 1647 est publiée par Antoine de Sommaville, *Josaphat*, la première tragi-comédie de Jean Magnon, dramaturge et ami de Molière qui montera par la suite certaines de ses créations. Néanmoins, le peu d'informations disponibles sur d'éventuelles représentations de la pièce laisse entendre qu'elle ne connut pas un réel succès, il en fut de même quant à sa postérité. *Josaphat* s'inscrit dans ce bref courant théâtral de 1635 à 1650, période durant laquelle sont écrites de nombreuses pièces à sujet religieux. Néanmoins l'oeuvre a la particularité de l'Orientalisme, car le personnage éponyme est un prince indien dont la légende est peu connue en France, et la spécificité d'être une tragi-comédie, ce qui ne fut pas le cas de nombreuses pièces religieuses. Mais malgré cela, sa diffusion resta confidentielle et confinée à cette brève mais foisonnante production de pièces à motif religieux de la première moitié du XVIIe siècle.

Biographie de l'auteur

Poète et historiographe du roi, Jean Magnon naquit à Tournus, dans le Mâconnais, et fut baptisé le 10 janvier 1620 d'après les registres de la Paroisse de la Madeleine de Tournus.

Il étudiera dans un premier temps au Collège de La Trinité à Lyon, une école Jésuite dont l'éducation influencera en partie son oeuvre. Il devient ensuite avocat au présidial de la ville avant de partir à Paris pour se consacrer à l'écriture. Il publie très tôt après son arrivée sa première tragédie en 1645 : *Artaxerce*. La pièce est jouée par la troupe de L'illustre Théâtre nouvellement formée, et selon Joseph Boulmier, Magnon aurait également eu un rôle dans cette pièce. C'est ainsi que le dramaturge se lie d'amitié avec Molière qui avec sa troupe montera plusieurs de ses pièces. En 1647 il publie *Josaphat*, sa première tragi-comédie. L'épître de cette pièce a suscité de nombreux débats parmi les historiens. En effet, Magnon y déclare :

Cette protection et ce secours, Monseigneur, que vous avez donné à la plus malheureuse et à l'une des plus méritantes Comédiennes de France n'est pas la moindre action de votre vie.

Chardon, Michaut¹ et Lancaster tenteront tous de résoudre le mystère entourant l'identité de cette mystérieuse comédienne. Tous semblent considérer qu'il s'agit de Madeleine Béjart.

Selon René Bray dans son ouvrage *Molière, homme de théâtre*, la pièce aurait été jouée par la troupe du Duc d'Epéron à qui la pièce était dédiée. Mais aucune information ne permet de démontrer que cette hypothèse est vraie. Seule certitude : *Josaphat* a été représentée au Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, comme en témoigne *Le Mémoire de Mabelot*.

En 1647, Magnon écrit également une tragédie, *Séjanus*, jouée par la troupe de l'illustre Théâtre, puis l'année suivante il publiera une tragi-comédie : *Le Mariage d'Oroondate et de statira* et une tragédie *Le Grand Tamerlan et Bajazet*.

En 1656, il publie *Jeanne Première, Reine de Naples*, une tragédie. Cette même année, il épouse, le 18 août, Marie-Anne Poulain, alors âgée de 18 ans. Le couple se partagera entre un appartement parisien rue Berthin-Poirier et une maison de campagne à Farges dans le Mâconnais, où Magnon aimait vraisemblablement écrire. Dans les années qui suivent, il publie en effet une autre pièce, sa dernière : *Zénobie, Reine de Palmyre*, en 1659 qui fut représentée le 10, 11 et 14 décembre de cette même année au théâtre du Petit Bourbon, par la troupe de l'illustre Théâtre.

Si Magnon a écrit de nombreuses pièces, il est surtout connu pour le projet qu'il entama par la suite, un ouvrage intitulé *Science Universelle*, un projet titanesque

¹ MICHAUT G. *La Jeunesse de Molière*, Hachette, Paris, 1922, p. 138

d'Encyclopédie qui selon les projets de son auteur, devait se composer de 10 volumes de 20 000 vers chacun.

On y retrouve dans l'exemplaire, l'importance accordée par l'auteur à Dieu, ainsi qu'il le déclare lui-même dans la première page de l'ouvrage :

Qu'on sache mon dessein : toute chose est mon thème ;

Je commence par Dieu ; je finirai de même :

Mais alors que le premier volume de la *Science Universelle* était sous presse, l'auteur fut assassiné à Paris, sur le Pont-Neuf, alors qu'il rentrait d'un dîner. La date de cet événement est incertaine, Boullmier déclare dans son article que le meurtre aurait eu lieu entre le 18 et le 20 avril 1662. C'est Marie-Anne Poulain, la femme de Magnon, et son amant M. de Sertoville qui furent alors suspectés. Selon Gabriel Jeanton, le couple connaissait de multiples brouilles jusqu'à ce qu'un soir Mme Magnon s'enfuit de chez elle pour se retirer au Couvent des Dames Hospitalières du faubourg Saint-Martin d'où elle sortit quinze jours avant l'assassinat de son mari. C'est un événement qui fit grand bruit dans la capitale, en témoigne cette lettre de Corneille datée du 25 avril 1662 et adressée à l'Abbé de Pure et qui s'achève ainsi :

J'appris hier que le pauvre Magnon est mort de ses blessures. Je le plains

Ainsi, ce fait divers apparaît plus comme plus marquant pour la postérité que l'œuvre même de l'auteur. En effet, Magnon fut beaucoup critiqué, notamment par Boileau qui déclare à son propos dans son *Art Poétique* :

On ne lit guère plus Rampalle et Ménardière

Que Magnon, du Souhait, Corbin et la Morlière.

L'arrière petit-fils même de l'auteur, François-Phillibert Magnon, déclare lui-même à son propos qu'il « produisit dans effort des tragédies sans verve et des comédies sans gaieté. »

Résumé de la pièce

Acte I

La pièce s'ouvre sur un échange entre le guerrier Arache et la Princesse Amalazie. Cette dernière a été faite prisonnière après qu'Arache ait tué son père et conquis son Royaume. Mais les deux personnages s'aiment, et tandis qu'Amalazie lutte contre ces sentiments indignes de la situation (scène I), Arache lui, tente de convaincre la princesse de parler au jeune Prince qui vient d'arriver en ville pour qu'il plaide sa cause auprès du Roi, et la fasse libérer (scène I). La princesse accepte alors de rencontrer le jeune Josaphat. Le Prince tombe immédiatement sous le charme d'Amalazie et touché par la jeune femme dont il connaît la situation, promet, avec le soutien d'Arache, de plaider sa cause auprès du roi (scène III). Lorsqu'Amalazie prend congé des deux hommes Josaphat se confie au jeune guerrier, regrettant de n'avoir pas connu Narsingue, la plus belle ville puisqu'elle est celle où réside Amalazie. Il interroge ensuite Arache pour savoir ce qui a conduit son père à l'exiler depuis sa naissance, lui qui a grandi dans le faste mais loin de tout. Ce confident lui répond que c'est une ancienne tradition qui veut que les princes soient élevés à l'écart lors de leur instruction. Puis Josaphat se confie sur les doutes qu'il a sur l'existence des Dieux, ce à quoi Arache répond en citant le mythe de la répartition du monde par Jupiter. Le guerrier s'interroge alors sur de telles questions et s'inquiète d'une loi que Josaphat aurait peut-être découverte (scène 4). Arrive alors le roi Abenner qui vient accueillir son fils à Narsingue, la ville où se

déroule la pièce, en Inde. Le prince demande alors au roi de rendre ses états à Amalazie, soutenu par Arache qui prend le relais, suppliant le roi au nom de ses victoires passées. Le roi accepte la requête et demande en contrepartie à Josaphat d'épouser la princesse, précisant qu'il la conservait prisonnière en vue de ce mariage. Le prince se réjouit à cette nouvelle, tandis qu'Arache se trouble, alors que c'est à lui qu'incombe la tâche d'aller annoncer la nouvelle à Amalazie (scène 5).

Acte II

L'acte II s'ouvre sur Josaphat du refus que lui a opposé Amalazie concernant le mariage (scène 1). Un garde lui annonce alors l'arrivée d'un joailler que Josaphat accepte de rencontrer (scène 2). Celui-ci se nomme Barlaam et va tenir au jeune prince un discours très poétique portant sur la nature, sur la manière dont celle-ci parvient à concevoir la perle. Josaphat lui demande alors le coût de ses diamants. Barlaam lui répond qu'il ne souhaite pas exposer ses richesses devant les suivants du Prince. Ce dernier demande alors à tout le monde de quitter les lieux (scène 3). Une fois seuls, Barlaam se découvre et révèle à Josaphat que cette perle représente en réalité la religion et la foi chrétienne. Ce faux joailler commence alors à lui parler de Dieu, de la manière dont il a conçu le monde, puis l'Homme. Comment celui-ci s'est retourné contre son créateur et fut sanctionné pour cela lors de l'épisode du déluge. Puis après avoir précisé que les hommes ont recommencé à pécher après cet événement, Barlaam parle de Jésus Christ, le fils de Dieu humanisé qui fut condamné à mort puis fut ressuscité, événement dont le récit se répandit dans le monde entier sauf dans le royaume d'Abenner. En écoutant Barlaam, Josaphat a le sentiment d'obtenir les réponses aux interrogations qu'il avait. Barlaam se présente alors par son vrai nom au Prince et lui révèle qu'il servait autrefois son père mais dû partir en exil car il était chrétien, comme toute la communauté. Il lui avoue ensuite qu'Abenner a fait venir des astrologues pour lui révéler l'avenir de son fils et que ces derniers lui ont annoncé qu'il serait chrétien. C'est pour cette raison que Josaphat fut exilé dès sa naissance, loin de Narsingue et ne fut rappelé au palais que récemment, Abenner pensant cette malédiction levée. Mais Josaphat comprend à la fin de cette entrevue avec Barlaam qu'il est chrétien. Ce dernier prend congé, et le prince lui annonce qu'il compte le rejoindre, là où il se cache avec d'autres croyants. (scène 4) On assiste ensuite à un monologue dans lequel Josaphat s'adresse directement à Dieu, pour la première fois, et lui témoigne sa foi (scène 5).

Il est rejoint par Abenner qui se réjouit du mariage qui se prépare. Alors que le roi lui parle de bijoux, Josaphat lui révèle qu'il a découvert une perle singulière et merveilleuse. Abenner curieux souhaite en savoir plus sur ce diamant mais le prince lui avoue qu'il faut être chrétien pour pouvoir le voir, avant de se dévoiler comme tel auprès de son père et de lui parler de sa rencontre avec Barlaam. Le roi furieux demande à Josaphat de sortir (scène 6). S'ensuit alors un monologue où Abenner furieux s'en prend à Barlaam et à la fatalité qui lui avait prédit cet événement (scène VII). Arrive alors Amalazie qui vient lui annoncer qu'elle n'a pas l'intention d'épouser Josaphat, en hommage à son père. Mais Barlaam lui annonce que le prince est chrétien et qu'il a l'intention de le tuer. Arache lui suggère alors à la place d'user d'un stratagème qui consisterait à substituer le courtisan Nacor à Barlaam car ceux-ci présentent une troublante ressemblance physique. L'amant d'Amalazie propose que l'on présente Nacor à Josaphat en prétendant que Barlaam a été capturé. Le but étant qu'au cours d'une discussion à laquelle assisterait le Prince, Nacor renonce à sa foi prétendue pour convaincre Josaphat de faire de même. Le roi accepte. (scène VIII)

Acte III

Le troisième acte s'ouvre sur une discussion dans laquelle Abenner donne ses indications à son courtisan Nacor et sur la manière dont il doit prétendre être chrétien (scène I). Arrive ensuite Josaphat, accompagné notamment par Arache et Amalazie. Josaphat tombe dans le piège tendu par son père et croit Barlaam capturé. Nacor commence alors à faire l'apologie du christianisme, louant sa foi et son dieu, trouvant réponse à chaque question posée par Abenner. Il tente ensuite de convertir Amalazie et Arache, ce qui amène Abenner à s'interroger sur l'identité de la personne face à lui. Nacor se dévoile alors comme chrétien et confirme être bien Nacor. Abenner le condamne alors à mort (scène II). Josaphat demande exprime alors au roi son désir de mourir à son tour. Il met ensuite en garde son père contre la colère divine (scène III). Abenner se tourne alors vers Amalazie et lui demande, sous la menace, de convaincre son fils de renoncer à cette lubie chrétienne, convaincu que seule la princesse pourra le faire renoncer à sa foi (scène IV). Amalazie furieuse après le roi, et par extension après Josaphat, refuse d'aller parler au prince, mais se laisse finalement convaincre par Arache, ému par la situation vécue par le jeune homme (scène V).

Acte IV

L'acte s'ouvre sur un monologue de Josaphat, partagé entre sa foi et l'amour qu'il ressent pour Amalazie, alors même que cette dernière refuse de l'épouser (acte I). Il est alors rejoint à sa grande surprise par la princesse. Josaphat tente alors de la convertir, car sa beauté est un hommage, un exemple des merveilles réalisées par Dieu. Amalazie quant à elle tente de le convaincre de renoncer au christianisme. Finalement, la princesse se rend et se convertit à son tour. Josaphat tente alors de la séduire à nouveau, mais c'est alors qu'elle lui révèle qu'elle est déjà éprise de quelqu'un d'autre. Josaphat veut alors connaître le nom de l'amant mais Amalazie refuse (scène II). Ils sont soudain rejoints par Arache qui a assisté à l'exécution de Nacor et qui s'en trouve bouleversé. Josaphat exprime alors son envie face à au destin du martyr, lui qui ne connaît pas même le nom de l'amant de la princesse. Il demande alors de l'aide à Arache pour retrouver cet homme. Arache prétend alors connaître cet amant, et parle en son nom pour tenter de le défendre. Josaphat comprend alors que son compagnon est celui dont lui a parlé Amalazie. Mais Arache déclare alors ne plus vouloir être avec Amalazie car il est devenu chrétien. Celle-ci lui révèle alors s'être également convertie.

Fort de cette découverte, Josaphat souhaite tout révéler à son père, et se faire condamner. Mais Arache refuse, notamment pour préserver la princesse (scène III). Mais lorsque les trois personnages rejoignent Abenner ils découvrent que Barlaam a été fait prisonnier. L'ermite veut mourir et enjoint Josaphat à le suivre. Le Prince demande alors son martyr. Abenner demande alors à Amalazie de condamner son fils (scène IV).

Acte V

Au début de l'acte V, Abenner tente une négociation avec Barlaam et essaye de le convaincre de faire renoncer Josaphat à sa foi, lui promettant un espace où les chrétiens pourraient honorer leur dieu librement. Barlaam rétorque que la religion chrétienne ne connaît pas de milieu et refuse l'idée que Josaphat et les autres chrétiens exercent leur foi en secret, tout en honorant les autres dieux sans conviction profonde. Face à ce refus, l'ermite est remis en prison (scène I). Abenner se retrouve alors seul et s'adresse à ses Dieux, s'interrogeant sur leur manque de réaction face aux comportements des chrétiens, eux qui auraient les moyens de les

faire taire et de prouver leur existence (scène II). Arrivent alors Arache et Amalazie qui annoncent au roi que son fils a été condamné. Abenner se trouble alors, hésitant à demander la mort de son fils. Et lorsqu'il se résout finalement à condamner son fils, la princesse et son amant lui confient que le prince est déjà mort. Le roi entre alors dans une rage folle et accuse Arache et Amalazie d'avoir écouté le roi qu'il était et non le père, qui lui voulait sauver son fils. Il renie également ses dieux et déclare vouloir devenir chrétien. Les deux amants lui révèlent alors que tout ceci n'était qu'un stratagème et que Josaphat n'est pas mort. Abenner peine à les croire puis voit son fils (scène III). Mais le Prince ne revient que pour demander sa mort. Le roi le supplie de renoncer à sa foi et d'épargner sa vie. Devant les refus de Josaphat, il incline vers une condamnation. Amalazie décide alors de se découvrir en tant que chrétienne, ce qui provoque une révélation chez Abenner qui semble entendre Dieu. Arache révèle alors son christianisme et Abenner se convertit définitivement. Ce dernier tente alors de mettre son fils sur le trône mais Josaphat refuse au nom de son désintéret pour ce qui est terrestre. Il finit par accepter l'offre, et cela pour pouvoir couronner Arache et le marier à Amalazie à qui il rend les terres de son père. Après quelques réticences, Arache accepte. A la fin de la pièce tous partent rendre hommage à Nacor, le martyr de cette pièce.

La source hagiographique

Josaphat, pièce religieuse, a comme source principale la légende hagiographique de Barlaam et Josaphat.

Selon les textes relatant cette histoire se déroulant en Inde durant l'ère des premiers chrétiens, le roi Abenner (ou Avenir) persécute ces derniers. Or, à la naissance de son fils, des astrologues lui prédisent que celui-ci se convertira à cette religion. Inquiet, le roi décide d'isoler le prince loin de la réalité de la condition humaine, loin de la mort, de la maladie et des émotions qu'il pourrait ressentir, de manière à ce que celui-ci n'aille pas chercher des réponses dans la religion chrétienne. Mais malgré ces précautions, le jeune Josaphat rencontre Barlaam, un ermite qui va le convertir. S'ensuivra alors un important conflit entre père et fils, le roi tentant par tous les moyens de ramener le prince aux croyances polythéistes de son royaume. Mais devant les échecs successifs des stratégies qu'il mettra en place, Abenner finira par être troublé et se convertira à son tour au christianisme. Il abandonnera alors sa couronne au profit de son fils. Mais Josaphat la refusera et confiera le royaume à un proche de son père : Barachias. La légende dit que Josaphat quitte alors la ville et part avec Barlaam mener une vie d'ermite.

Cette histoire est communément attribuée à Jean Damascène, théologien chrétien, père de l'Eglise, considéré comme saint par les catholiques et les orthodoxes et qui a vécu entre 676 et 749. Néanmoins, cette paternité est particulièrement contestée. Ainsi, Jean de Billy, le moine à l'origine de la traduction française de 1573 du texte hagiographique écrit initialement en grec, écrit lui-même dans l'épître de l'œuvre traduite :

Amy lecteur, je te veux advertir, que la présente Histoire, est insérée es œuvres de Saint Jean Damascene, et si luy est attribuée de plusieurs : ce qui la m'a fait publier sous son nom. Néanmoins m'ayant esté communiqué un vieil exemplaire Grec par Monsieur de saint André (homme fort docte, et amateur de toutes bonnes lettres) auquel ay trouvé une Préface à nostre Histoire sous le nom d'un bon Hermite du Mont Sinay, nommé Jean, personnage de grande sainteté, et doué du don de prophétie, lequel florissoit du temps de l'Empereur Théodose premier du nom : je l'ay

bien voulu joindre à notre traduction, laissant toutefois à chacun la liberté de juger lequel des deux en est l'Authentique.

Marion Uhlig dans son article « L'Orient sur les tréteaux : la construction de l'espace indien dans les pièces théâtrales de *Barlaam et Josaphat*⁴ » indique, en s'appuyant sur les travaux de Franz Doelgers, que Jean Damascène et l'ermite du Mont Sinaï seraient certainement la même personne.

La paternité de l'œuvre en tant que telle importe peu dans le domaine de la légende hagiographique. Ce qui est primordial, permettant de donner une légitimité à ce récit, est, ainsi que le déclare Jean de Billy dans sa préface que « tous deux sont fort anciens et personnes de grande autorité. »

La légende Barlaam et Josaphat a plus tard été reprise dans *La Légende Dorée* de Pierre de Voragine, écrite au cours du XIII^e siècle en latin. Cet ouvrage regroupe entre autres le récit de la vie de plus de cent-cinquante saints dont Josaphat. L'œuvre connaîtra très vite un succès considérable et permettra la diffusion et la postérité de légende hagiographique de Barlaam et Josaphat.

Il est intéressant de noter qu'il existe une version de la légende écrite en 1642, soit cinq ans seulement avant la publication de la pièce de Magnon, écrite par un dénommé Pierre-Antoine Girard. Celui-ci déclare quant à lui s'être inspiré du récit de Jean Damascène. C'est ce dernier ouvrage que Lancaster⁶ considère comme la source la plus probable du *Josaphat* de Jean Magnon.

Cette source hagiographique apparaît comme l'inspiration principale de l'œuvre. La trame principale et les péripéties majeures de la pièce sont immédiatement tirées de la légende. Ainsi, l'une des scènes les plus importantes de la pièce, c'est à dire la rencontre entre Barlaam et Josaphat est inspirée de manière très précise du récit de Jean Damascène. Ainsi, dans la légende comme dans la pièce, Barlaam se fait passer pour un joaillier, et vante les mérites d'une pierre précieuse singulière auprès du prince, lui déclarant : « Monsieur, je suis un marchand, qui suis venu de loingtain pays, et ay une pierre precieuse, qui n'a sa pareille au monde, et ne l'ay encores dit à homme vivant. »

Pierre qu'il ne peut montrer en présence des suivants du jeune homme. Dans les deux cas, Josaphat chassera tous ceux qui l'entourent, pour se retrouver seul avec le vieil ermite qui pourra dévoiler les raisons véritables de sa venue et lui révéler que cette pierre n'illustre rien d'autre que la religion chrétienne. Durant cette discussion, Barlaam révèle à Josaphat les mystères de la foi. On retrouve des formules similaires dans les deux textes. Il est à noter que les scènes d'échange entre ces personnages sont les plus fidèles de l'œuvre à la légende hagiographique. La scène 4 de l'acte II est ainsi une véritable synthèse du chapitre de l'œuvre de Jean Damascène durant lequel Barlaam explique la religion chrétienne en lui narrant les grands épisodes de la Bible. L'épisode du déluge est ainsi relaté de manière très proche dans la pièce et dans la légende. Dans l'œuvre de Magnon, Barlaam déclare ainsi :

Son Dieu tout corroucé luy declara la guerre,

⁴ UHLIG Marion, « L'Orient sur les tréteaux : la construction de l'espace indien dans les pièces théâtrales de Barlaam et Josaphat⁴ » *Saintes Scènes. Théâtre et sainteté à la croisée du Moyen-Age et de la Modernité*, dir. Barbara Selmecci et Marion Vuagnoux Uhlig, Berlin, Franck & Timme, 2012, p. 82

⁵ DOELGER Franz, *Der griechische Barlaam-Roman, ein Werk des h. Johannes von Damaskos*, in-8°, Buch-Kunstverlag, Ettal, 1953, *Studia patristica et byzantina*

⁶ LANCASTER Henry Carrington, *A History of French dramatic literature in the Seventeenth Century*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1929-1942 (5 part. en 9 vol.) vol. 2, part. II *The period of Corneille 1635-1651*, p. 653

Un grand débordement purgea toute la terre :
A peine un innocent se sauva de ses mains,
Qui pût perpétuer la race des humains⁷ ;

Dans la légende, l'ermite déclare : « Or, Dieu tout puissant, voulant retrancher la grande multitude des pechez enormes qui regnoient sur terre, envoya le Deluge d'eau, qui noya toute creature ayant vie. Mais en trouvant un seul juste en ce temps là, le sauvant dans l'Arche avec sa femme et ses enfants [...] » Le texte de Magnon apparaît ici comme une version versifiée du texte de Jean Damascène, dans la traduction de Jean de Billy.

Il est à noter que cette rencontre aboutira dans la légende et dans la pièce à la conversion du jeune prince.

L'autre similitude se trouve dans la logique de conversions en chaîne qui touchera l'ensemble des personnages secondaires et aboutira à celle d'Abenner qui remettra alors sa couronne à Josaphat.

Néanmoins, si la trame est respectée dans son ensemble, de nombreuses divergences sont à noter entre la légende hagiographique et la pièce de Magnon.

Tout d'abord dans le choix des noms donnés aux personnages. Ainsi, le roi se nomme Avenir dans les versions anciennes de la légende de Barlaam et Josaphat. La graphie de Nacor est différente, puisque le personnage se prénomme Nachor dans la traduction de Jean de Billy, tandis qu'Arache a pour nom Arachis.

Enfin, de nombreuses modifications ont été établies quant au traitement des personnages secondaires gravitant autour du jeune prince et de son père. Ainsi, Magnon a fait le choix de supprimer le personnage de Zardan, son conseiller, qui dans le texte de Jean Damascène est également un traître. Celui-ci a par ailleurs fusionné avec le personnage d'Arachis, pour devenir Arache.

Dans la légende, Arachis est un proche conseiller du roi, qui jusqu'à la fin soutiendra Abenner. C'est d'ailleurs lui qui suggérera la capture de Barlaam pour que celui-ci désavoue sa religion face à Josaphat (épisode supprimé dans la pièce de Magnon, et qui dans l'œuvre de Jean Damascène précède l'intervention de Nachor se faisant passer pour Barlaam).

Parallèlement, le personnage d'Amalazie dont l'importance est capitale dans l'œuvre de Magnon n'apparaît pas dans la légende hagiographique. Seule la scène dans laquelle Abenner demande à la princesse de convaincre Josaphat de renoncer à sa religion se retrouve dans la version traduite par Jean de Billy. Néanmoins, dans cette œuvre, la princesse captive est également une courtisane, qui usera de ses charmes pour convaincre le jeune prince, scène absente du texte de Magnon, en contradiction avec le personnage d'Amalazie.

Les sources littéraires

Avec *Josaphat*, Jean Magnon s'inscrit dans la tradition littéraire des pièces à martyre. Simone de Reyff note ainsi la floraison de dramaturgie religieuse en ce début de XVII^e siècle, émergeant vers 1535 et se prolongeant en 1650. Dans son ouvrage *L'Eglise et le théâtre*, elle comptabilise 23 pièces chrétiennes écrites durant cette période⁸.

En 1641, *Polyeucte* de Pierre Corneille est représentée au théâtre du Marais et le parallèle entre cette pièce à martyre et *Josaphat* semble inévitable et le rôle de la Princesse Amalazie dans la pièce de Magnon en serait témoin.

⁷ Acte II, scène 4, v. 390-393

⁸ DE REYFF Simone, *L'Eglise et le théâtre, l'exemple de la France au XVII^e siècle*, Edition du Cerf, Paris, 1998, p. 51

Un parallèle peut en effet être établi entre les deux pièces. Le triangle amoureux composé de Josaphat, Amalazie et Arache, peut s'apparenter au triangle de la pièce de Corneille composé de Polyeucte, Pauline et Sévère. Lancaster souligne ainsi le parallèle existant entre les deux personnages féminins courtisées par un chef de guerre – Arache et Sévère – et un personnage aux origines plus élevées – Josaphat étant un prince et Polyeucte un seigneur. Dans les deux cas, c'est ce dernier personnage qui se trouve également martyr.

On trouve dans le texte même une intertextualité dans la première scène de l'acte IV de *Josaphat*, scène de monologue dans lequel le jeune converti s'adresse à Dieu et confesse la solidité de sa foi et sa volonté de se détacher de cet amour profane pour une princesse qui n'est pas chrétienne. Or cette scène renvoie à la scène 2 de l'acte IV de *Polyeucte*, c'est à dire la scène des stances de Polyeucte. On observera le fait que ces deux monologues sont situés au même emplacement dans la pièce, au même niveau d'avancée dans l'intrigue – c'est à dire la scène des stances de Polyeucte. Les deux scènes précèdent toutes deux l'arrivée de la jeune femme aimée et un échange qui dans lequel le prétendant tentera de convertir celle-ci au christianisme. On observe donc un combat du héros similaire dans les deux pièces, visant à se détacher de tous sentiments amoureux.

Ainsi dans ses stances, Polyeucte déclare :

Et je ne regarde Pauline,
Que comme un obstacle à mon bien¹⁰

Tandis que Josaphat s'exprime ainsi :

Mon cœur destache-toy de cette indigne flamme
Amour, prophane amour sors enfin de mon âme¹¹ ;

S'adressant à son cœur et à ses sentiments, de même que le fait Polyeucte au début de ses stances :

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez vous de moi, flatteuses voluptés ?¹²

Si l'on s'intéresse aux scènes suivantes, on relèvera la similarité de la première réplique du nouveau converti à la jeune femme qui vient de faire de son entrée :

Madame à quel dessein me venez-vous combattre ?¹³

Déclare Josaphat à Amalazie, tandis que Polyeucte s'adresse ainsi à Pauline :

Madame, quel dessein vous fait me demander ?¹⁴

Barbara Selmecci Castioni dans son article « Le paradoxe du comédien converti sur la scène française (XIV^e-XVII^e siècles)¹⁵ » considère que le martyr de Nacor dans la pièce de Magnon, a été dictée au dramaturge par le succès de *Polyeucte*. De fait, un parallèle peut être établi, et c'est celui qui est fait par Lancaster¹⁶, entre Néarque et

⁹ LANCASTER H.C. *op. cit.* p. 653

¹⁰ CORNEILLE Pierre, *Polyeucte*, 1641, GF Flammarion, Paris, [Chronologie, introduction bibliographie et notes par Jacques Maurens], 1980, v. 1143-1144

¹¹ Acte IV, scène 1, v. 960-961

¹² CORNEILLE, *ibid.* v. 1105-1106

¹³ Acte IV, scène 2, v. 964

¹⁴ CORNEILLE, *ibid.* v. 1161

¹⁵ SELMECCI CASTIONI Barbara, « Le paradoxe du comédien converti sur la scène française (XIV^e-XVII^e siècles) » Saintes Scènes. Théâtre et sainteté à la croisée du Moyen-Age et de la Modernité, dir. Barbara Selmecci et Marion Vuagnoux Uhlig, Berlin, Franck & Timme, 2012, p. 61

¹⁶ LANCASTER H.C. *op. cit.* p. 653

Nacor dont le martyre permet dans chaque pièce de provoquer une conversion en chaîne. Néanmoins, et nous y reviendrons plus tard, si les deux pièces semblent fonctionner en miroir par leur dramaturgie, *Josaphat* apparaît moins « humain » que *Polyeucte*, tel que le rapporte Lancaster¹⁷. Les deux textes semblent présenter un conflit entre amour et religion mais celui-ci n'est véritablement exprimé que dans l'œuvre de Corneille. Chez Magnon, tout n'est que religion, et les passions mêmes des personnages sont immédiatement mises au service de la foi. Cependant, une comparaison avec la légende hagiographique dans la traduction de Jean de Billy permet de réaliser l'ajout de passions exprimées par les personnages, et plus particulièrement pour Saint Josaphat, imperméable à la moindre passion humaine dans la légende. Au regard des deux influences les plus frappantes à la lecture de la pièce, Magnon semble avoir trouvé un équilibre entre une légende hagiographique qui promeut un saint aux vertus exemplaires, motif conservé par le dramaturge, et l'expression des passions, propre à la dramaturgie du XVII^e siècle.

Lancaster¹⁸ évoque également une autre source littéraire, celle de la tragi-comédie de Boisrobert publiée en 1642 : *Le Couronnement de Darie*, parallèle déjà évoqué par Schultz¹⁹. Cette tragi-comédie avait déjà influencé Jean Magnon pour sa première pièce : *Artaxerce* et serait à l'origine du dénouement de *Josaphat*. En effet dans la pièce de Boisrobert, le roi pense que son fils Darie a voulu le tuer. Au terme de ce conflit, Darie prétend se donner la mort du fait de cette opposition. Le roi se repentira alors de sa dureté envers son fils, et c'est alors que voyant son père adouci, le Prince revient et est autorisé à épouser la princesse prisonnière Aspasia que son père lui refusait. On retrouve dans les deux pièces un stratagème tragi-comique évident. Cette influence et ce dénouement permettent d'inscrire *Josaphat* dans la lignée des tragi-comédies de son époque.

Enfin, *Le Véritable Saint Genest* de Rotrou, publiée en 1647, l'autre grande tragédie chrétienne de cette décennie du XVII^e siècle a des similitudes avec *Josaphat*. Lancaster considère pour sa part qu'il est difficile de savoir si l'une des deux pièces a influencé l'autre tant les dates de publication des deux œuvres sont proches, néanmoins, on constatera la ressemblance qui existe entre la scène 2 de l'acte III de *Josaphat* au vers 798 divisé entre une réplique d'Arache et une d'Amalazie témoignant de la crédulité des personnages croyant assister à une performance de Nacor durant laquelle il se fait passer pour chrétien, alors même que son discours est sincère. On retrouve le même type de répliques à l'acte II scène 9, aux vers 667 et 668 :

DIOCLETIAN

En cet acte, Genest à mon gré se surpasse.

MAXIMIN

Il ne se peut rien feindre avec plus de grâce²⁰.

Le cas de Josaphat ou le triomphe de la foy sur les Chaldéens par D.L.T.

On se doit d'évoquer ici, une autre tragi-comédie, intitulée *Josaphat ou le triomphe de la foy sur les Chaldéens*²¹ publiée en 1646, soit la même année que la pièce de Jean

¹⁷ LANCASTER, *Ibid.*

¹⁸ LANCASTER, *Ibid.*

¹⁹ LANCASTER, *Ibid.* p. 651

²⁰ ROTROU, *Le Véritable Saint Genest*, 1647, éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, dans *Théâtre du XVII^e siècle*, vol. I, Textes choisis, établis, présentés et annotés par Jacques Scherer.

²¹ D.L.T. *Josaphat ou le triomphe de la foy sur les Chaldéens*, Tolose, François Boude, 1646

Magnon, écrite par un certain D.L.T. et également dédiée au Duc d'Épernon. Les deux pièces ayant été publiées à peu près au même moment, le *Josaphat* de Magnon ayant été achevé d'imprimer en octobre 1646, il est difficile d'établir une postérité dans un sens ou dans l'autre. On peut néanmoins s'interroger sur ce qui a amené deux auteurs à s'intéresser tous deux à la même légende hagiographique la même année, alors même que l'histoire de Barlaam et Josaphat ne fut pas récurrente dans l'histoire du théâtre français²². On peut supposer néanmoins que la publication en 1642 de l'*Histoire de Josaphat, Roy des Indes* par Pierre-Antoine Girard a permis à ces deux auteurs de découvrir cette légende et de s'y intéresser dans un cadre dramaturgique.

On notera seulement que le parti-pris de chaque dramaturge fut singulier dans le traitement de la légende de *Josaphat*. En effet, la pièce de D.L.T. apparaît comme beaucoup plus fidèle à la version de Jean Damascène, notamment dans le traitement des personnages. On y retrouve ainsi Zardan, le conseiller de Josaphat au service du roi qui se rangera du côté d'Abenner, tandis qu'Arache conserve sa place de favori du monarque. Il n'y a pas non plus de princesse prisonnière outre la courtisane qui tentera de séduire Josaphat. Enfin, dans la version de D.L.T. comme dans celle de Magnon, Nacor devient martyr et non ermite, les deux dramaturges subissant la même influence du *Polyeucte* de Corneille, plaçant les pièces à martyr comme modèle de la représentation religieuse sur scène. Nous reviendrons parfois dans cette étude au texte de D.L.T. car la proximité historique et thématique des deux pièces nous a permis de mettre en lumière certaines des spécificités du *Josaphat* de Jean Magnon.

Barlaam et Josaphat, une légende tragi-comique

Une légende hagiographique comme motif tragi-comique

Il est intéressant de constater que la légende de Barlaam et Josaphat, si peu connue, et si peu utilisée dans l'histoire du théâtre fut reprise deux fois sous forme de tragi-comédie entre 1646 et 1647, soit de manière très rapprochée. On peut s'interroger sur ce qui a motivé ces deux auteurs à reprendre ce sujet pour leur pièce de théâtre. Un élément de réponse probable serait que cette légende hagiographique apparaît comme un réel motif tragi-comique, ainsi exploité comme tel par Magnon.

La structure tragi-comique

Le personnage de Josaphat a le profil type du martyr tel qu'on en trouve plusieurs dans le théâtre à motif religieux de la première partie du XVII^e siècle. Tout comme Polyeucte ou Genest il est prêt à mourir pour le christianisme auquel il se convertit au cours de la pièce et fait preuve d'un prosélytisme appuyé, ne tolérant pas que son entourage ne partage pas ses croyances. Néanmoins, à la différence de ces deux martyrs, Josaphat est épargné par son père qui se convertit à son tour à la religion chrétienne. Ainsi, la légende hagiographique offre à Magnon un sujet tragi-comique en tant qu'elle répond à l'un des deux critères essentiels de ce genre : la fin heureuse. Hélène Baby considère en effet dans son ouvrage consacré à la tragi-comédie la fin heureuse comme un des deux critères fondamentaux de l'*inventio* pour ce genre théâtral.

²² Il existe 4 adaptations dramatiques de la légende de Barlaam et Josaphat : au XIV^e siècle *Le Miracle de Barlaam et Josaphat*, au XV^e siècle *Le Mystère du roi Advenir* par Jehan Le Prieur, *Josaphat ou le triomphe de la foy sur les Chaldéens* en 1646 par D.L.T. et enfin *Josaphat* de Jean Magnon en 1647.

De même, la légende de Barlaam et Josaphat écrite par Jean Damascène se présente sous la forme d'un récit que l'on peut considérer comme romanesque, notamment en tant qu'elle se compose de nombreuses péripéties et d'une succession, voire d'un enchaînement d'évènements propices à l'écriture d'une tragi-comédie. L'inspiration romanesque est en effet une des caractéristiques de l'*inventio* tragi-comique²³, toujours selon Hélène Baby. Mais peut-on considérer une légende hagiographique comme romanesque, même si le récit qui le relate se compose ainsi ? La religion chrétienne, à laquelle se réfère Jean Magnon considère ces légendes comme véridiques, érigeant les saints de ces récits en modèles de la foi. Nous pouvons donc les considérer comme appartenant à l'Histoire, mais une Histoire qui serait déjà fabuleuse. En effet, ainsi que le précise François Charpentier²⁴, l'Histoire fabuleuse est un sujet accepté pour la construction d'une tragi-comédie. La légende hagiographique par son caractère hors du commun semble donc un sujet approprié pour une pièce comme *Josaphat*.

L'enchaînement de péripéties nombreuses, composées essentiellement de tours et de manipulations mises en place par le roi Abenner pour tenter de faire renoncer son fils au christianisme apparaît également comme propice à l'écriture d'une tragi-comédie. Et effectivement, si Magnon n'a pas conservé l'importante succession de stratagèmes du récit initial, chaque événement est caractéristique de la tragi-comédie, du déguisement de Barlaam à celui de Nacor, en passant par la mise en place de la fausse mort de *Josaphat* déclenchant le dénouement et le revirement d'Abenner.

Le motif du déguisement dans *Josaphat* :

Considéré comme motif baroque, en tant qu'il représente « la pénétration du théâtre par le théâtre »²⁵ pour citer Georges Forestier - alors même qu'il est présent dans de nombreuses pièces durant tout le XVI^e et le XVII^e siècles qui ne sont pas réductibles à cette caractéristique - le déguisement, présent dans *Josaphat*, mais surtout présent dans la légende originelle, semble avoir prédisposé Magnon à rédiger une tragi-comédie.

On trouve deux personnages déguisés dans la pièce : Barlaam et Nacor. Il est intéressant de constater que les deux personnages qui revêtent un déguisement sont les deux personnages les plus baroques de la pièce, dont le langage même semble s'accorder avec ce type d'actions.

Barlaam tout d'abord est considéré par l'analyse de Georges Forestier comme un personnage secondaire, mais également extérieur²⁶. Sa finalité est l'approche. Le stratagème est utilisé pour s'introduire dans le palais et parler avec le prince Josaphat. Pour cela, Barlaam se déguise en joaillier. Il revêt ainsi une fonction qui n'est pas la sienne. Le déguisement en soi n'apparaît pas comme nécessaire à l'intrigue. Le fait que Barlaam revête un vêtement qui n'est pas le sien dans le but d'incarner une profession qui n'est pas la sienne apparaît comme secondaire quant à

²³ BABY Hélène, *La Tragi-comédie de Corneille à Quinault*, Paris, Klincksieck, p. 102

²⁴ CHARPENTIER François, « Le romanesque et la contamination des formes au théâtre. », *L'Automne de la Renaissance (1580-1660)*, Actes du XXII^e colloque international d'études humanistes de Tours (2 et 3 juillet 1979), Paris, Vrin, 1981, p. 231-241

²⁵ FORESTIER Georges, *Esthétique de l'identité dans le théâtre français (1550-1680) - Le déguisement et ses avatars*, Paris, Droz, 1998, p. 15

²⁶ FORESTIER, *ibid.* p. 158-159

l'impact que cela aura sur les autres personnages. Néanmoins, le choix de se grimer en joailler permet à Barlaam de développer tout le motif de la pierre précieuse et de la perle, au cours de l'acte II, scène 3. On note en effet dans la pièce, l'aspect secondaire que peut avoir la révélation de l'identité de Barlaam, qui à la scène 4 a lieu après la longue tirade de l'ermite sur l'origine de cette pierre précieuse qui représente en réalité la foi chrétienne. Exprimer le motif de sa venue, c'est à dire parler de son Dieu, apparaît comme bien plus important que de dévoiler son identité et la chronologie de la scène l'exprime bien. Et tandis que Barlaam indique à Josaphat qu'il a menti sur son identité, on note que l'intérêt du Prince se porte non pas dessus, mais plutôt sur le contenu réel du message du faux joailler :

Que veut dire cecy, descouvrons ce mystere,
Je commence à treuver le secret de mon pere²⁷.

En effet, Barlaam ne fut jamais connu de Josaphat, et en ce sens son identité propre n'impacte pas le jeune prince qui n'est pas surpris de cette révélation. L'ermite se substitue derrière son message, il y a donc plutôt un déguisement du discours au cours de l'acte II, scène 3, autour du motif de la pierre précieuse.

Il y a cependant un autre personnage qui se déguise au cours de la pièce, et une fois de plus, ce déguisement est présent dans la légende hagiographique : il s'agit de Nacor. Il incarne ce type de personnages qui n'apparaissent que pour être déguisés, qui ne préexistent pas à leur déguisement²⁸. Pourtant, au cours de l'acte III Nacor a une attitude qui tranche avec ce qu'on pourrait attendre d'un personnage d'*auxiliaire* pour reprendre les catégories définies par Georges Forestier.²⁹

Le déguisement de Nacor ne se constitue pas une dissimulation physique derrière des vêtements qui cacheraient sa véritable identité. En effet, Nacor a dans la pièce la particularité d'avoir une ressemblance troublante avec Barlaam :

Ils ont la mesme voix, ils ont mesme visage,
Ils ont les mesmes mœurs, ils semblent du mesme âge :
L'on croit que la nature y fist mesmes efforts,
Enfin qu'une seule ame anime ces deux corps³⁰.

La fin de cette réplique d'Arache souligne donc une ressemblance si profonde et si spectaculaire qu'elle ne se limite pas à la ressemblance physique, mais semble pénétrer l'âme de Barlaam et Nacor. On confondrait leurs corps, leurs visages, mais également leur âme.

Georges Forestier définit ainsi le déguisement : « Se déguiser c'est effectivement revêtir un moi d'emprunt et agir comme si l'on était ce moi, c'est à dire jouer un rôle. »³¹ On peut alors s'interroger sur le rôle que va jouer Nacor, et essayer de comprendre auprès de qui il simulera.

Le rôle de Nacor, employé par Abenner est à l'origine de tromper Josaphat : lui faire croire qu'il est Barlaam, et face à lui, dans un échange fictif avec Abenner, prétendre défendre la cause des chrétiens puis se rétracter devant Josaphat, et se soumettre au roi, dans l'espoir que le prince, voyant ainsi le renoncement de son modèle de foi, suive ses traces.

²⁷ Acte II, scène 4, v372-373

²⁸ FORESTIER, *Ibid.* p. 158

²⁹ FORESTIER, *ibid.* Chap. II

³⁰ Acte II, scène 7, v. 618-621

³¹ FORESTIER, *ibid.* p. 15

La scène qui précède, la scène 8 de l'acte II, introduit le motif de la « pénétration du théâtre par le théâtre » par l'emploi du lexique de la scène. On relèvera ainsi le mot « artifice »³², terme également repris par Nacor lui-même à la scène 1 de l'acte III, qualifiant cependant le stratagème de « mauvais artifice ». Enfin, Arache déclare :

Il nous le faut instruire

Et devant votre fils il le faudra produire³³ ;

Tout semble donc correspondre à une scène de théâtre qui sera jouée devant Josaphat. Néanmoins, durant ce qu'on pourrait appeler la « performance » de Nacor, quelque chose se produit. Et alors que spectateurs et personnages attendent le revirement de Nacor, prétendument Barlaam, celui-ci n'arrive pas. Dès lors, le spectacle se déplace. Le personnage déguisé se dévoile comme étant chrétien, et si le spectateur familier de ce genre de retournement de situation comprend que Nacor ne joue plus un rôle après un moment de doute, car le dramaturge joue avec l'incertitude des spectateurs³⁴, qu'ils soient internes ou externes, les personnages eux continuent à être dupés, Arache s'exclamant :

Il feint avec adresse ?

Amalazie s'écriant alors à son tour :

Il le contrefait bien ;

Scène qui, nous l'avons vu précédemment, n'est pas sans rappeler *Le Véritable Saint Genest* de Rotrou.

Le spectateur assiste alors à un spectacle dont il a lui compris les ficelles, tandis que les personnages persistent dans la crédulité.

La scène présente également un déplacement de la tromperie, alors que la victime était supposée être Josaphat, c'est Abenner qui la subira, ainsi que le déclare Nacor :

J'ay concerté de vous tromper vous-mesme ;

Et cette occasion s'étant offerte à moy,

J'ay dû m'en prévaloir, j'ay dû Seigneur³⁵,

On est donc face à un tour, joué par Nacor de son propre chef et qui trompera chacun des personnages présents lors de cet échange. Il est à noter que la pièce de Magnon est la seule version de cette histoire à considérer que Nacor était déjà converti, ce qui lui permettra de duper tout le monde, y compris Josaphat. En effet, dans la légende hagiographique, mais également dans le texte de D.L.T. la confrontation est présentée comme un véritable débat dans lequel s'affronte des astrologues qui débattront furieusement avec Josaphat. Dans un premier temps, Nacor intimidé par les arguments de Josaphat et son insistance se rangera de son côté, mais c'est également le fait de proférer la parole divine qui le convertira, de la même manière que cela arrive à Genest dans la scène 4 de l'acte I du *Véritable Saint Genest* de Rotrou, qui se convertit au christianisme alors qu'il répète une scène dans laquelle il doit jouer un chrétien.

Parallèlement, la version de Magnon est la seule dans laquelle Josaphat est lui-même surpris par le tour joué par Nacor, et qui lui sera néanmoins salutaire. En effet dans la légende, c'est l'esprit saint qui avertira le prince du stratagème qui se prépare, tandis que le texte de D.L.T. déjà plus pragmatique, utilise le personnage de Zardan, conseiller de Josaphat et personnage de traître qui avouera au roi que le prince est chrétien, puis qui, rongé par la culpabilité, ira révéler le tour qui se prépare à son jeune maître, par repentir.

³² Acte II, scène 7, v. 622

³³ Acte IV, scène 7, v. 623-624

³⁴ SELMECI CASTIONI, *op. cit.* p. 59

³⁵ Acte III, scène 2, v831-833

Nacor dans la pièce de Magnon a donc un déguisement conscient et se révèle maître, presque metteur en scène de l'instant de théâtre qui se déroule à ce moment là. Magnon donne ainsi un pouvoir à son seul véritable personnage de martyr qui ne lui a pas été accordé dans les autres œuvres traitant de cette histoire.

La pierre précieuse : expression de l'objet tragi-comique

Nous l'avons vu précédemment, le déguisement de Barlaam en joailler n'est important qu'en tant qu'il permet un déguisement du discours de l'ermite, qui à la scène 3 de l'acte II prône auprès de Josaphat les merveilles d'une mystérieuse pierre précieuse. Hélène Baby s'est intéressé à l'objet tragi-comique³⁶, considérant que celui-ci existe de manière très particulière dans les pièces appartenant à ce genre, en tant qu'il peut « assumer toutes les fonctions de la parole théâtrale ». En effet, selon ses mots, « par sa matérialité il convie sur la scène le champ de l'irreprésentable et de l'absence. » En ce sens donc, l'objet devient discours et surtout il prend une dimension essentielle. L'objectif de Barlaam dans cette scène est en effet d'aborder la question de la religion auprès d'un non converti et de le sensibiliser aux merveilles de la foi. Selon la pièce, et selon la légende, le motif de la pierre précieuse n'est abordé que dans un but de discrétion, pour que les suivants du prince ne puissent pas comprendre le motif réel de la visite de Barlaam et n'en avertissent pas le roi Abenner. Néanmoins, on peut considérer que son importance est plus grande encore. Ainsi la pierre en tant qu'elle incarne la foi, permet l'accession au christianisme. C'est ainsi qu'entre en scène le motif du regard. Celui qui ne croit pas est aveugle, et le gentil ne verra pas la pierre. En témoigne cet échange entre Josaphat et son père après la visite de Barlaam durant lequel Abenner demande à son fils de lui montrer cette pierre précieuse si singulière dont il ne cesse de lui parler :

ABENNER
Fais moi donc concevoir ?
JOSAPHAT

Vous ne pouvez m'entendre

Et sans estre chrestien l'on ne me peut comprendre.³⁷

Or avant cette révélation concrète, Josaphat s'est exprimé longuement à propos de cette pierre au cours d'une longue métaphore filée :

L'on ne la sçauroit voir que quand on en jouit,
Et dès qu'on la possède il s'y forme une flamme
Invisible a nos yeux et visible à nostre ame³⁸,

Cette pierre longuement décrite et qui n'apparaît jamais sur scène, ici dissimulée à son père par Josaphat, témoigne du rapport antithétique entre visible et invisible intrinsèque à la religion chrétienne, ici exprimé par le parallélisme du dernier vers. Car seule la foi permet de voir.

Cette pierre précieuse, incarne à elle seule les nombreuses merveilles de la nature. La pierre est prise en exemple de ce que les éléments ont pu réussir de plus prodigieux. Il est en effet commun que le christianisme prenne le modèle de la nature comme incarnation de la perfection divine.

En 1621, le Père Binet, un jésuite, codisciple de François de Sales, publie un ouvrage intitulé *Essay des merveilles de nature, et des plus nobles artifices*³⁹ sous le nom de

³⁶ BABY, *op. cit.* p. 217-220

³⁷ Acte II, scène 6, v. 530-531

³⁸ Acte II, scène 6, v. 525-527

René François qui comporte certaines similitudes avec le discours de Barlaam. On y retrouve par ailleurs dans l'épître une référence à la pierre précieuse comme intermédiaire, comme moyen de communication avec le païen :

Je vous donne un premier essay, et fais comme les joyaliers qui montrent une petite bouëtte de pierreries, pour esveiller l'appetit, et affriander les personnes a en rechercher encore de plus belles.

Le chapitre IV de son ouvrage décrit les pierreries, et on retrouve un lexique très proche de celui du personnage de Barlaam. Dans les deux textes, la pierre concentre en elle-même la beauté de la nature. Ainsi, René François déclare :

Ce qui rend le stile precieux ce sont les Pierreries, mais quand elles sont bien enchâssées dans le discours, et qu'elles sont bien à leur jour, il semble que toute la majesté de la nature soit raccourcie, et comme resserrée en petit volume dans un bouton de pierrerie⁴⁰.

Tandis que Barlaam déclare de son côté :

L'on trouve dans son sein un Eternel tresor⁴¹,

Cette similitude témoigne de l'esthétique baroque très usuel dans le discours jésuite et dont la pierre est un motif conséquent.

Enfin, il convient de rappeler que le mot « baroque » vient du portugais *barroco*, mot qui signifie dans cette langue « perle irrégulière ». Le motif de la perle abordé dans la légende hagiographique s'aligne donc parfaitement avec le motif baroque exprimé ici. Magnon joue ainsi avec le motif chrétien de la pierre précieuse et se l'approprie pour en proposer une double lecture : à la fois chrétienne, car le dramaturge conserve l'importance religieuse conférée au discours de Barlaam, mais aussi baroque, et mise au service d'une tragi-comédie.

Ajouts tragi-comiques de Magnon

Un dénouement tragi-comique

Si l'ensemble de la pièce, du moins les quatre premiers actes, sont assez proches de la légende, mis à part la suppression de quelques épisodes, le cinquième et dernier acte tranche avec cette fidélité.

Rappelons que dans cet acte, Abenner condamne son fils à mort. Amalazie et Arache nouvellement convertis au christianisme, décident de simuler la mort de Josaphat et comptent sur l'empathie paternelle du roi pour lui faire regretter son acte. Une fois les regrets de celui-ci exprimés, Josaphat réapparaît de sa fausse mort. Touché par l'événement, le roi renonce à tuer son fils et se convertit au christianisme à son tour. Il donne ensuite la couronne à son fils, qui lui même l'offre à Arache, en même temps que la main de la princesse.

On note immédiatement dans ce dénouement que la condition *sine qua non* de la fin d'une tragi-comédie est remplie puisque la pièce se termine par un mariage. Nous reviendrons plus tard sur l'emploi tragi-comique du couple composé par Arache et Amalazie. Car ces deux personnages, en plus d'incarner le couple d'amoureux nécessaire à toute tragi-comédie interviennent dans ce dernier acte comme maîtres du jeu. Ce sont eux qui élaborent le stratagème impliquant la fausse mort de Josaphat.

³⁹ FRANÇOIS René, *Essay des merveilles de nature, et des plus nobles artifices*, Rouen, Romain de Beauvais, 1621

⁴⁰ FRANÇOIS René, *ibid.* p. 65

⁴¹ Acte II, scène 3, v. 318

La fausse mort fait partie des huit obstacles auxquels est confronté tout héros de tragi-comédie⁴² selon Hélène Baby. Or cet événement a été ajouté par Jean Magnon, ainsi que nous l'avons vu, selon l'inspiration de la tragi-comédie *Le Couronnement de Darié* de Boisrobert qui propose la même résolution à partir du stratagème de la fausse mort du fils initialement menacé par son père le roi.

Selon Hélène Baby, la fausse mort entraîne le plus souvent le revirement d'un personnage, souvent le rival et parfois le père. Elle précise, et cela est respecté dans la pièce, que le revirement paternel a toujours lieu le plus tard chronologiquement, et toujours au dénouement⁴³.

Cette fausse mort, qui provoque les remords de l'opposant, pour reprendre les termes du schéma actantiel, correspond à un changement intérieur, motivé néanmoins par un élément extérieur : la fausse mort. Et c'est exactement ainsi que se déroule le dénouement de *Josaphat* qui donne à voir de manière explicite l'évolution du revirement d'Abenner exprimé au travers de vers hachés montrant les hésitations du roi :

Gardes, qu'on l'exécute, arrêtez, qu'on l'ameine,
Non, ce criminel est digne de ma haine⁴⁴ ;

C'est donc cette succession d'échecs qui dans un premier temps agissent dans la pièce comme élément extérieur, amenant le roi à se troubler, et à s'interroger sur l'absence de réactions de ses dieux, comme en témoigne la scène 2 de l'acte V qui est une adresse à ces derniers, composée d'une série d'interrogations témoignant des doutes qui agitent Abenner. Enfin, cette fausse mort, la réapparition de Josaphat et l'aveu d'Amalazie de sa conversion sont les derniers éléments extérieurs qui achèvent le changement intérieur aboutissant à la spectaculaire conversion d'Abenner, dernier maillon de la conversion par contamination, et qui n'est rien d'autre que la transcription exacte de la légende hagiographique qui voit aussi la conversion du père. Ce dénouement tragi-comique avait en effet tout de même un socle solide justifiant les procédés employés par Magnon pour renforcer la dramaturgie de sa pièce, mais également accélérer l'action, car dans la légende la conversion d'Abenner est particulièrement longue et ne se produit qu'après une succession d'échecs dans ses stratagèmes.

Une tragi-comédie régulière ?

Une unité d'action concentrée

En 1647, date de publication de *Josaphat*, les règles classiques sont déjà installées dans la tradition dramaturgique. Il n'est donc pas surprenant de constater dans la pièce le respect des unités de temps et des unités de lieu. On peut en effet caractériser la pièce de « tragi-comédie de palais » en reprenant l'expression de J. Morel, expression qui désigne une « immobilisation de l'action dans un même lieu »⁴⁵. Néanmoins, on trouve dans *Josaphat* un respect de l'unité d'action qui n'est pas conforme à ce qu'on pourrait attendre d'une tragi-comédie.

Nous commencerons tout d'abord par citer Hélène Baby qui déclare :

Le respect de la double exigence du lieu et du temps peut masquer l'éclatement d'une action qui ne s'adapte qu'en apparence aux impératifs de l'unification. Et le

⁴² BABY, *op. cit.* p. 134

⁴³ BABY, *ibid.* p. 134

⁴⁴ Acte V, scène 3, v. 1333-1334

⁴⁵ BABY, *ibid.* p. 125

compromis exigeant de la *dispositio* classique peut laisser intacte l'*inventio* romanesque qui nourrit le poème composé⁴⁶.

Nous l'avons vu précédemment, l'*inventio* romanesque est à la source de la pièce de Magnon. Pourtant, malgré cette inspiration, on ne constate aucun éclatement de l'action tel que le décrit Baby. Alors que, comme nous l'avons vu précédemment, le récit de Jean Damascène donnait l'occasion à Magnon de composer une tragi-comédie composée d'une succession d'évènements juxtaposés, le dramaturge a épuré la légende pour ne conserver que quelques évènements, en moyenne un par acte. On citera l'intervention de Barlaam, le stratagème visant à faire passer Nacor pour l'ermite à qui il ressemble, son martyre et la fausse-mort de Josaphat orchestrée par Amalazie et Arache qui aboutira à la conversion d'Abenner. Ces quelques évènements, les plus marquants de la légende, sont mis au service d'une action unique : Josaphat, nouveau converti tente de convaincre son père de le rejoindre dans sa foi, mais celui-ci s'y refuse et le condamne à mort. Parallèlement, on trouve un fil secondaire composé du triangle amoureux du prince, de la princesse et du chef des armées, mais qui est très vite intégré à la question de la conversion au christianisme, pour ne faire plus qu'un au moment où Amalazie et Arache élaborent le stratagème de la fausse mort. Une tragi-comédie a d'ordinaire plusieurs fils secondaires, et non un seul, mais surtout ces fils sont souvent injustifiés et gratuits, au regard de l'intrigue principale, ce qui n'est pas le cas de la relation entre Amalazie et Arache, liée à Josaphat, et qui sera mis au service du héros et de l'intrigue majeure. La pièce n'est donc pas caractérisée par son éclatement, mais bien par son unité d'action. En effet, Hélène Baby caractérise la tragi-comédie par une dramaturgie de la gratuité, déclarant ainsi « action tragi-comique s'élabore dans de multiples crises, et la structuration éclatée des obstacles empêche la création d'un nœud⁴⁷. » Or, nous avons bien ce nœud dans *Josaphat*.

Un des éléments permettant cette unité est la réduction drastique faite par Magnon du nombre de personnages. Baby dans son ouvrage considère que cet effectif « oscille entre sept et vingt-cinq personnages et [que] le nombre moyen de personnages par pièce est supérieur à treize⁴⁸. » Or dans *Josaphat*, on ne compte que six personnages principaux, plus des gardes qui ont pour unique fonction d'annoncer les diverses arrivées de personnages. On se retrouve donc dans un cas de figure bien plus proche de celui d'une tragédie, que d'une tragi-comédie. Par ailleurs, le terme de tragi-comédie hérité de l'*Amphitryon* de Plaute, tire notamment son nom - et cela est précisé par le rôle de Mercure dans le prologue de la pièce - du large éventail social qui compose les personnages. Dans ce genre théâtral, les roturiers côtoient les nobles. Or, aucun personnage de la pièce ne semble appartenir à une catégorie sociale plus modeste, si l'on écarte le personnage de Barlaam, ermite par choix, mais qui était autrefois un proche du roi. Son déguisement de joaillier intègre d'ailleurs le seul personnage roturier de la pièce même si, ainsi que nous l'avons vu précédemment, ce déguisement apparaît finalement comme anecdotique dans la pièce.

Ce qui est singulier c'est que la légende dont est tirée la pièce se compose d'une quantité très importante de personnages, notamment de conseillers du roi. D.L.T. dans son *Josaphat ou le triomphe de la foi sur les Chaldéens* a conservé ces conseillers qui ont une influence considérable dans la légende. On pense au personnage de Zardan, conseiller du prince mais également un traître. De ce fait, la pièce de D.L.T.

⁴⁶ BABY, *ibid.* p. 102

⁴⁷ BABY, *ibid.* p. 153

⁴⁸ BABY, *ibid.* p. 105

comporte elle onze personnages, ainsi qu'une troupe de soldats. Cette réduction permet de recentrer l'action, de l'épurer en réduisant les événements superflus. Nous l'avons vu, l'artificialité du procédé de la fausse mort permet à Magnon de pallier la réduction du nombre d'événements qui permettent dans la légende de convertir Abenner à l'usure.

De ce fait, nous soulignerons le respect scrupuleux de l'unité de temps, commune dans la tragi-comédie en 1647, mais qui ici est au plus près de ce qu'Aristote souhaitait, c'est à dire une durée de l'action qui soit le plus proche possible de la durée de la représentation. Ainsi, la pièce se compose de nombreux échanges entre les personnages, (chercher dans Forestier l'histoire d'une pièce qui ne peut pas se composer de discours uniquement) tandis que le hors scène, notamment entre chaque acte, ne s'étale pas dans le temps. Ainsi, entre l'acte I et l'acte II de *Josaphat*, seule une discussion entre Arache et Amalazie a eu lieu, durant laquelle la princesse a refusé d'épouser le prince, information que le lieutenant et amant de la jeune femme est allé communiquer à Josaphat, tel qu'il était supposé le faire. Ce respect si scrupuleux de l'unité de temps permet de constater l'épuration classique de l'action réalisée par Jean Magnon.

Expression des passions dans Josaphat

Nous sommes également amenés à constater que Magnon a un traitement des personnages qui se rapproche de celle de la tragédie classique qui se définit en partie par l'expression du dérèglement des passions des personnages tel que le développe Georges Forestier⁴⁹. En effet, ce qui caractérise la tragi-comédie selon Hélène Baby, c'est sa dramaturgie de l'extériorité⁵⁰. Ainsi, pour la citer, « Dans la dramaturgie tragi-comique, l'obstacle intérieur concentre les contradictions entre l'intériorité d'un conflit moral et la pesanteur extérieure d'éléments tiers⁵¹. » Or, si l'on peut observer l'intériorité d'un conflit moral chez certains personnages, il n'est pas mis en conflit avec des éléments tiers.

L'exemple le plus révélateur est le personnage d'Amalazie. Ajoutée par Magnon, la princesse de la pièce est bien plus aimable que ne l'est la courtisane décrite dans la légende. Celle-ci fait face à un dilemme que l'on pourrait apparenter à celui de Chimène dans le *Cid* de Corneille. En effet, Amalazie est amoureuse d'Arache qui est aussi l'homme qui a tué son père. Nous noterons par ailleurs que ces sentiments et le mariage final de la pièce ne choquent pas la vraisemblance comme ce fut le cas pour les sentiments de Chimène et pour son mariage annoncé avec Rodrigue car la première scène et le récit d'ouverture fait par la princesse laissent entendre que celle-ci est déjà captive depuis un certain temps. Amalazie lutte donc dans un premier temps, c'est à dire dans la première scène, contre des sentiments amoureux et revendique son honneur tout au long de la pièce comme le fait la jeune femme dans la pièce de Corneille. Elle ne subit cependant aucune « pesanteur extérieure d'éléments tiers ». En effet, Amalazie a été ajoutée à la pièce pour incarner avec Arache le couple d'amoureux qui caractérise la tragi-comédie et qui a pour objectif, tout au long de la pièce, de se marier. Néanmoins, le mariage avec le lieutenant général des armées d'Abenner n'apparaît pas dans le discours de la princesse

⁴⁹ FORESTIER Georges, *Passions tragiques et règles classiques. Essai sur la tragédie française*, Paris, PUF, 2003, p. 4

⁵⁰ BABY, *op. cit.* p. 125

⁵¹ BABY, *ibid.*

comme une priorité voire une volonté. Ce qui préoccupe la jeune femme, c'est son honneur, elle le revendique de nombreuses fois :

Le sort en m'ostant tout m'a laissé le courage,
Le sang de Sinanor ne sent point l'esclavage⁵² ;

Cet honneur, cette fidélité à son père, mais également à ses origines nobles se rapproche beaucoup du discours d'Andromaque dans la tragédie de Racine qui choisit la mort ou la captivité à la trahison envers sa famille. En ce sens, Amalazie peut s'apparenter à une princesse tragique, s'opposant à l'amoureuse qu'elle aurait dû incarner selon les codes de la tragi-comédie qui caractérisent le héros tragi-comique par son incapacité à « exister autrement que par et dans la relation amoureuse ». Or nous l'avons vu, l'amour n'est pas ce qui préoccupe en premier lieu Amalazie.

Mais un autre élément inscrit la princesse dans une dramaturgie plus tragique que tragi-comique. En effet, Georges Forestier caractérise ainsi la tragédie :

Dérèglement apparent de l'ordre du monde, qui donne aux hommes le sentiment d'être victime d'un sort injuste : s'élève alors le chant de la révolte ou de la plainte⁵³.

Or cette plainte contre l'ordre du monde qui donne au personnage « le sentiment d'être victime d'un sort injuste » est exactement ce qui caractérise le discours d'Amalazie. On retrouve en effet dans ses interventions de nombreuses références au sort qui s'abat sur elle. Amalazie revient souvent dans son discours sur la fatalité qui l'a placée dans cette situation. On relèvera ainsi diverses occurrences témoignant de son impuissance, et ce dès la première scène lorsqu'elle déclare :

Ah ! destin seul auteur du trespas de mon père⁵⁴,

Elle évoquera dans la scène suivante le Ciel, à qui elle impute son malheur :

C'est un frein que le ciel oppose à mes plaisirs⁵⁵

Ce rapport à la destinée est très singulier pour une tragi-comédie d'ordinaire caractérisée par la contingence et le hasard. De nombreux événements sont souvent liés à une coïncidence dans ce genre théâtral, mais ce paramètre est totalement absent de *Josaphat*, pièce qui valorise tout au contraire une transcendance exprimée de nombreuses fois par le Prince. Tandis qu'Amalazie évoque le destin (acte I, scène 1, v.64), le sort (acte I, scène 3, v.152) ou le ciel (acte I, scène 3, v.159), Josaphat lui caractérise cette transcendance qui n'est autre que le Dieu des chrétiens.

Nous pouvons également nous intéresser au personnage d'Arache, présent également dans la légende hagiographique, et appartenant lui aussi à ce qui devait être le couple tragi-comique de la pièce mais dont les agissements sont singuliers pour ce genre théâtral. Nous le qualifierons dans son rapport avec le Prince. En effet, le rapport de rivalité qui existe entre les deux personnages que sont Arache et Josaphat ne s'apparente pas à celui que l'on retrouve d'ordinaire dans une tragi-comédie. Le rival incarne l'opposant type de ce genre théâtral si l'on reprend les termes du schéma actantiel. Si deux hommes sont amoureux d'une femme, l'un est heureux, l'autre malheureux⁵⁶. De plus, le rival est supposé élaborer des stratagèmes visant à ruiner le mariage du couple héros de la pièce. En tant qu'opposant il crée les obstacles contre lesquels devront lutter les personnages amoureux. Et dans une tragi-comédie le rival connaît un revirement provoqué soit par l'apparition d'un

⁵² Acte II, scène 7, v. 570-571

⁵³ FORESTIER, *ibid.* p. 4

⁵⁴ Acte I, scène 1, v. 63

⁵⁵ Acte I, scène 2, v. 157

⁵⁶ BABY, *op. cit.* p. 102

nouveau personnage que celui-ci épousera, soit un revirement provoqué par la culpabilité que peut lui faire ressentir un stratagème comme celui de la fausse mort. Or dans *Josaphat*, non seulement le prince n'agit pas en rival lorsqu'à la scène 3 de l'acte IV il découvre que celui que préfère Amalazie est Arache, mais de même, celui-ci, passe outre ses angoisses et sa jalousie en encourageant la princesse à chercher du secours auprès du prince :

Madame, allez le voir je sais qu'il m'est fatal :
Mais quelque sentiment que mon amour me donne
Le mal-heur de ce prince afflige ma personne.⁵⁷

Arache en agissant ainsi, est caractérisé comme un personnage semblable à Antiochus dans *Bérénice* de Racine, un être qui fera toujours le choix qui lui apparaîtra le plus juste.

Enfin, nous pouvons nous apercevoir que la question de l'expression des passions dans *Josaphat* est celle qui se pose pour l'ensemble des pièces classiques religieuses du XVII^e siècle. En effet, la tragi-comédie de Magnon est, ainsi que nous l'avons vu précédemment, écrite dans la lignée de *Polyeucte* de Corneille, et s'intègre dans le mouvement qui a vu la publication de nombreuses pièces religieuses à martyres. Nous nous permettons de considérer ici le personnage de Josaphat comme martyr, au même titre que Nacor, car il a tout au long de la pièce la même attitude que Polyeucte dans la pièce du même nom ou alors que Genest dans *L'Illustre Comédien* de Desfontaines *Le Vritable Saint Genest* de Rotrou, c'est à dire celle d'un nouveau converti prêt à mourir au nom de sa religion.

Or, le martyr, le saint, est un personnage caractérisé, ainsi que le développe Barbara Selmeçli Castioni⁵⁸, par le refus des passions, associées le plus souvent aux valeurs mondaines, argument utilisé à l'époque par Nicole dans son *Traité de la Comédie* pour dénoncer le théâtre religieux : « Le silence, la patience, la modération, la sagesse, la pauvreté, la pénitence ne sont pas des vertus dont la représentation puisse divertir des spectateurs. Ce serait un étrange personnage de Comédie qu'un Religieux modeste et silencieux. ». Pourtant Josaphat, de même que Polyeucte par exemple est bien plus sensible aux sentiments amoureux que ne l'a été le Saint qui a inspiré son personnage. Et si Magnon n'a pas autant centré sa pièce que ne l'a fait Corneille dans *Polyeucte* sur le conflit passionnel opposant l'amour à la foi, on retrouve ce dilemme du personnage de Josaphat à différents moments de la pièce. Le monologue qui ouvre l'acte IV en est ainsi l'expression même :

Mon Dieu, divin rival vois-là sans jalousie :
Ne me possède pas avec tant de rigueur,
Et souffre qu'elle prenne une place à mon cœur,
Mon amour pour tous deux sera toujours extreme,
Tous deux vous m'estes tout je t'adore et je l'aime⁵⁹ ;

Josaphat existe ainsi dans la pièce comme un être doué de passions, et son conflit n'est lié à aucun élément extérieur.

Josaphat frappe donc par sa régularité. Néanmoins, si la pièce a une structure classique et comporte de nombreux personnages dont les passions sont celles qui caractérisent les princes et princesses de tragédie, le dernier acte et son dénouement baroque ruinent finalement les nombreux motifs tragiques. Ainsi Amalazie ne restera pas esclave, tandis que son amour pour Arache ne sera aucunement

⁵⁷ Acte III, scène 5, v. 927-929

⁵⁸ TEULADE, *op. cit.* p. 44

⁵⁹ Acte IV, scène 1, v. 956

considéré comme impossible. Enfin, le conflit d'alliance n'aura aucun aboutissement tragique. Nous verrons plus tard que le traitement religieux de la pièce apparaît comme résolution aux blocages tragiques des personnages. *Josaphat* est composé de personnages tragiques qui luttent contre une fatalité et parviendront à la déjouer grâce à la volonté divine.

La question du religieux dans *Josaphat* et réception au XVII^e siècle

Josaphat est publiée en 1647, soit entre 1635 et 1650, période durant laquelle sont publiées une multitude de pièces de théâtre à motif religieux. Cette pratique est issue du théâtre scolaire, et notamment des écoles jésuites qui souhaitent développer une vision théologique de l'Histoire⁶⁰. Alors que l'Eglise a toujours été réfractaire au théâtre, et plus encore à la représentation du divin et de la foi sur scène, cette courte période littéraire voit apparaître des défenseurs de cette pratique qui prônent une éducation par la scène, à l'image de Pierre de Ryer, écrivain et dramaturge français qui en 1642, dans la préface de *Saül* déclare :

Ainsi, on rejoindra l'utilité au plaisir et l'instruction au divertissement ; ainsi les ennemis de nos Muses en deviendront les amants, et le théâtre, suspect à ceux qui ne le connaissent pas, deviendra pour tout le monde la plus agréable école où l'on puisse apprendre la vertu⁶¹.

Parmi les défenseurs de cette forme théâtrale on retrouve Richelieu, lui-même dramaturge, auteur de pastorales et de tragi-comédies et qui durant cette période, a la mainmise sur le théâtre français, prenant ainsi sous sa protection directe le Théâtre du Marais et le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. On notera que c'est dans ce second théâtre que sera représenté *Josaphat*⁶².

Simone Reyff souligne néanmoins le caractère très éphémère de cet engouement qui n'est pas réellement passé à la postérité, ne laissant que deux œuvres majeures : *Polyeucte* de Corneille et *Le Véritable Saint Genest* de Rotrou⁶³. La pièce de Magnon ne connut pas réellement de succès et il n'y a pas de traces de réactions de contemporains, ni même de représentations. La seule information que nous avons est que la pièce a été jouée au Théâtre de Bourgogne⁶⁴.

Le détournement tragi-comique au profit de la religion

On observe cependant que peu de pièces religieuses de cette époque sont des tragi-comédies. Les pièces de Magnon et D.L.T. apparaissent ainsi singulières dans ce paysage.

Comme nous l'avons vu précédemment, *Josaphat* est une tragi-comédie régulière dont l'intrigue notamment apparaît comme très différente de celle que l'on retrouve d'ordinaire dans ce genre théâtral. En effet, Hélène Baby caractérise sa dramaturgie par la présence au centre d'un couple d'amoureux luttant pour leur amour⁶⁵. Le héros d'une tragi-comédie doit donc être un amoureux. Or, si *Josaphat* s'est effectivement épris d'Amalazie, il n'en est pas pour autant défini comme un personnage amoureux, d'autant qu'il apparaît plutôt en tant que rival d'Arache.

⁶⁰ REYFF, *op. cit.* p. 50

⁶¹ Dans DE REYFF, *ibid.* p. 49

⁶² LANCASTER, *op. cit.* p. 651

⁶³ DE REYFF, *op. cit.* p. 52

⁶⁴ LANCASTER, *op. cit.* p. 651

⁶⁵ BABY, *op. cit.* p. 120

En réalité, la pièce semble détourner la lutte pour l'amour en une lutte pour la foi.

C'est ainsi que le personnage d'Abenner, caractéristique du père s'opposant au mariage dans une tragi-comédie classique devient dans *Josaphat* un père et roi tyrannique usant de son pouvoir pour empêcher son fils d'accomplir sa volonté et de s'épanouir dans sa foi chrétienne. Josaphat est donc similaire à un héros de tragi-comédie luttant contre les obstacles qui s'opposent à lui, néanmoins l'objectif pour lui est d'être réuni avec Dieu et non avec une femme.

Quant à Abenner, on retrouve chez lui cette caractéristique d'un souverain dont « les motivations sont liées à l'amour [ici la foi] et les moyens à la politique. »⁶⁶ Ainsi que le précise Hélène Baby, « le roi qui est père amplifié à l'échelle de la société les oppositions privées »⁶⁷.

Parallèlement, les amoureux, Arache et Amalazie ne luttent pas pour leur amour. Car la seule lutte qui compte dans *Josaphat* est une lutte pour la foi. Au point qu'Arache est prêt à renoncer à sa princesse alors qu'il croit encore qu'elle n'est pas chrétienne. Ce type de réaction est néanmoins caractéristique des pièces à martyres, de même, Pauline dans *Polyeucte* ne souhaitera plus épouser Sévère une fois convertie, et se rangera du côté de son mari qu'elle disait ne pas réellement aimer durant toute la première partie du vers (retrouver dans la pièce).

Parmi les huit obstacles auxquels est confronté le héros tragique, quatre concernent Josaphat : la fausse mort, l'accusation en justice, la prison, et la condamnation à mort, et toutes ont pour motif cette religion dont refuse de se défaire le jeune prince.

En réalité, *Josaphat* est une tragi-comédie si régulière qu'elle semble plus proche de la tragédie, ne tenant son nom que du choix de la fin heureuse. Et ce que semble mettre en avant la pièce de Magnon, c'est que la croyance en Dieu peut résoudre cette fatalité qui s'abat sur les personnages – comme nous l'avons vu plus haut avec Amalazie.

En cela, la pièce se détache de la tragi-comédie qui appuie sa dramaturgie sur le hasard des événements qui frappent les personnages. Or, aucune contingence n'est considérée dans *Josaphat*. Ainsi que le précise le jeune prince à Amalazie, c'est Dieu qui l'a placée dans la situation misérable dans laquelle elle est, elle qui était heureuse mais a tout perdu. Néanmoins, sa conversion pourrait la sauver. C'est ainsi qu'il lui déclare à la scène 2 de l'acte IV :

Et mesme en vostre sort regardez ce qu'il peut,
Vous estiez absolüe et du nombre des Reynes,
Il a bien pü changer vostre sceptre en chaînes,
Il vous veut reserver un Empire Eternel⁶⁸

Ainsi, la pièce donne à voir un dénouement qui ne serait le résultat que de cette conversion en chaîne que l'on observe dans les deux derniers actes. Magnon déplace le motif religieux consistant à dire que croire en Dieu peut sauver et l'applique dans *Josaphat* à la dramaturgie de la pièce. La transcendance qui d'ordinaire condamne les personnages tragiques leur permet ici d'être sauvés, car ils ne considèrent plus le « hasard », le « sort », ou la « destinée » mais bien Dieu, qui est par ailleurs le mot le plus présent dans la pièce qui compte 74 occurrences du terme⁶⁹.

⁶⁶ BABY, *ibid.* p. 112

⁶⁷ BABY, *ibid.* p. 114

⁶⁸ Acte IV, scène 1, v. 1021-1024

⁶⁹ Tableau lexical du texte de *Josaphat* disponible en ligne sur www.theatreclassique.fr

Le baroque, un mode d'expression jésuite.

Magnon a étudié durant son adolescence au Collège de la Trinité à Lyon, un collège jésuite qui a forgé sa culture littéraire et a imprégné son style. En effet, *Josaphat* comporte trois scènes à l'esthétique baroque : les scènes 3 et 4 de l'acte II et la scène 2 de l'acte III. Le baroque est en effet un mode d'expression jésuite visant à « provoquer un choc dans le cœur des fidèles⁷⁰ » qui a imprégné le théâtre religieux du fait de la créativité théâtrale des Collèges Jésuites qui ont accordé une grande place à ce genre littéraire dans le but d'instruire en divertissant. On retrouve dans ces trois scènes plusieurs procédés caractéristiques du style tel que l'allégorèse qui amène celui qui relate un passage religieux, par un autre passage de la Bible. Le livre saint s'explique ainsi par elle-même. Ce procédé est particulièrement repris dans l'ouvrage de Jean Damascène, Jean de Billy, le traducteur a d'ailleurs ajouté de nombreuses notes indiquant chaque fois à quel passage de la Bible le personnage de Barlaam se réfère.

Parallèlement, l'influence jésuite est également présente dans la construction même de la pièce, exprimant des passions violentes mais nobles, comme celles exprimées par Amalazie, ou des vertus chrétiennes qui caractérisent Josaphat, permettant à l'auteur de prétendre donner une éducation morale grâce au divertissement⁷¹. C'est cette volonté de peindre de nouvelles passions qui amènent une tragi-comédie comme *Josaphat* à se détourner des bouffonneries pour se tourner vers l'expression de discours et de sentiments plus nobles, et de ne conserver de baroque que ce style archaisant caractérisant les passages dans lesquels les personnages font du prosélytisme, Magnon s'exprimant dans une reproduction parfaite du motif baroque de la nature et du monde gouvernés par un Dieu parfait, et cela, dans le but d'éduquer.

Note sur la présente édition :

Il n'existe qu'une seule édition de la tragi-comédie *Josaphat* de Jean Magnon. Le privilège de cette édition est du 31 août 1646, l'achèvement d'imprimerie du 12 octobre 1646. Il existe deux exemplaires, disponibles à la Bibliothèque Mazarine :

- 4° 10918-19/5 : dans un recueil aux armes de Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, avec ex-libris gr. De Nicolas-Joseph Foucault.
- 4° A 16324-4 : ex. rogné, dans un recueil portant le cachet de la bibliothèque du Roi, à Compiègne.

On trouve également dix exemplaires conservés à la Bibliothèque François Mitterrand,

- BNF – Tolbiac – Rez de Jardin – RES-YF-677
- BNF – Arsenal – 8-THN-338
- BNF – Tolbiac – Rez de Jardin – MICROFILM M-6812
- BNF – Arsenal – 4-BL-3509 (2) <Pièce n° 2 ; recueil factice>
- BNF – Tolbiac – Rez de Jardin – Z ROTHSCHILD-4126
- BNF – Richelieu, Arts du Spectacle – 8-RF-6480 <Ex 1>
- BNF – Richelieu, Arts du Spectacle – 8-RF-6481 <Ex 2>
- BNF – Arsenal – GD-1727 (2)
- BNF – Arsenal – THN-9614
- BNF – Tolbiac – Rez de Jardin – RES-YF – 383

⁷⁰ CHEDOZEAU Bernard, *Le Baroque*, Paris, Nathan, 1992 p. 18

⁷¹ CHEDOZEAU, *ibid.* p. 96

C'est sur ce dernier exemplaire de la BNF ayant pour cote RES-YF-383 que nous avons travaillé. En voici la description :

Format in-quarto, 15 feuillets, 114 pages [VII-107]. Privilège du 31 août 1646. Achevé d'imprimé du 12 octobre 1646.

[I] [IOSAPHAT, /TRAGICOMEDIE. /*De M. Magnon.* / Fleuron du libraire /A PARIS, /Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, / dans la Salle des Merciers, à l'Escu de France. / [filet] / M. DC. XLVII. / AVEC PRIVILEGE DU ROY.]

[II-V] [Bandeau] /A/ HAUT ET PUISSANT PRINCE/ BERNARD DE FOIX DUC D'ESPERNON [Epître dédicatoire]

[VI] [bandeau] / Extrait du Privilège du Roy/ filet/ Achevé d'Imprimer pour la première fois le douzies/me octobre 1646/ *Les exemplaires ont estés fournis.*

[VII] [Bandeau] / PERSONNAGES/ [liste des personnages]/ La SCENE est dans Narsingue, dans le Palais/ d'Abenner.

[1-107] Texte de la pièce.

Interventions sur le texte :

En ce qui concerne le texte, nous avons conservé l'orthographe de l'époque. Néanmoins, nous avons systématiquement remplacé le « J » par le « s », et de même nous avons remplacé les quelques signes « β » par le signe qui lui correspond : le « ss ».

De même, nous avons dénasalisé les voyelles nasales du texte.

Nous rétabli la majuscule pour les noms propres qui n'en portaient pas.

Suite à l'analyse précise du texte nous nous sommes aperçu que l'exemplaire comportait de nombreuses erreurs de ponctuation que nous avons corrigé toutes les fois que cela obscurcissait le sens.

Nous avons également corrigé les coquilles présentes dans l'exemplaire, voir la liste ci-dessous :

Acte I :

v1 : « soupirez » : soupirez ;

v2 : « ou » : où ;

v58 « j'accuzat » : j'accuzai ;

v93 : « ou » : où

v97 « oze-je » : ozé-je ;

v106 « achepté » : acheté ;

v108 « Implorer » : implorez ;

v125 « à » : a ; v148 : « mal-herus » : malheurs ;

v159 : « fraïn » : frein ;

v163 : « l'a » : la ; v168 « la » : l'a ;

v196 : « a » : à ; v235 : « à » : a ;

v236 : « à » : a ;

v251 « aujourd huy » : aujourd'huy ;

v279 « t'eu » : teu ;

v286 « par tout » : partout ;

Acte II :

v292 « rebutté » : rebuté ;

v342 : « cuisons » : cuissons ;

v350 : « il creé » : il crée ;

v417 : « ses » : ces

v451 « Crestiens » : Chrestiens ;

v473 « d icy » : d'icy ;
v535 « Seig. » : Seigneur ;
v537 : « c'est c'est » : c'est ;
v565 : « Sseigneur » : Seigneur ;
v574 : « à » : a ;
v588 : « ses » : ces

Acte III :

v661 : « t'oy » : toy ;
v726 « ou » : où ;
v729 « l homme » : l'homme ;
v729 « à » : a ;
v795 « Tombe, tombe » : Tombent, tombent ;
v800 « laschè » : lasche ;
v812 « arache » : arrache ;
v826 « à » : a ;
v828 « milles » : mille ;
v834 « d'u » : dû ;
v834 « d'u » : dû ;
v873 : « qui » : qu'y
v886 : « Cinanor » : Sinanor
v898 « à » : a ;
V903 « ou » : où ;

Acte IV :

v954 « voy-là » : voy-la ;
v972 « delaisez-vous » : delaissez-vous ;
v989 « la » : l'a ;
v994 « Crestienne » : Chrestienne ;
v1018 « qui » : qu'il ;
v1028 « ou » : où ;
v1034 « aurés » : aurez
v1034 « demandés » : demandez
v1035 « rendés » : rendez
v1038 « avés » : avez
v1040 « avés » : avez
v1042 « enseignés » : enseignez
v1043 « tesmoigné » : tesmoignez
v1044 « Qu'elles » : Quelles ;
v1073 « teâtre » : théâtre ;
v1080 « a » : à ;
v1161 « Ma » : M'a ;
v1192 « Crestien » : Chrestien ;
v1197 « qu'elle » : quelle ;
v1214 « à » : a ;
v1258 « Est-ce » : est ce ;

Acte V :

v1271 « t'on » : ton ;
v1285 « encensants » : encensant
v1296 « à » : a ;
v1301 « à » : a ;

v1314 « la » : là
v1323 « ou » : où
v1326 « se rendre » : se rende ;
v1349 : « la » : l'a
v1373 « aracher » : arracher ;
v1375 « my » : m'y ;
v1389 « suive » : suivent ;
v1417 « la » : l'a ;
v 1421 « la » : l'a ;
v1433 « vousne » : vous ne ;
v1496 « ou » : où
v1511 : « qu'elle » : quelle ;
v1532 « â » : a ;
v1534 « là » : la ;

Enfin, il est à noter qu'à la page 70, l'édition comporte une erreur de répartition de vers. Ainsi 4 vers qui constituent une réplique du personnage d'Amalazie sont attribués par erreur au personnage de Josaphat. Dans l'édition originale les vers étaient répartis ainsi :

JOSAPHAT.
Hé bien vous vous rendés ?
Voyés si ma faveur n'a pas de l'efficace
Puisque sans le prier il vous donne sa grace,
Nacor a commencé ce que vous avés fait
De ses raisonnemens c'est la suite et l'effet,
Vous avés achevé d'affermir ma croyance
Et j'estois disposé à cette connoissance,
AMALAZIE.

Ouy, je me rends au Dieu que vous nous enseignés

Or, sur notre exemplaire une note manuscrite a inscrit le nom d'Amalazie entre le 3^e et le 4^e phrase de la réplique de Josaphat, et a barré ce même nom au début de la réplique suivante. Cela a permis de comprendre qu'il y avait une erreur d'édition qui a été rectifiée.

Il est à noter que la note manuscrite n'est pas présente dans les autres exemplaires consultés.

JOSAPHAT,
TRAGICOMEDIE.

De M. Magnon.

A PARIS
Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE,
au Palais,
dans la Salle des Merciers, à l'Escu de France.

M. DC. XLVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A HAUT ET PUISSANT PRINCE

BERNARD DE FOIX DUC D'ESPERON,

De la Vallette et de Candalle, Pair et Colonel general de France, Chevallier des Ordres du Roy, et de la Jarretiere, Prince et Captal de Buch, Comte de Foix, d'Astarac, et c. Sire de l'Espare, et c. Gouverneur & Lieutenant general pour le Roy en Guyenne.

MONSEIGNEUR,

Ces Eloges si familiers que la pluspart de nos Escrivains emprunte ou de la naissance ou du merite, ne sont que des faux ornements dont ils veulent couvrir le peu d'extraction ou les defauts de la personne qu'ils nous loüent : Je ne veux rien mendier de cette partie de l'éloquence qui persuade moins qu'elle ne flatte, et qui loin de faire croire les officieux mensonges, fait soupçonner mesme les veritez : Quelque ingenieuse qu'elle soit, elle cache si peu les artifices qu'ell les rend visibles à celui qu'elle veut tromper , il rougit le premier de ses fausses loüanges , et quelque presumption que chaque homme ait conçu de soy, il se dénie cette complaisance que son adorateur a pour luy : Comme il est des flateries qui offensent, il est des veritez qui déplaisent ; il est beau de tirer un inconnu de la foule du peuple, de l'exposer en veuë, et de rendre visible aux yeux de tous , un homme qui feroit encore dans l'obscurité , sans le jour que l'on luy dône : Mais loüer un Grand par sa naissance c'est loüer dans luy tous ses semblables , et luy donner une qualité qu'il a commune avec beaucoup d'autres : Qu'est-il besoin MONSEIGNEUR, de dire à toute la France que vous descendez d'une race qui l'a dignement servie, dans laquelle ses Rois ont treuvé des Favoris, des Generaux d'Armée, et des Gouverneurs de Provinces ? Est-il necessaire MONSEIGNEUR , d'adjouster que le Caractere de Duc et Pair est comme attaché à vostre Maison , que l'une des éminentes Charges de la Couronne est son moindre heritage , que la fortune , ce semble , a voulu recompenser vos vertus dans la personne de vos Ayeuls , et que les Cœurs de toute la Guyenne sont des biens successifs dans votre Famille ? Je pourrois encore vous loüer par un autre avantage : N'estes-vous pas aussi glorieux Pere, qu'heureux mary ?⁷² Mais je n'entreprends pas de faire icy le Panegyrique de toute vostre Maison, et je laisse a quelqu'autre bouche à discourir de ce bon-heur , outre que je ne dirois que des choses tres-connuës ; elles parroissent trop pour estre montrées , ce n'est point par-là que je veux vous glorifier , je veux choisir la derniere de toutes vos belles qualitez ; Cette protection et ce secours, MONSEIGNEUR, que vous avez donné à la plus malheureuse et à l'une des plus meritanes Comediennes de France n'est pas la moindre action de vostre vie. Et si j'oze entrer dans vos sentimens, je veux croire que cette generosité ne vous déplait pas, tout le Parnasse vous en est redevable et vous en rend graces par ma bouche, vous avez tiré cette infortunée d'un precipice où son merite l'avait jettée , et vous avez remis sur le Theatre un des beaux personnages qu'il ait jamais porté : Elle n'y est remontée MONSEIGNEUR, qu'avec cette belle esperance de jouër un jour dignement son roolle dans cette illustre Piece⁷³, où sous des noms empruntez l'on

⁷² Le duc d'Epéron était marié à Marie du Cambout, nièce du cardinal Richelieu, et avait deux enfants d'un premier mariage avec la fille légitimée d'Henri IV et de la marquise de Verneuil : Louis-Charles-Gaston de Candale et Anne-Louise-Christine de Foix de la Valette d'Epéron.

⁷³ Cet épître de Magnon a suscité de très nombreux débats sur l'identité de l' « une des plus meritanes Comediennes de France » que beaucoup considèrent comme étant Madeleine Béjart. Quant à l' « Illustre Pièce », certains historiens comme Chardon ou Michaut (*Jeunesse de Molière*, p. 138-142) pensent que *Josaphat* est l'illustre Pièce en question. Suggestion remise en cause par

va représenter une partie de votre vie. Je pousse votre modestie jusques au bout : mais il faut qu'elle se fasse violence , et qu'elle m'escoute malgré elle : Croyez-vous, MONSEIGNEUR , que je vous aye donné une vanité trop excessive Elle est tres-juste ; Ces Grecs et ces Romains qui ont si long-temps occupé nostre Scene n'auront point de deshonneur de vous ceder leur place , ils deviendront mesme vos Spectateurs, et par le long Silence que nous leur imposerons ils témoigneront leur admiration : Moy mesme des premiers je veux introduire sur le Theatre l'Histoire Françoisse , bien loin que l'Antiquité nous ait pû fournir abondance de matieres, ils nous a fallu beaucoup adjouter à ce qu'elle nous a dit de ces Heros, au lieu que dans nostre siecle nous aurons un contraire travail, et nous serons en peine de retrancher du grand nombre de ces excellens sujets que nostre Histoire nous donnera, vous n'y serez point oublié ; là sous de faux incidens vous verrez vos veritables adventures et je vous verray rougir d'une imposture si agreable. C'est assez exercer votre modestie, je veux finir, et je vay luy obeyr avec ce reproche que je luy fais , de ne se point plaire à ouïr des veritez , c'en est une MONSEIGNEUR, que je renouvelley chaque moment de ma vie, que je suis,
MONSEIGNEUR,
DE VOSTRE GRANDEUR.

Le tres-humble & tres-obeyssant serviteur.
MAGNON.

Extrait du Privilege du Roy.

Par grace et Privilege du Roy : Donné à Paris le dernier Aoust 1646. Signé par le Roy en son Conseil, SYMON : Il est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer vendre et distribuer une piece de Theatre intitulee *Josaphat Tragi-Comedie*, et ce durant le temps de cinq ans, à compter du jour que ladite piece sera achevee d'imprimer, et defenses seront faites à tous Imprimeurs et Libraires d'en imprimer , vendre et distribuer d'autre impression que celle dudit SOMMAVILLE, ou ses ayants causes , sur peine aux contrevenants de trois mille livres d'amande, confiscation des exemplaires , et de tous despens, dommages et interests, ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Et ledit SOMMAVILLE a consenty & consent, que TOUSSAINCT QUINET, aussi Marchand Libraire, jouysse par moitié dudit Privilege, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'Imprimer pour la premiere fois le douziesme octobre 1646.

Les exemplaires ont esté fournis.

Lancaster qui rappelle que le Duc ne menait pas la vie d'un saint qui serait dépeint dans cette pièce à thématique religieuse.

PERSONNAGES

ABENNER,

Roy des Indes.

JOSAPHAT,

son fils.

ARACHE,

Lieutenant general des Armees d'Abenner.

AMALAZIE,

prisonniere de guerre d'Abenner.

BARLAAM,

Courtisan d'Abenner, disgracié.

NACOR,

Courtisan d'Abenner.

GARDES.

La SCENE est dans Narsingue, dans le Palais d'Abenner.

SCENE PREMIERE.

AMALAZIE, ARACHE.

ARACHE

Vous soupirez*, Madame, et vous versez des larmes,
Dans un temps⁷⁴ où la Cour estale tous ses charmes ;
Le Prince Josaphat a quitté son séjour*,
Et son pere aujourd'huy le reçoit dans sa Cour ;
Vous seule par vos pleurs alterez nostre joye, [2]
Dequoy vous plaignez-vous ?

AMALAZIE.

Faut-il que je vous voye ?

ARACHE.

Que me peut reprocher vostre ressouvenir* ?

AMALAZIE

Ah ! cruel ? ma memoire a dequoy vous punir ;
Quoy que vous le sçachiez⁷⁵ vous le voulez apprendre,
Cent fois je vous l'ay dit, laissez-vous de l'entendre :
Ne vous souvient-il⁷⁶ plus des maux que j'ay souffers,
Avez vous oublié que je suis dans les fers,
Que le Prince Abenner me tient en sa puissance,
Qu'il garde mes Estats par droit de bien seance^{77*} :
Vous rediray-je encor que mes parents sont morts,
Vous faut-il adjouster que c'est par vos efforts* ,
Que sous vostre conduite on entra dans mes terres
Que la mort de mon pere a terminé vos guerres,
Et que la mesme main qui causa ma prison
Est une main fatale à toute ma maison ?
Mais dans le même temps que je vous rends coupable,
L'amour me monstre en vous quelque chose d'aymable ;
Je ne puis vous absoudre et moins vous condamner,
J'ignore à quel party mon cœur doit incliner* :
J'escoute les raisons et de l'un et de l'autre,
J'espouse sa querelle* et j'embrasse la vostre :
Et par des mouvemens* d'amour et de courroux, [3]
Je vous prefere à luy, je le prefere à vous :
Mais il vous est aisé de vaincre ma colere,
J'ayde à vous excuser de la mort de mon pere,
Dedans vostre pardon je prends trop d'interest
Je me fais à moy-mesme un favorable arrest ?
Prince deffendez-vous j'incline* à vous absoudre.

⁷⁴ Comprendre « Au moment où ». On retrouve cette tournure au vers 21.

⁷⁵ « *Quoique P* : Le subjonctif est usuel dans la subordonnée, il suspend toute assertion sur le fait P et l'invalidé comme cause opérante du fait principal. » (FOURNIER Nathalie, *Grammaire du français classique*, p359).

⁷⁶ Au XVII^e siècle on dit aussi « il me souvient » (RICHELET F. *Dictionnaire de la langue française*).

⁷⁷ Bien seance : « se dit aussi de ce qui est commode, utile et avantageux. » (Furetière, 1690).

Amalazie souligne ici la commodité que trouve Abenner dans la conservation des provinces qui lui appartiennent.

ARACHE

Ce n'est qu'en ma faveur que vous pouvez resoudre * :
J'entray dans vos estats par l'ordre de mon Roy
Ce funeste armement despendoit-il de moy ;
Au seul nom d'Abenmer j'usurpay* vos Provinces
Par son commandement j'assujetty vos Princes,
Je leur donnay des loix qu'imposoit un vainqueur,
Et je leur fis subir une juste rigueur ;
Je sousmis vostre pere à ce joug necessaire,
Et d'un simple hommager j'en fis un tributaire ;
Il se precipita dans un second mal-heur ;
Il tenta derechef* le sort et sa valeur⁷⁸.
Mais malgré ses efforts il y laissa la vie
Et par cét accident il remply⁷⁹ son envie⁸⁰,
Il s'est conservé libre autant qu'il a vescu⁸¹
Et tout desfait* qu'il fust il ne fust point vaincu :
D'un pas victorieux⁸² et d'une marche* esgale⁸³,
Je devois assieger la ville capitale ;
Je dus prendre Erissa⁸⁴ le siege de vos Roys,
Et sousmettre par-là toute l'Inde à nos loix ;
Je devois par sa prise achever nostre guerre, [4]
Poussé de cét espoir j'y vins comme un tonnerre ;
J'y volay je vainquis, c'est-là que je vous vy,
Et qu'à tant de beautez le cœur me fust ravy⁸⁵,
Ce fust-là que vos pleurs m'arracherent des larmes,
Que j'accuzai le sort du bon-heur de mes armes,
Et qu'ayant detesté ce mal-heureux employ*,
Je me plainis cent fois des Dieux et de mon Roy.

AMALAZIE.

Le Ciel et vous mon Prince estes d'intelligence* ,
Vous vous justifiez avecque⁸⁶ violence,
L'un et l'autre rejette⁸⁷ un si funeste effait

78 Comprendre : « Il saisit une seconde occasion et mis sa valeur à l'épreuve une deuxième fois. »

79 Héritée de l'Ancien Français, la désinence en -y- est encore courante au XVII^e siècle.

80 Comprendre « Et par cét accident il excaça son souhait. »

81 Comprendre « tant qu'il a vécu ». Le Dictionnaire de l'Académie de 1694 rapproche la conjonction « tant que » de « autant que ».

82 Diérèse : Le mot compte pour 4 syllabes. Procédé que l'on retrouve également aux vers 62 (justifiez, violence), v75 (séditieux), v112 (glorieux), v113 (impatience), v145 (louez et loué) v146 (douée), v188 (glorieux), v201 (science), v202 (glorieux), v205 (inquiète), v216 (inferieurs), v217 (Dieux), v223 (ambition), v227 (curieux), v265 (action), v278 (alliance), v286 (resjouissance).

83 Comprendre : « D'une marche aussi victorieuse que mon pas ».

84 Ville indienne dont est originaire Amalazie.

85 « Ordre Objet-Sujet-Verbe : c'est un schéma exceptionnel [...] dans une distribution caractéristique de l'ancien français. » (FOURNIER Nathalie, *op. cit.* p 92).

86 Variante graphique imposée par la prosodie que l'on retrouve fréquemment dans cette pièce.

87 Au XVII^e siècle « l'accord au singulier est très fréquent. [...] *L'un et l'autre* se fait suivre du singulier comme du pluriel. » (FOURNIER Nathalie, *op. cit.* p. 28-29).

Et renvoye au destin tout le mal qu'ils m'ont fait ?
Ah ! destin seul auteur du trespas de mon pere,
N'est-ce donc que sur toy qu'agira ma colere,
Dans mon ressentiment n'auray-je que le sort
Que je puisse accuser d'avoir causé sa mort,
Que n'a t-il un complice⁸⁸ ?

ARACHE.

Il en est seul coupable.

AMALAZIE.

Prince je vous absous vous estes pardonnable ;
Des yeux dont je vous voy je ne puis vous hayr,
Et mon foible courroux se plaist à me trahir :
J'ay beau renouveler une vieille querelle,
Mon cœur se rend à vous dès qu'il se fait rebelle,
Et ce seditieux⁸⁹ qui me vient animer
S'il m'esmeut contre vous me force à vous aymer ;
Tous les jours il vous donne une nouvelle grace.

[5]

ARACHE.

Ah ! pour la meriter, que faut-il que je fasse ?

AMALAZIE.

Mon ame a bien assez de ces vieilles douleurs
Sans qu'elle endure encor quelques nouveaux malheurs,
Ne me hasardés* point dedans vostre personne.

ARACHE.

J'ay honte pour le Roy de vous voir sans Couronne
Rends moy donc Prince ingrat ce que je t'ay conquis
Veux-tu garder des biens injustement acquis
Veux-tu deposseder une illustre heritiere
Et par raison d'Estat.

AMALAZIE.

Je suis sa prisonniere ?

C'est la façon d'agir de tous les conquerans.

ARACHE.

L'on a souvent parlé de tous vos differens
Il ne se peut resoudre⁹⁰ à vous rendre vos terres
Il feint d'apprehender quelques nouvelles guerres ;
Desja les plus zelez redoutent son courroux
Et personne au conseil n'ose parler pour vous.

AMALAZIE.

Hé bien jusqu'à la mort il faut porter ma chaîne.

ARACHE.

La force est raisonnable où la douleur est vaine :
Toy severe vertu qui m'apprends mon devoir,
Donne luy les conseils que tu me fais avoir ?
N'ozé-je⁹¹ murmurer rigoureuse contrainte

[6]

⁸⁸ En français classique *que* « est très usuellement interrogatif, c'est l'équivalent de *prép.* + *quoi* en fonction de complément essentiel. » (FOURNIER Nathalie, *op. cit.* p. 125).

⁸⁹ Qui provoque une sédition, une « Emotion populaire, souslevement contre la puissance legitime. » (RICHELET F, *op. cit.*).

⁹⁰ Montée du clitique « se » devant le verbe recteur d'un infinitif. (FOURNIER Nathalie, *op. cit.*, p80). Procédé courant au XVII^e siècle.

Ah ! que ne puis-je aller au delà de la plainte.
Je viendrais,

AMALAZIE.

Arrestez, Prince, il est vostre Roy.

ARACHE.

Il sçait donc bien user des droits qu'il a sur moy.
Pour estre son vassal manquay-je de courage ?

AMALAZIE.

Mon Prince avec honneur, rompons mon esclavage ;
Je n'en veux point sortir par une lascheté.

ARACHE.

Il reste un seul moyen pour vostre liberté ;
Consentez y Madame ?

AMALAZIE.

[7]

Ouy s'il est legitime,
Je desdaigne un Empire acheté par un crime.

ARACHE.

Voyez le jeune Prince, employez* son pouvoir.

AMALAZIE.

Implorez sa faveur, je ne le veux point voir ;
Pour la fille d'un Roy ce langage est trop rude
Et cet abaissement sent trop la servitude.

ARACHE.

J'ay sçeu de vos beautez jusques⁹²-là le ravir
Qu'il se tient glorieux de vous pouvoir servir,
Il desire vous voir avec impatience.

SCENE II.

AMALAZIE, ARACHE, UN GARDE.

UN GARDE.

Seigneur le Prince arrive avec magnificence,
Desja toute la Cour s'en va le recevoir
Il paroistra bien-tost.

[8]

ARACHE.

Madame il le faut voir⁹³.

J'ose vous en prier.

AMALAZIE.

Il vous faut satisfaire⁹⁴.

ARACHE.

⁹¹ « On mentionnera pour mémoire l'incidence de la postposition du clitique *je* sur la morphologie orale et écrite des verbes qui se terminent au présent par une finale consonnantique. » (Fournier Nathalie, *op. cit.* p. 120)

⁹² Variante graphique d'ordinaire imposée par la prosodie mais que l'on retrouve ici comme coquetterie de langage. Se retrouve également aux vers : 176, 321, 453, 595

⁹³ Montée du clitique « le » devant le verbe recteur d'un infinitif. (Fournier Nathalie, *op. cit.* p. 80). Phénomène répandu au XVII^e siècle.

⁹⁴ Montée du clitique « vous » devant le verbe recteur d'un infinitif (Fournier Nathalie, *op. cit.* p. 80).

Un Empire vaut⁹⁵ bien.

AMALAZIE.

Prince c'est pour vous plaire :
Mais s'il vous arrivoit ce que j'ose prévoir
Songez que malgré moy vous me le faites voir.

ARACHE.

Madame il m'a promis dedans sa solitude
De s'employer pour vous avec beaucoup d'estude ;
Il faut l'entretenir avant qu'il parle au Roy
Allons le recevoir ? Madame je le voy.

SCENE III.

[B, 9]

*JOSAPHAT, AMALAZIE, ARACHE,
Troupe de courtisans.*

ARACHE

He bien Seigneur le peuple a veu son jeune maistre
Enfin son Dieu visible a daigné luy paroistre,
Et tel que le Soleil quand il dore les cieux,
L'éclat de vostre veü esblouyssoit ses yeux ;
La Cour de son costé ne s'est point espargnée
Et par ses complimens sa joye est tesmoignée ;
En voicy l'ornement* que je vous viens offrir.

JOSAPHAT, bas.

Que ce fatal objet me va faire souffrir,
Mon cœur pressent ses maux avant qu'il les cognoisse.

ARACHE.

Cette Cour est heureuse ayant cette Princesse.

JOSAPHAT.

[10]

Quoy Prince, cette Cour a-t'elle tant d'appas* ?

ARACHE.

Ayant cette beauté qu'est-ce qu'elle n'a pas ;
Cét Auguste Palais enferme Amalazie.

JOSAPHAT.

Madame je le vois avecque⁹⁶ jalousie,
Et puis qu'il vous possède il semble que ce lieu
Soit moins la Cour d'un Roy que le palais d'un Dieu ;
Arache me vanta ce merveilleux ouvrage*
Mais il ne m'en traça qu'une imparfaite image ;
Il ne pût concevoir ny bien moins exprimer,
Ces amas de beautez qu'il me voulut former.

AMALAZIE.

Seigneur vous me louez, ainsi qu'il m'a loué
Et de peu d'agreemens ma personne est douée :
Des yeux accoustumez à respandre des pleurs
Une bouche employee à dire ses mal-heurs

ARACHE, l'interrompant.

Seigneur incessamment la mort est son envie.

JOSAPHAT.

⁹⁵ Emploi absolu du verbe transitif « valoir » qui permet de donner une valeur générale au verbe.

On pourrait comprendre la phrase comme « Un empire vaut tout ».

⁹⁶ Variante graphique imposée par la prosodie. On la retrouve fréquemment dans ce texte.

Madame, quel emuy* vous fait hayr la vie ?

AMALAZIE.

[11]

J'en ay bien des raisons puisque mon pere est mort,
Je traisne en cette Cour un miserable sort ;
Qui pour rendre Eternels tous les maux qu'il m'envoye
Couvre mes desplaisirs d'une apparente joye :
Mes yeux sont amusez par mille passetemps,
Et pendant que mes sens feignent d'estre contens ;
Mon ame incessamment fait des plaintes secrettes
Et ne reçoit jamais d'allegresses parfaites,
C'est un frein que le Ciel oppose à mes plaisirs,
Un sujet Eternel de pleurs et de soupirs :
Vous aurez sçeu d'Arache une part de nos guerres.

JOSAPHAT.

De luy-mesme j'ay sçeu qu'il entra dans vos terres ;
La prise d'Erissa ; comme il la desola
Et comme ayant conquis Circan et Bengala⁹⁷,
Ces Royaumes fameux que le Gange divise
Il borna* par vos fers cette longue entreprise,
Vous aurez sçeu de luy comme j'ay supporté⁹⁸.

ARACHE.

Elle en fust advertie.

AMALAZIE.

Il me l'a rapporté.

J'ay sçeu jusqu'à quel point mon desastre vous touche.

JOSAPHAT.

[12]

Vous avez dû sçavoir par cette mesme bouche :
Que touchant ce sujet je parlerois au Roy
Je l'ay promis au Prince, et je tiendray ma foy.

AMALAZIE.

Seigneur je vous expose, et vous je vous hazarde
Dans de divers perils mon ame vous regarde,
Je voy dessus⁹⁹ tous deux dessendre son courroux
Et crains¹⁰⁰ que mes mal-heurs n'aillent jusques à vous.

JOSAPHAT.

Je m'en vay le premier essayer sa colere.

AMALAZIE.

N'encourez point pour moy l'inimitié d'un pere.

ARACHE.

Ah ! Seigneur, que plustost elle esclatte sur moy.

AMALAZIE.

Et vous n'attirez point la disgrace du Roy ;

⁹⁷ Royaumes indiens au XVII^e siècle (Pierre d'Avity, *Le Monde ou la Description générale de ses quatre parties*, 1660)

⁹⁸ SUPPORTER : Ici dans le sens de : « donner appuy, secours, protection. » (FURETIERE A., *Dictionnaire Universel*)

⁹⁹ Au XVII^e siècle *dessus* s'emploie comme préposition, au même titre que *sur*.

¹⁰⁰ Au XVII^e siècle, « La non répétition du sujet clitique [...] a pour effet de coordonner les prédicats et de créer un lien sémantique étroit entre eux. [...] Derrière *et*, il est fréquent de ne pas répéter le sujet clitique. » (FOURNIER Nathalie, *op. cit.*, p. 22)

Dure¹⁰¹ éternellement un si long Esclavage

JOSAPHAT.

Nous n'en sortirons point à mon desavantage.

AMALAZIE.

[13]

Je vay prier les Dieux de vous y seconder.

JOSAPHAT.

Quand il vous faut servir, j'oze tout hasarder*.

SCENE IV

JOSAPHAT, ARACHE.

JOSAPHAT.

Prince qu'elle est aymable.

ARACHE.

Ouy Seigneur elle est belle.

JOSAPHAT.

O l'agreable objet.

ARACHE.

Tout est illustre en elle.

Et jamais la beauté ne fust mieux dans son jour¹⁰².

[14]

JOSAPHAT.

Vous estes glorieux de vivre en cette cour ;

Le Roy m'a fait nourrir dans un lieu de plaisance

L'on ne m'entretenoit que de magnificence :

L'on donnoit à mes yeux mille objets ravissans

Et ma Cour s'occupoit à divertir mes sens ;

Mais rien de tout cela n'egale Amalazie,

Le Roy passe¹⁰³ en bon-heur tous les Roys de l'Asie :

Mais Prince à ce propos ostes moy de¹⁰⁴ soucy*,

Mon pere à quel sujet m'éloignoit-il d'icy ?

ARACHE.

C'est une vieille loy que nous tenons des Perses,

Entre le peuple et vous il n'est point de commerces* :

Les enfans de nos Roys sont nourris hors du bruit,

Et pendant ce sejour un Prince les instruit ;

Il leur doit enseigner la science des Princes,

Et cet art glorieux de regir les Provinces :

Il doit de temps en temps leur eslever les yeux

Et porter leurs esprits à cognoistre leurs Dieux.

JOSAPHAT.

Arache depuis peu mon ame est inquiete,

Dommes-moy de ces Dieux quelque preuve parfaite,

101 Comprendre « Que dure éternellement un si long Esclavage. »

102 Comprendre « Et jamais la beauté ne fut plus belle. »

103 Comprendre « Le Roy dépasse en bon-heur tous les Roys de l'Asie »

104 « Ôter quelqu'un de souci » est une expression courante au XVII^e siècle, ainsi que l'explique M. Auger de l'Académie Française dans les notes dans les notes de son édition critique du *Misanthrope* de Molière en 1820, qui cite Corneille en exemple dans *La Galerie du palais* :

« Souffrez que j'aïlle ôter mon maître de souci »

Il précise qu'aujourd'hui on remplace « ôter » par « tirer »

Ces Dieux conversent-ils avecque les mortels
Ont-ils les mesmes Corps qu'ils ont sur nos autels,
Sur lequel de ces Dieux tailla-t'on leurs images ? [15]

ARACHE.

L'artifice de l'homme inventa ces ouvrages ;
Conformément aux sens il les fist corporels.

JOSAPHAT.

Auroient-ils avec nous les mesmes naturels* ?

ARACHE.

Ils nous montrent souvent leurs amours et leurs haines.

JOSAPHAT.

Ils ne sont point exempts des foiblesses humaines :
D'ailleurs ce Jupiter¹⁰⁵ qui regle leurs conseils
A des inferieurs et n'a point de pareils,
S'ils sont Dieux comme luy s'y peuvent-ils resoudre ?

ARACHE.

Il receut en partage et le Ciel et la foudre,
Et dans ce grand traité¹⁰⁶ qui mit Saturne aux fers
Neptune eut l'Océan et Pluton les Enfers.

JOSAPHAT.

Qui n'a pas respecté les interests d'un pere,
Ne relascheroit rien en faveur de son frere ;
Et cette ambition qui fit armer trois Dieux,
Feroit renouveler le partage des Cieux. [16]

ARACHE.

Jupiter est en droit de garder son tonnerre
Et luy prenant le Ciel vous a laissé la terre ;
Mais Seigneur d'où vous naist ce désir curieux,
Et pour quelle raison s'informer de nos Dieux :
Ce sont secrets cachez à nostre cognoissance.

JOSAPHAT.

Je vous diray tantost ce que mon ame en pense ;
Rompons¹⁰⁷ cét entretien je voy venir le Roy ?

ARACHE, BAS.

Dieux du Dieu des Chrestiens auroit-il sçeu la loy ?

SCENE V.

ABENNER, JOSAPHAT, ARACHE, Gardes.

ABENNER.

Vous avez veu Narsingue.

JOSAPHAT.

[C, 17]

Ouy Seigneur je l'ay veuë
Et de quelque beauté dont ma Cour soit pourveuë,

¹⁰⁵ Jupiter a un équivalent dans la religion Indienne : c'est *Indrâ*. Il possède les mêmes attributs que le dieu romain.

¹⁰⁶ Après un stratagème de Jupiter, Saturne son père recrache les enfants qu'il a avalé pour ne pas être détrôné par l'un d'eux : Neptune, Pluton, Vesta, Cérès et Junon. Saturne est alors emprisonné tandis que ses enfants se partagent le monde : Zeus le ciel, Neptune les océans, Pluton les Enfers...

¹⁰⁷ Ici au sens de « Interrompre » (Dictionnaire de l'Académie, 1694)

Le sejour m'en desplaist, Narsingue a trop d'appas
Cette Ville a dans soy¹⁰⁸ ce qu'un desert n'a pas,
Au reste vostre Cour est illustre et pompeuse *
Et l'aage qu'on y passe est une vie heureuse,
Proche d'Amalazie un sejour est bien doux
Et je voy vostre Cour avec un œil jaloux,
Si j'ozois vous prier ! ah je manque d'audace !

ABENNER.

Je vous entends allez.

JOSAPHAT.

Faites-moy cette grace,
Elle a trop de pouvoir pour ne pas commander.

ARACHE.

Seigneur encor un coup j'ose le demander.
Je vous en importune au nom de ma victoire.

ABENNER.

Prince tous vos travaux sont dedans ma memoire.

ARACHE.

Vous y verrez Seigneur les conquestes de Cor,
De Sanga, de Circan, d'Erissa, de Canor,
De Malipur, d'Oxir, de Bengala, d'Ormasse
Et la reduction, de l'Indie haute et basse,
L'occean aujourd'huy sert de borne à l'Estat¹⁰⁹.

[18]

ABENNER.

Si vous m'avez servy je ne suis point ingrat,
D'un petit Souverain je vous ay fait grand Prince
D'un grand nombre d'Estats j'accrus vostre Province,
Vous me devez la foy, ses seuls droits reservez,
Vous approchez de prez de qui vous relevez *,
L'insolent Sinanor¹¹⁰, me refusa l'hommage
A mes Ambassadeurs il voulut faire outrage,
Mes vassaux apprendront ce qu'il a sçeu de moy
Qu'il ne se faut point prendre à plus puissant que soy.

ARACHE.

Mais sa fille Seigneur, n'en est point responsable.

ABENNER.

Aussi dans mon conseil n'est-elle point coupable
Prince en vostre faveur * je luy rends ses Estats.

ARACHE.

Monarque le plus grand d'entre les Potentats * !

JOSAPHAT.

Seigneur cette action merite des Empires.

ABENNER.

Tu me vois indulgent à ce que tu desires,
Je veux aussi de toy

[19]

JOSAPHAT.

Que commanderez-vous,

¹⁰⁸ « L'opposition entre *soi* et *lui* tient au trait plus ou moins humain de leur référent, *lui* référant aux personnes et *soi* aux choses » (Fournier Nathalie, *op. cit.*, p 197)

¹⁰⁹ Le territoire d'Abenner est si étendu qu'il atteint la mer.

¹¹⁰ Père d'Amalazie

Je suis prest d'obeyr.

ABENNER.

Que tu sois son espoux,
Y consens-tu mon fils ?

JOSAPHAT.

Ah ! Que je vous embrasse
J'allois vous demander cette seconde grace *,
Vous entrez dans mon cœur vous voyez mes souhaits.

ABENNER.

Que ne puis-je exaucer tous les vœux que tu fais
Vous Prince dont le zele agissoit tant pour elle
Allez luy rapporter cette heureuse nouvelle.

ARACHE, BAS.

Se peut-il rencontrer un esprit plus confus ?

ABENNER.

C'est la seule raison qui causa mes refus,
Je la luy destinois et dans ma prevoyance
J'asseuray nos maisons d'une telle alliance,
Si j'ay teu jusqu'icy cét Hymen * à ma Cour
[20]

C'est que pour l'achever j'attendois son retour.

JOSAPHAT.

Allez luy presenter une double Couronne
Et par-là demander le cœur que l'on me donne,
Je vous suis, recevez un si celebre employ*.

ARACHE, BAS.

Faut-il que ma priere ait agy contre moy,
Je me charge Seigneur de cette confidence.

ABENNER.

Qu'on declare partout cette resjouyssance,
Que Narsingue à l'envy* celebre cét amour.

ARACHE, BAS.

Ah ! plustost par ma mort solemnisons ce jour ;
Allons voir ma Princesse, allons luy tout redire

Haut

Et la sousmettre au choix d'Arache ou d'un Empire.

Fin du premier Acte.

SCENE I

JOSAPHAT, *SEUL.*

Je me voy bien descheu d'une haute esperance
 Je me voy rebuté* contre toute apparence :
 Avoir pû desdaigner le fils de son vainqueur
 L'amour, ny la grandeur n'ont pû fleschir son cœur,
 C'est l'Ame d'une esclave elle ayme trop ses chaines
 Je ne puis concevoir cette sorte de haine,
 C'est se haïr soy-mesme et non pas me haïr
 Ce cœur imperieux¹¹¹ veut tousjour obeir,
 Puis qu'elle aime ses fers que l'ingrate y demeure
 L'orgueilleuse y veut vivre il faudra qu'elle y meure,
 L'objet de sa prison à dequoy la ravir
 Amalazie aux fers, la verray-je servir¹¹³,
 Ciel, combien de pensers mon esprit se propose
 Mon ame a des langueurs dont j'ignore la cause,
 Je me sens inquiet, et ne sçay point pourquoy
 Les passions en foule agissent dessus moy.

SCENE II.

[22]

JOSAPHAT, UN GARDE.

LE GARDE.

Seigneur, un Jouaillier se presente à la porte
 Il n'est rien d'excellent que cet homme n'apporte.

JOSAPHAT.

Que l'on le fasse entrer, mon œil il faut choisir
 Et sur cent diamans deviner son desir,
 Esbloüissons par-là les yeux d'Amalazie.

SCENE III.

JOSAPHAT, BARLAAM.

GARDES.

JOSAPHAT.

He bien, qu'as-tu de beau ?

BARLAAM,

[23]

J'ay parcourü l'Asie,
 Et de tous leurs tresors j'ay despoüillé les mers.

JOSAPHAT,

111 Diérèse : ce mot compte pour 4 syllabes. On retrouve le même procédé aux vers 305 (inquiet), 306 (passions), v310 (diamans), v325 (diamans), v329 (s'entretient), v354 (diamant), v384 (perfection), v394 (perpetuer), v396 (desnioient), v416 (violer), v437 (precautions), v440 (dialogues), v446 (seriez), v465 (contribué, diamans), v466 (union), v476 (inquiétude), v488 (precautions), v491 (religion), v507 (diamans), v508 (diademe), v526 (jouit), v529 (lumière), v546 (impietez), v552 (predictions), v554 (curieux), v555 (science), v600 (possession).

112 Variante graphique de Puisque. On retrouve cette variante aux vers 374,

113 « La postposition du sujet nominal est l'indice d'une structuration thématique particulière de l'énoncé, qui rhématise le sujet postposé. » (Fournier Nathalie, *op. cit.*, p34)

Montre, que de beautez composent l'Univers,
Que la nature est riche et riche en belles choses
Sa liberalité* nous prodigue les roses,
Les perles, les rubis, les diamans et l'or.

BARLAAM.

L'on trouve dans son sein un Eternel tresor,
Rien ne peut espuser cette source feconde
Et sa force entretient le commerce du monde,
Jusques au fonds des mers elle fait le coral
Le lieu le plus sterile est le plus liberal,
Que si par l'abondance il nous ressemble¹¹⁴ avare
Par une rareté ce defaut se repare,
Le plus creux d'un rocher engendre un diamant
Et nous fait estonner de son accouchement.

JOSAPHAT.

Comment se produit-il ?

BARLAAM.

Il est dans la nature
Des semences de sel, de soulfhre, et de mercure,
La terre s'entretient par ces trois qualitez
Et de-là nous voyons mille diversitez,
De certaines humeurs* par degrez s'espaisissent
Par un long cours de temps ces vapeurs s'endurcissent,
D'une eau naist une glace il s'en fait des cailloux
Et s'y forme une feuille et dessus et dessous,
Pour le rendre espuré nous enlevons l'escorce
Et par nostre industrie* on amollit sa force,
Ces pierres à qui l'art donne tant de valeur
Ne sont que des Cristals differens en couleur,
La pierre prend son lustre* ou du lieu qui l'enserre
Ou de cet aliment que luy donne la terre,
D'autres sur ce rencontre*¹¹⁵ en rapportent l'effet
Aux diverses cuissons que le Soleil en fait.

[24]

JOSAPHAT.

Et comment naist la perle ?

BARLAAM.

Une conque* exposee,
Se tourne vers le Ciel en reçoit la rosee ;
R'amasse dans son sein la manne* du matin
Et se replonge en mer pleine de ce butin,
Le Soleil y travaille il espaisit ces goustes
Et jusqu'au fonds des eaux il les eschauffe toutes,
Enfin par sa chaleur ou bien par les rayons
Il crée et fait durer tout ce que nous voyons,
Vos maistres mieux que moy vous apprennent ces choses,
[D, 25]
Ils sçavent discourir dessus ces belles causes.

JOSAPHAT.

114 Mis pour « semble ».

115 Au sens de « conjuncture » : « tout ce qui s'offre et se présente à nous sans être préveu. Tout ce qui s'offre par hazard et inopinément. » (Richelet, 1680)

De combien ton tresor te semble-t'il valant¹¹⁶?

BARLAAM.

Le moindre diamant est du prix du talent*¹¹⁷
Je vous en monstrey d'un prix inestimable.

JOSAPHAT.

Expose ta richesse, et mets là sur ma table.

BARLAAM.

Je ne l'estale point devant vos courtisans,
Qu'ils s'esloignent de nous que nuls n'y soient presens.

JOSAPHAT.

Tu me peux tout monstrey, suivans qu'on se retire.

SCENE IV.

[26]

JOSAPHAT, BARLAAM.

BARLAAM.

Oyez ce que mon Dieu m'a forcé de vous dire,
La perle que je porte a bien d'autres clairtez
Sa lumiere penettre en des lieux escartez :
Ce visible Soleil que les gentils* honnoient,
N'est qu'un rayon du Dieu que les Chrestiens adorent,
L'Univers ne cognoist qu'une Divinité,
Cent beaux raisonnemens preuvent cette unité :
Le Monde à presque en soy¹¹⁸ des choses infinies,
Dans leurs diversitez elles semblent unies¹¹⁹ ;
Et comme à chaque corps ce grand Dieu donne un cours,
Il semble que tout aille à ce premier secours.

JOSAPHAT.

Que veut dire cecy descouvrons ce mystere,
Je commence à trouver le secret de mon pere¹²⁰.

BARLAAM.

L'on pourra moins douter de son Eternité,
Puis qu'il comprend le monde avec immensité ;
Celuy qui donne l'ame à toute la nature,
Peut-il pas subsister sans cette creature :
Ce Dieu qui donne tout qui ne prend que de luy,
Ne peut-il pas durer sans le secours d'autruy ?
Il tira du neant une si lourde masse,
Et mit dans un instant chaque corps en sa place ;
Après avoir construit ce pompeux* bastiment,

[27]

116 « *Valant*, Participe qui vient de *valoir* et qui veut dire *qui vaut*. » (RICHELET F. *op. cit.*)

117 Comprendre « Le moindre diamant vaut un talent d'or. »

118 « Soi et lui [ici *elle*] fonctionnent comme des variantes libres coexistant dans le même énoncé. »
(FOURNIER Nathalie, *op. cit.* p. 194)

119 Il semble qu'il manque une syllabe à ce vers. On retrouve cette erreur dans les différents exemplaires encore existants de la pièce que nous avons consulté.

120 Josaphat exprime à Arache dans l'acte I les doutes qu'il a sur les raisons qui ont poussé son père à l'isoler du monde. Rappelons qu'Abenner a isolé son fils loin de tout pour qu'il ne soit pas affecté par les malheurs et les émotions ordinaires dans une vie, et pour le tenir à l'écart de la religion chrétienne. Josaphat pressent ainsi que son père lui dissimule quelque chose.

Ce premier architecte en vit tout l'ornement*,
 Ayant consideré qu'il n'y fist point de fautes,
 Pour sa perfection il luy donna des hostes :
 Il voulut créer l'homme, il luy fist des Estats,
 Autant que de mortels il fist de Potentats*,
 Cét ingrat hommager* devint bien-tost rebelle,
 Ses mal-heureux enfans suivirent sa querelle*,
 Son crime s'estendit jusqu'à ses heritiers,
 L'homme se fourvoja de ces premiers sentiers ;
 Son Dieu tout couroucé luy declara la guerre,
 Un grand débordement¹²¹ purgea toute la terre,
 A peine un innocent se sauva de ses mains,
 Qui pût perpetuer la race des humains ;
 Ses enfans dispersez, les restes d'un deluge,
 A qui le Ciel et l'eau desnioient* un refuge,
 Contre qui l'Univers s'estoit tout conjuré,
 Treuverent sur la terre un azile assuré :
 Ces seconds habitans la peuplerent de crimes,
 Et tous leurs descendans suivirent leurs maximes ;
 La foudre qu'il tenoit les alloit abysmer,
 Sans ces excez d'amour qu'on ne peut exprimer :
 Dieu descendit du Ciel pour regagner la terre,
 Son fils humanisé nous vinst faire la guerre ;
 Et ce doux conquerant qui desdaignoit nos corps,
 Pour reduire nos cœurs tenta tous ces efforts :
 Il imposa silence à tous vos vieux Oracles,
 Il nous vinst exposer sa vie et ses miracles ;
 Dans son propre pays il fut mis sur la Croix,
 Et comme un imposteur mourut le Roy des Roys :
 Sa mort se fist sentir à chaque Creature
 Une commune ecclypse aveugla la Nature,
 Et quoy que le Soleil eust caché sa clarté ;
 Un Dieu mourant parust par cette obscurité :
 Ce Dieu trois jours apres força sa sepulture,
 Et l'on vit violer l'ordre de la Nature ;
 Ce beau temps arrivé qu'il dût monter aux Cieux,
 Comme il avoit prescrit* il delaisa ces lieux :
 Son renom s'espandit de l'un à l'autre pole,
 Les deux bouts de la terre ont receu sa parole,
 Vostre Palais se ferme à sa divine voix
 Et vous seul escoutez des Dieux d'or et de bois :
 Je viens vous retirer d'une longue ignorance :
 Et je vous viens donner une autre connoissance,
 C'est-là ce beau brillant* que je tenois caché.

[28]

JOSAPHAT.

Et c'est-là le secret que j'ay long-temps cherché.

BARLAAM.

[29]

Barlaam est mon nom, j'ay servy vostre pere,
 Loin d'estre reconnu l'exil fust mon salaire ;
 Seigneur, mon plus grand crime estoit d'estre Chrestien,
 J'abandonnay sa Cour, je delaisay mon bien,
 Là je vy demeurer mes timides* complices.

JOSAPHAT.

¹²¹ Barlaam fait référence au Déluge, épisode de la Bible, dans la Genèse 7, 1-8, 22

Des Chrestiens dans la Cour ?

BARLAAM.

Ils craignent les supplices,

Et s'ils n'apprehendoient la colere du Roy,
Aux yeux de cette Cour ils publieroient leur foy,
Le temps arrivera qu'ils se feront cognoistre
Mon Dieu quand il luy plaist, se fait assez paroistre.

JOSAPHAT.

Vaines precautions, entendement humain,
Tu vois visiblement que ton conseil est vain.

BARLAAM.

Vostre pere assembla les plus grands Astrologues
Dessus vostre naissance on fit cent dialogues,
L'ayant examiné ils furent tous d'accord
Que l'aspect de vostre astre influoit un beau sort,
Et que vostre Planette avoit un beau visage
Mais qu'on y remarquoit un sinistre presage,
Qu'un mal succederoit après un si grand bien
Et qu'elle leur monstroient que vous seriez Chrestien,
Le Roy vous envoya dans une solitude
En ayant arraché ce qu'elle avoit de rude¹²²,
Il crût rompre par-là ces dangereux advis.

JOSAPHAT.

S'ils ont esté donnez, ils ont esté suivis ?

BARLAAM.

Cét endroit aux Chrestiens estoit inaccessible
Moy, voyant que ma perte y seroit infaillible¹²³,
Je n'ozay rien tenter que jusques à ce jour
Que j'ay sçeu que le Roy vous appelloit en Cour.

JOSAPHAT,

En sçais-tu la raison ?

BARLAAM.

Il en a crû ses Mages,

Qui pensent que le temps ayt rompu leurs presages ;
A peine les Chrestiens ont sçeu vostre retour,
A peine avois-je sçeu vostre nouvelle amour¹²⁴ ?
Que nous avons formé ce nouveau stratageme.

JOSAPHAT.

Mais tu t'és exposé dans un peril extrême ?

BARLAAM.

A l'envy* les Chrestiens ont brigué cét employ,
Tous le vouloient avoir je l'ay gardé pour moy ;
S'il est quelque danger leur zeile le partage,
Et pour prendre leur part d'un si bel avantage ?
Ils ont contribué de tous leurs diamans.

JOSAPHAT.

[30]

[31]

122 Selon le récit de Jean Damascène : *L'Histoire de Barlaam et Josaphat, roy des Indes*, le roi Abenner a préservé le jeune Josaphat de tout ce qui pourrait lui causer de la tristesse durant son séjour en exil.

123 Ici au sens de « ce qui est certain. » (FURETIERE, *op. cit.*)

124 Au XVIIème siècle, « amour » est aussi bien masculin que féminin.

O parfaite union ! merveilleux sentiments !
Grand Dieu de Barlaam illumine mon ame,
Esclaire mes esprits d'une celeste flamme,
Et dispose mon cœur à recevoir ta Loy.

BARLAAM.

Pour s'y bien preparer il suffit de la Foy.

JOSAPHAT.

Ouy, je me sens espris d'une divine audace,
Et mes sens sont remplis des effets de sa grace ;
Je me sens destacher des choses d'icy bas,
Et quand je voy le Ciel la terre a peu d'appas* :
Je recherchois en moy cette beatitude,
Mon ame s'y portoit avec inquietude ;
Elle a roulé¹²⁵ long-temps de desirs en desirs.

[32]

BARLAAM.

L'on ne trouve qu'en Dieu de solides plaisirs.

JOSAPHAT.

Arache, avec raison j'ay combattu tes fables,
Mon esprit treuve enfin des raisons veritables :
Je voy tes faussetez mon œil n'est plus trompé,
Et d'un voile confus il est desveloppé¹²⁶ ?
Je te pers Barlaam ;

BARLAAM,

Ma prise est impossible,

A cent pas du Palais je me rends invisible ;
Il est des lieux secrets et grand nombre de cours,
Les deserts de Senmar ont dix mille destours ;
Un pays sousterrain nous cache à vostre veuë,
Et de precautions ma sortie est pourveuë.

JOSAPHAT.

Sors sors je t'y joindray si je treuve ce lieu,
Et là tu m'instruiras des secrets de ton Dieu,
De ta Religion.

BARLAAM, SORTANT.

[E, 33]

Il est de vostre gloire ;

Mon Dieu, j'ay commencé poursuivez ma victoire.

SCENE V.

JOSAPHAT, SEUL.

J'entre dans le combat, puissant Dieu deffens-moy,
De moy je ne puis rien je puis tout avec toy,
Fausses divinitez que mon peuple idolatre,
Ma main vous encensoit, ma main vous veut abatre :
J'adore le vray Dieu, vos honneurs luy sont deus,
Et je me plains des soins que je vous ay rendus :
Je parle à des metaux à des Dieux insensibles,

¹²⁵ « Rouler : Ce mot se dit encore au figuré dans plusieurs façons de parler. » (RICHELET, *op. cit.*)

¹²⁶ On note ici l'emploi du verbe « desveloper » au sens propre, employé au sein d'une métaphore filée. On prend alors le mot au sens de « Oster l'enveloppe de quelque chose, deployer une chose enveloppée. » (Dictionnaire de l'Académie, 1694) renvoyant à l'image du « voile ».

Qu'on fait si corporels et qu'on rend invisibles.
Mon Dieu ! que voy-je icy, ce qui m'est de plus cher,
Donne-moy les moyens de le pouvoir toucher.

SCENE VI.

[34]

JOSAPHAT, ABENNER.

ABENNER.

He bien tout se prepare à ce grand hymenee * ,
Il va solemniser cette belle journee,
Tout le peuple et la Cour dressent leur appareil * ,
Narsingue jusqu'icy n'a rien veu de pareil ;
Voicy des diamans d'une grosseur extreme
Il faut qu'elle les porte avec son diademe,
Le front d'Amalazie eclairera ces lieux
Et joindra tout son lustre * à l'estat¹²⁷ de ses yeux.

JOSAPHAT.

Seigneur, je viens de faire une plus belle emplette
Je tiens en ma puissance une perle parfaite,
Et vous la treuverez merveilleuse en ce point
Que l'on la peut donner et qu'on ne la perd point,
Tous la peuvent avoir quoy qu'elle soit unique
Sans estre divisee elle se communique,
Telle que le Soleil qui peut tout eclairer
Et qui commun qu'il est ne se peut attirer.

ABENNER.

[35]

Fais-moy participant d'une chose si rare.

JOSAPHAT.

Celuy qui la reçoit ne doit point estre avare,
Il doit tout prodiguer.

ABENNER.

J'offre tout mon tresor,

Pourroit-il l'esgaler.

JOSAPHAT.

C'est trop peu que de l'or ;

Son prix est excessif, sa valeur est extreme
Il faut que par eschange on se donne soy-mesme.

ABENNER.

Montre-moy cette perle ?

JOSAPHAT.

Elle vous esblouyt,
L'on ne la scauroit voir que quand on en jouit,
Et dés qu'on la possede il s'y forme une flamme
Invisible à nos yeux et visible à nostre ame,
Elle, dont la lumiere y treuve tant d'appas
Descouvre apparemment ce que l'œil ne voit pas.

ABENNER.

[36]

Fais-moy donc concevoir¹²⁸ * .

JOSAPHAT.

Vous ne pouvez m'entendre¹²⁹,

127 Comprendre « grâce à l'estat de ses yeux »

128 L'ellipse du clitique reflexif complément d'un infinitif est usuel » au XVIIème siècle
(FOURNIER Nathalie, *op. cit.* p. 78).

Et sans estre Chrestien l'on ne me peut comprendre.
ABENNER.

Chrestien !

JOSAPHAT.

Ouy je le suis, Seigneur imitez-moy,
Quoy vous vous estonnez ?

ABENNER.

Ah ! mon fils est-ce toy ?

JOSAPHAT.

Ouy, Seigneur je vous parle et puissiez-vous m'entendre,
Je sçay que ce rencontre¹³⁰ a dequoy vous surprendre ;
C'est de Barlaam de qui mon Dieu se sert
Que sa voix a tiré du milieu d'un desert,
Que le Ciel a choisi pour remplir vos presages
Et qui pour mon salut a franchy cent passages,
Il s'est icy glissé malgré mille tesmoins
Et son desguisement a vaincu tous vos soins,
Tous vos faux Dieux ?

ABENNER.

[37]

Tay toy.

JOSAPHAT.

Je n'ay plus de paroles

Que¹³¹ pour vous reprocher l'abus de vos idoles ?

ABENNER.

A tes impietez je tremble et je fremis,
Sors, je ne te vois plus qu'entre¹³² mes ennemis ?
Sors sors, blasphemateur evite ma colere.

JOSAPHAT.

Hé bien sortons mon Dieu, je te laisse mon pere.

SCENE VII.

ABENNER, SEUL.

C'est donc toy Barlaam, ame lasche et sans foy,
Ayant trahy tes Dieux, viens-tu trahir ton Roy ?
Tristes predictions funestes conjonctures,
Par qui nous prevoyons toutes nos adventures,
Esprits trop curieux qui cherchez vos mal-heurs
Combien vostre science a t-elle de douleurs ?
De ses folles erreurs nos ames sont deceuës *,
L'homme sans y penser travaille à leurs issues ;
Il entre dans le piege en voulant l'éviter,
Et la peur de tomber le fait precipiter ;
Nous sommes mal-heureux devant le temps de l'estre,
Et nos enfans le sont avant que de bien naistre :
Josaphat est Chrestien, l'on me l'a presagé,

[38]

129 Ici au sens de « Concevoir ».

130 Au XVIIème siècle, « rencontre » est à la fois masculin et féminin.

131 « Condamnée par Vaugelas, cette corrélation est cependant très usuelle [...]. *Que* se greffe sur le mouvement négatif construit par *ne...pas* et en excepte le terme qu'il introduit. » (FOURNIER Nathalie, *op. cit.*, p241) Comprendre « *sinon* ».

132 Comprendre « Je ne te vois plus que parmi mes ennemis ».

Grand avertissement t'avois-je négligé ?
Je voy par cét objet redoubler ma tristesse,
Te puis-je consoler, mal-heureuse princesse ?

SCENE VII.

ABENNER, AMALAZIE, ARACHE.

ARACHE.

Seigneur Amalazie attend de nouveaux fers.

AMALAZIE.

Non ce n'est point assés des maux que j'ay soufferts ;
Je me viens condamner à de nouvelles peines,
Au tronc*, à vostre fils je prefere mes chaines,
Ne vous prevalez pas des droits de mon vainqueur,
Et ne presumez point de contraindre mon cœur :
Le sort, en m'ostant tout m'a laissé le courage,
Le sang de Sinanor ne sent point l'esclavage ;
Il n'espreuva jamais que c'est que d'obey¹³³,
Mais dans moy¹³⁴ la fortune a voulu le trahir ;
Elle a crû par la fille assujettir le pere,
Gardons en despit d'elle un Royal caractere :
Ouy, fameux Sinanor, je soustiendray mon rang,
Je sçauray maintenir l'honneur d'un si beau sang.
Seigneur, n'alleguez point le droit de vos conquestes,
Ses pareils¹³⁵ n'ont point veu que des Dieux sur leurs testes¹³⁶ ;
Et le fameux motif de tous vos differens,
N'est qu'un commun pretexte entre des conquerans :
Vous pretendiez de luy de plus grands avantages,
Vous vouliez son Empire et non pas ses hommages ;
Sur un juste refus vous l'avez opressé,
Il vous desnia* l'un, l'autre vous fust laissé.
Prenez tous ses Estats je vous les abandonne,
Possédez-les Seigneur, la guerre vous les donne ;
Le Conseil de Narsingue autorise ces loix¹³⁷,
Et s'il faut mon adveu je vous cede mes droits :
Espuisez espuisez tout le sang de mon pere,
Eslevez sur son trone une race estrangere ;
Laissez-moy consommer* dedans une prison,
Et jusques à son soustien* abbatez ma maison :
Mais delivrez mon cœur de cette servitude,
L'esclavage du corps n'est-il pas assez rude !
Rien que ma liberté ne peut plaire à mes yeux.

ABENNER.

[39]

133 Emploi percontatif (qui interroge) de « que » : « Au XVIIème siècle *que* peut encore être percontatif comme en ancien français. (FOURNIER, Nathalie, *op. cit.* p. 210)

134 Comprendre « par moi », « à travers moi ».

135 Comprendre « les pareils de Sinanor ».

136 Amalazie rappelle à Abenner que ce sont bien des hommes qui ont attaqué son peuple et que cette guerre n'avait rien de divin.

137 Comprendre : « Vous êtes dans votre droit, puisque le Conseil de votre ville vous autorise à posséder mes états. »

Haissez Josaphat, il est trop odieux ;
Vostre possession est un don trop insigne * , [40]
En se rendant Chrestien il s'en est fait indigne.

ARACHE.

Il est Chrestien ?

ABENNER.

Il l'est qu'on coure ces deserts,
Qu'on cherche Barlaam qu'on l'accable de fers ;
Vous gardes imprudens * .

UN GARDE.

Seigneur,

ABENNER.

Suivez ce lasche,

Malgré tous leurs destours c'est en vain qu'il s'y cache.

ARACHE.

Il sera mal-aisé de l'y pouvoir saisir,
Et dés qu'on peut avoir un moment de loisir,
Au sortir du Palais l'on s'abysme * sous terre.

ABENNER.

Il y sera treuvé par l'esclat d'un tonnerre !
Dieux ! s'il est de besoin que mon fils meure aussy,
Si vous le souhaitez je le desire ainsi,
Ouy, qu'il meure ?

[F, 41]

AMALAZIE.

Ah ! Seigneur,

ARACHE.

Tentez une autre voye,

Servez-vous du moyen que le Ciel vous envoie :
Je sçais un beau secret dont vous devez user,
Le Prince Josaphat s'y pourroit abuser ;
Nacor et Barlaam ont tant de ressemblance,
Que la Cour se trompoit dedans cette apparence :
L'on prenoit l'un pour l'autre à leurs lineamens * ,
Et l'on n'en fist jamais de vrays discernemens ;
Ils ont la mesme voix, ils ont mesme¹³⁸ visage,
Ils ont les mesmes mœurs, ils semblent du mesme âge :
L'on croit que la Nature y fist mesmes efforts,
Enfin qu'une seule ame anime ces deux corps.

ABENNER.

Je voy ton artifice.

ARACHE.

Il nous le faut instruire,
Et devant vostre fils, il le faudra produire ;
Il feindra quelque temps de prendre son party,
Et d'abord que¹³⁹ son cœur se sera desmenty * ;
Il se laissera vaincre apres sa resistance.

[42]

ABENNER.

Il faut que de son Dieu, Nacor ait cognoissance ;

¹³⁸ « Même » peut fonctionner comme un déterminant essentiel. Cela signifie qu'il ne peut être combiné avec un autre déterminant. D'où l'absence du « le » devant « même ». (FOURNIER Nathalie, *op. cit.*, pp139-140)

¹³⁹ D'abord que : locution conjonctive : dès que. (préciser une source)

ARACHE.

Il sçait parfaitement les erreurs d'un Chrestien.

ABENNER.

Hé bien ! disposez-vous à ce grand entretien.

Rendez-vous y Madame, et par vostre presence,

Vous donnerez du poids à cette conference :

Allons-y donc pourvoir*, Dieux voicy des arrests*,

L'on y va decider de tous vos interests.

Fin du second Acte.

SCENE I.

ABENNER, NACOR.

ABENNER.

Nacor, en ce rencontre il se faut-bien conduire,
 Je te feray puissant si tu le peux reduire :
 Je te veux accabler* et de bien et d'honneur,

NACOR.

Et s'il ne me prenoit¹⁴⁰ que comme un suborneur* ;
 S'il vient à découvrir ce mauvais artifice.

ABENNER.

N'importe¹⁴¹, en ce dessein je seray ton complice :
 D'ailleurs, estans pareils de visage et de voix,
 Il est bien mal-aisé qu'il ne se trompe au choix ;
 Qu'il discerne le faux d'avec le veritable.

[44]

NACOR.

Il est bien vray qu'en tout je luy paroy semblable.

ABENNER.

Je crains qu'au vestement il n'ayt quelque soubçon.

NACOR.

Il en peut bien avoir de diverse façon¹⁴² ?
 Barlaam pût avoir quelque amy dans la ville,
 Qui luy persuada¹⁴³ ce changement utile ;
 Et de crainte qu'au sien il n'ait esté surpris,
 Il a pû despouiller celuy qu'il avoit pris,
 Et d'ailleurs vostre fils croit sa prise asseuree,
 Sans s'en fier à vous ses yeux l'ont averee ?
 Il me croit Barlaam.

ABENNER.

Il se doit rendre icy,
 La plupart de ma Cour s'y doit trouver aussi ?
 Feins bien adroitement, contrefaits le fidele,
 Laisse emporter ton ame au courant de ton zele ;
 Et laissant par degrez ralentir cette ardeur,
 Apres tant de chaleur monstre quelque froideur ?
 Quitte insensiblement le soin de te defendre,
 Et par un desaveu force toy de te rendre :
 Bien-tost ce criminel me doit estre amené.

[45]

NACOR.

¹⁴⁰ Comprendre « et s'il ne me prenait que pour un suborneur ».

¹⁴¹ Comprendre « Cela n'importe pas ».

¹⁴² Comprendre : « Il a pu s'en procurer (des vêtements) de différentes façons » .

¹⁴³ Diérèse : Ce mot compte pour 4 syllabes. On retrouve le même procédé à l'acte III v651 (sien), v654 (fier), V729 (relations), v731 (action), v734 (émanation), v735 (mutuel), v743 (associez), v756 (souhaits), v767 (vieux), v789 (Dieu), v797 (Chrestien), v805 (operations), v824 (violence), v834 (occasion), v847 (louer), v848 (advouer), v857 (indignation), v874 (deffier), v884 (alliance), v896 (lion), v897 (humiliez), v900 (alliance), v9120 (alliez), v924 (odieux),

Je sauray maintenir¹⁴⁴.

ABENNER.

Voicy cét obstiné :

Nos Dieux dedans tes mains ont remis leur victoire,
Et comme d'un depest respons leur de leur gloire :
Fais enfin triompher la loy que nous tenons.

SCENE II.

*ABENNER, ARACHE, JOSAPHAT.
AMALAZIE, NACOR, Courtisans.*

ARACHE.

Seigneur, voicy le Prince et nous vous l'amenons.

ABENNER.

[46]

Viens donc cœur endurcy, viens escouter ton maistre.

JOSAPHAT.

Ah ! mon cher Barlaam ?

ABENNER.

Viens seconder ce traistre.

JOSAPHAT.

Malgré ta prevoyance és-tu donc arrêté,
Et dedans ce peril comment t'es-tu jetté ?

NACOR.

En sortant d'un danger j'ay rentré¹⁴⁵ dans un autre,
Et la garde du Roy moins proche que la vostre ;
A qui quelque rumeur donna ce grand loisir,
Recouvra par hazard¹⁴⁶ le temps de me saisir.

ABENNER.

Hé bien mon fils, mes Dieux n'ont-ils point de justice,
En fuyant un abysme il treuve un precipice ;
Et ce pressant remords quant il fut agité,
Le ramene au peril qu'il avoit esvité.
Tu mourras suborneur.

NACOR.

[47]

Que l'on m'oste la vie.

ABENNER.

Je te contenteray si c'est-là ton envie :
J'avois crû te punir par un bannissement,
Mais il faut t'ordonner un plus grand chastiment.
Ton trespas,

NACOR.

Je l'attens.

ABENNER.

Avant que tu l'endures,

Je te veux faire voir toutes tes impostures :
De mes Dieux et du tien faire comparaison,
Et par ton propre adveu convaincre ta raison ?
Deffens en liberté ta trompeuse doctrine,

144 Au sens de « m'y tenir (à mon rôle) »

145 « La concurrence entre *être* et *avoir* comme auxiliaires de parfait des verbes intransitifs [...] est particulièrement libre en français classique. » (FOURNIER Nathalie, *op. cit.*, p255 - §375).

146 Comprendre « par chance »

Parle-moy de ton Dieu dis nous son origine ;
S'il a des qualitez à regner dans les Cieux,
S'il est digne d'entrer au nombre de mes Dieux ;
Et s'il a merit   qu'on luy bastisse un Temple.

JOSAPHAT.

C'est icy Barlaam que ton Dieu te contemple ?
Tu te vois exposé dans un double danger,
Tu ne t'en puis sauver, il s'y faut engager :
Loin d'éviter la mort qui s'offre à ta carrière,
Regarder ton trespas qui te suit en arrière ?
Advance, ou bien recule, il faut icy perir,
Vois donc en quel peril il te plaist de mourir ;
Quel ennemy veux-tu, le fils ou bien le père,
Choisis de¹⁴⁷ ma rigueur ou bien de sa colère :
Mesme sans implorer un moment de loisir,
Devant toute la Cour explique ton desir ;
Je signe par mon sang la loy qui m'est apprise,
La raison veut aussi que ta mort l'autorise ;
Puis donc que mon salut t'amenoit en ce lieu,
Deffends avecque moy la gloire de ton Dieu.

[48]

NACOR.

Ouy, je la maintiendray puis qu'il me la confie,
Et puisqu'il l'a commise*    ma philosophie :
Je m'offre à vous preuver toutes nos veritez,
Et vous reduire au long¹⁴⁸ toutes ces qualitez,
Ce grand Dieu que j'adore est tout inconcevable,
Et l'on le deffinit¹⁴⁹ une essence ineffable :
Il vit tout commencer, il verra tout finir,
Il comprend le passé, le present, l'advenir ;
Dans luy sont tous les temps il regle nos annees,
Et ce Maistre absolu regit nos destinees :
Vous donnez à vos Dieux un pouvoir limité,
Vous les avez sousmis à la fatalité ?
Le mien ne reçoit point, ny d'esgaux, ny de Maistres,
C  t estre indépendant est le premier des estres ;
Ce Dieu, quoy qu'il soit un, forme une Trinité,
Et dans sa Trinité garde son unité :
Le père en regardant sa tres-divine essence,
Engendre son cher fils de cette cognoissance ;
Ainsi que d'un miroir où frappe le Soleil,
Il s'en peut reflexchir un rayon tout pareil :
Par des relations et de fils et de père,
L'entendement de l'homme a conceu ce mystere,
Non que cette action ait eu quelques instans
Qu'il soit intervenu priorité de temps¹⁵⁰:

[G, 49]

¹⁴⁷ Au XVIIème siècle il y a concurrence entre le pronom *de* et le déterminant zéro, notamment pour les noms abstraits à valeur compacte. (FOURNIER Nathalie, *op. cit.* p. 152)

¹⁴⁸ « AU LONG sign. aussi, « amplement », et alors il est adverbe. » (Dictionnaire de l'Académie, 1694)

¹⁴⁹ Au XVIIème siècle le verbe définir est transitif. On citera l'exemple donné dans *Le Dictionnaire de la langue française* de F. Richelet : « On définit l'ame une substance qui pense).

Le père est seulement premier par origine,
 D'une émanation adorable et divine ;
 Du mutuel amour qu'ils se rendoient tous deux,
 Ils firent proceder un Dieu tout amoureux :
 Un esprit tout de feux, un esprit tout aymable,
 Et cet eslancement produisit leur semblable ;
 Ainsi quoy qu'ils soient trois, l'on n'en doit croire qu'un,
 Tout ce que l'un possede est aux autres commun.
 Concevez les ensemble ils ont mesme avantage,
 Separez leur personne ils ont mesme partage :
 Ils sont associez par un commerce estroit,
 Et tous trois d'un accord s'approprient un droit ?
 Ce Dieu qui conçoit tout, se pouvoit seul comprendre,
 Ce qui sortoit de luy dans luy se venoit rendre :
 Par sa propre existance il logeoit dedans luy,
 Et de son propre poids il estoit son appuy :
 Ces mysteres divins vous sont inconcevables,
 Et de si hauts discours sont à peine traitables.

ABENNER.

[50]

Qu'on arrache la langue à ce blasphémateur,
 Comme toy suborneur, il fust un imposteur ;
 Ton Dieu, s'est veu mourir avec ignominie.

NACOR.

Il se soumit luy-mesme à cette tyrannie !
 Il devoit accomplir ce qu'il se prescrivait,
 Et selon ses souhaits toute chose arrivoit.

ABENNER.

Tombe-t'il sous les sens qu'un Dieu se soit fait homme ?

NACOR.

L'amour qu'il a pour nous jusque là le consomme* ;
 Entre l'homme et le Ciel il falloit un milieu,
 Et pour vostre pardon le sang d'un homme Dieu ?
 Vos Dieux ont bien paru sous diverses figures,
 Ils ont bien avily leurs divines natures ;
 Doutez-vous que le mien n'ait pû ce qu'ils ont fait,
 Et qu'il n'ait pû le mesme en un contraire effet :
 Vos Dieux sous cette forme estoient ce que nous sommes,
 Ils estoient scandaleux aux yeux mesmes des hommes ;
 Les mortels rougissoient de les voir vicieux,
 Et de leur voir souiller, et la Terre et les Cieux :
 Et quoy qu'accoustumez à des crimes extremes,
 Ils mesprisoient des Dieux qui s'offençoient eux-mêmes :
 Le mien, prit sur la Terre un plus noble projet,
 Et le salut du monde estoit son seul objet,
 Il y vint habiter il en chassa le vice,
 Qui se vengeant d'un Dieu suscita son supplice ;
 Et qui par son abord* se voyant abbatu,
 Par un dernier effet fist punir la vertu ;
 Enfin vos Dieux souffroient et commettoient le crime,
 Ma loy n'enseigne rien qui ne soit legitime.

[51]

150 Comprendre : « Non que cette action ait pris un moment, et que se soit établi un ordre d'existence entre les trois composants de la Trinité. »

ABENNER.

C'est trop !

NACOR.

Amalazie, Arache, vous mon Roy,
Pliez, pliez le col* subissez cette loy ;
Le joug de mon Sauveur, n'est pas insupportable,
Le servir c'est regner son Empire est aymable :
Il nous entraine à soy par de douces rigueurs,
Et sans estre Tiran il enleve nos cœurs ;
Prenez, prenez mon Prince, une sainte furie,
Par arrest solemnel chassez l'idolatrie ;
R'appelez les Chrestiens que vous avez chassez,
Relevez les Autels que l'on a renversez ?
Faites à nostre Dieu de nobles sacrifices,
Et condamnez au feu vos Dieux et leurs complices.

ABENNER.

[52]

Barlaam

NACOR.

Perissez vous qui les adorez,
Qui rendez des honneurs à des marbres dorez,
Qui n'ayant point de Dieux vous faites des images,
Et qui vous soumettez à vos propres ouvrages !
Perissent tous les Dieux que vous idolatrez,
Tombent, tombent, les lieux dans lesquels vous entrez.

ABENNER.

Traistre ?

NACOR.

Je suis Chrestien.

ABENNER.

Cét adveu t'est funeste.

NACOR.

Je le suis et l'estois, ma foy se manifeste !
C'est se trop desguiser, Seigneur je suis Chrestien.

ARACHE.

[53]

Il feint avec adresse !

AMALAZIE.

Il le contrefait bien ;

NACOR.

Vous en doutez encore ?

ABENNER.

Lasche, tu continues,

NACOR.

Toutes vos faussetez doivent estre cogneuës !

ABENNER.

Ah ! c'est trop Barlaam ?

NACOR.

Non, non, je suis Nacor.

JOSAPHAT.

Dieu tout miraculeux je te benis encor ;
Tes operations, sont vrayment merveilleses.

[54]

NACOR.

Et nos façons d'agir sont bien souvent trompeuses :
Nostre Dieu comme il veut determine de tout,

Quand l'homme a proposé ce Tout-Puissant resout¹⁵¹ ?
Seigneur, l'on vous trompoit dessus une apparence¹⁵²,
Barlaam n'est point pris, je me nomme Nacor.

JOSAPHAT.

Puissant Dieu des Chrestiens je te benis encor !
Il n'appartient qu'à toy de faire ces miracles,
De l'ame de mon père arrache tous obstacles :
Le mensonge tient-t'il contre tes veritez,
Et son aveuglement contre tant de clairtez ?
Amalazie, Arache adorez sa puissance,
Et les rares effets de cette providence.

NACOR.

Revenez, revenez de vostre estonnement,
Reconnoissez le Ciel à cet evenement ?
Mon Dieu, se jouë ainsi de la prudence* humaine,
Pouvez-vous resister, à l'esprit qui vous traîne ;
Qui par tant de clartez vous désille* les yeux,
Et dont le saint courroux vous arrache à vos Dieux ;
Il vous fait violence.

[55]

ABENNER.

Ah ! Tu mourras perfide.

NACOR.

Je suis fortifié je ne suis plus timide* ;
Sçachez que Barlaam, m'enseigna cette loy,
Mon Dieu dans son absence a soustenu ma foy ;
Mon cœur mieux affermy¹⁵³ ne craint plus vos supplices.

ABENNER.

Je les redoubleray ?

NACOR.

J'auray mille complices ;
Et toute vostre Cour est pleine de Chrestiens,
Ils me vont imiter.

ABENNER.

Estre trahy des miens.

NACOR.

[56]

Loin de prester la main à vostre stratageme,

ABENNER.

Traistre !

NACOR.

J'ay, concerté de vous tromper vous-mesme ;
Et cette occasion s'estant offerte à moy,
J'ay dû m'en prevaloir, j'ay dû Seigneur,

ABENNER.

Tay toy !

NACOR.

Puis donc qu'il se faut taire allons à mon martyre,
Et tracer par mon sang ce que je ne puis dire.

151 Evoque la locution proverbiale « L'Homme propose et Dieu dispose. » Résoudre est à prendre au sens de « déterminer, régler » (RICHELET, *op. cit.*)

152 Comprendre « sur une apparence » Au XVIIème siècle, « dessus » peut s'employer à la place de « sur ».

153 « AFFERMIR. verb. act. Rendre ferme et inébranlable. » (FURETIÈRE, *op. cit.*)

ABENNER.

Qu'on le mene à la mort !

NACOR.

Prince, je vay mourir.

JOSAPHAT.

Nostre Dieu t'a montré l'exemple de souffrir ;

Va, va je te vay suivre, et suivre un si grand Maistre,

[H, 57]

Il est mort pour les siens,

ABENNER.

Veux-tu suivre ce traistre ?

SCENE III.

ABENNER, AMALAZIE.

ARACHE, JOSAPHAT.

JOSAPHAT.

Seigneur, je suis Chrestien, je me fais mon arrest,

Je suis prest de mourir pour le mesme interest.

AMALAZIE.

Ah ! Seigneur ?

ARACHE.

Ah ! Mon Prince.

JOSAPHAT.

Arache et vous Princesse,

Mon ame desavoue une telle foiblesse :

Apprenez que mon Dieu se sçait faire louer,

[58]

Qu'à la face de tous il le faut advouer ;

D'une indigne pitié vostre haine est suivie,

Vous feignez de souffrir ne faites point d'effort,

Je n'exige de vous qu'un soupir à ma mort,

Vous Seigneur, ces faux Dieux !

ABENNER.

Ne crains-tu point le foudre¹⁵⁴ ?

JOSAPHAT.

Elle mettra plustost tous vos Autels en poudre.

ABENNER.

Les Autels de ton Dieu ne sont pas establis,

Et quand¹⁵⁵ ils le seroient ils seroient desmolis ;

J'en purgerois bien-tost la face de la terre,

Ma main espargnera cette peine au tonnerre.

JOSAPHAT.

Ah ! Seigneur, si mon Dieu n'arrestoit son courroux,

Son indignation éclatteroit sur vous !

Mon Dieu, suspens ta foudre* et retiens ta colere,

Espargne en ma faveur la teste de mon père.

SCENE IV.

[59]

ABENNER, AMALAZIE, ARACHE,

ABENNER.

¹⁵⁴ Foudre : masculin et féminin (RICHELET, *op. cit.*). Le nom est ainsi masculin au vers 850 et féminin au vers 853.

¹⁵⁵ Quand «signifie aussi Encore que.» (FURETIERE, *op. cit.*)

Il court à son mal-heur il luy faut resister,
Et malgré sa vistesse il le faut arrester :
Sauvez-le, Amalazie, et daignez l'entreprendre,
Ce sont vos seuls efforts qui me le pourront rendre,
Nous y perdons tous deux si mon fils est perdu.

AMALAZIE

Attendez-le des Dieux, il vous sera rendu :
Je ne puis rien sur luy.

ABENNER.

De vous seule j'espere,
Faites ce que n'ont pû ny les Dieux ny son pere,
Madame, sa desfaite est en vostre pouvoir.

AMALAZIE.

Prenez d'autres moyens je ne le sçaurois voir ;

ABENNER.

[60]

Rendez-moy cét office * et vous servez vous mesme ;

AMALAZIE.

Seigneur, je n'y puis rien.

ABENNER.

Ma Princesse il vous ayme,
C'est trop se deffier du pouvoir de vos yeux.

AMALAZIE.

Qu'y peuvent mes raisons *, laissez ce soin aux Dieux.

ABENNER.

Enfin, enfin je prie et mesme je l'ordonne,
J'ay quelque autorité dessus vostre personne.

AMALAZIE.

Vous Seigneur ?

ABENNER.

Moy Madame, et vous l'éprouverez,
Si vous n'obeysez pas vous la ressentirez ;
Vous estes mon esclave ?

AMALAZIE.

[61]

Et je puis ne pas l'estre,
Bien-tost par mon trespas je n'auray point de Maistre.

ABENNER.

Vous pourrez donc choisir de la mort ou de luy,
Enfin de vostre sort decidez aujourd'huy ;
Entrez dedans vos fers ou dans mon alliance,
Et de ces deux partis faites la difference :
De vos ressentimens il me souvient encor,
Vous m'avez reproché la mort de Sinanor* ;
Que je retiens ses biens par la loy de la guerre,
Vous avez sçeu les droits que j'avois sur sa terre :
Et comme ce vassal força son Souverain,
De les luy maintenir les armes à la main ;
Vous ne desmentez point l'orgueil de vostre pere,
Dedans vostre famille il est hereditaire ;
Mais, je sçauray r'abatre un orgueil qui vous pert,
Adieu pensez-y bien.

SCENE V. [62]

AMALAZIE, ARACHE.

AMALAZIE.

Il s'est enfin ouvert,
Et ce lion caché manifeste sa rage.

ARACHE.

Humiliez ce cœur abaissez ce courage.

AMALAZIE.

Ce tyran me l'ordonne il parle absolument¹⁵⁶,
Moy, j'aymerois son fils apres ce traitement ?
Tyran, ton alliance a t'elle tant de charmes,
Je n'y remarque rien que des sujets de larmes :
Iray-je sur ce trône où tu me veux placer,
Mon père en est tombé je l'ay veu renverser ;
Et de quelque costé que je le considere,
Il n'est point de chemin que le corps de mon père.
C'est là le seul degré qui m'esleve à son rang,
Et toute cette place est rouge de son sang ;
Rends-moy dans mes Etats par de plus belles voyes* ,
Regarde cét endroit par lequel tu m'envoyes ;
Tu me donnes en dot le vol que tu me fis,
Le père me le rend par la main de son fils :
Et croyant luy remettre une part de son crime,
Il pense d'un larcin faire un don legitime ?
Garde, garde tyran ce que tu m'as volé,
Unis à ton Empire un estat desolé ;
Tyran, enrichis-toy du sac de mes Provinces,
Et rends ton heritier le plus puissant des Princes :
Contraints tes alliez d'estre ses hommagers* ,
Force à l'idolatrer les peuples estrangers!
Mais ne te flatte point de me le rendre aymable,
Avec toute sa pompe il me semble effroyable ;
Ce déplaisant objet m'est autant odieux,
Qu'il est digne de l'estre et qu'il l'est à nos Dieux.

[63]

ARACHE.

Dequoy l'accusez-vous ?

AMALAZIE.

Des crimes de son pere,
Par-là je l'envisage* et je le considere.

ARACHE.

Voyez-le ?

AMALAZIE.

Me forcer de voir vostre rival ?

ARACHE.

Madame, allez le voir, je sçay qu'il m'est fatal :
Mais quelque sentiment que mon amour me donne,
Le mal-heur de ce Prince afflige ma personne ;
Permettez que j'imite un amour genereux,
Qui prefere aux grandeurs un Prince mal-heureux ;
Puisque j'admire en vous ces grandeurs de courage,
Souffrez qu'en les louant je les mette en usage,
Et que prenant de vous de si beaux mouvemens,
Je pratique à mon tour ces nobles sentimens :
Allez, allez Madame, essayer sa desfaite,
Vous avés en partage une ame trop parfaite :

[64]

¹⁵⁶ Comprendre « de manière absolue ».

Quelque premier soubçon que mon amour ait eu,
Il a tort de douter de la mesme vertu¹⁵⁷ :
Je n'apprehende point de perdre Amalazie,
Elle a le cœur trop grand, tay toy ma jalousie ;
Tous tes raisonnemens sont icy superflus,
Laisse aller ma Princesse et ne la retient plus.

AMALAZIE, SEULE.

Ce que n'a pû le trone, Arache l'a pû faire,
Il le peut il le veut, Amour il luy faut plaire.

Fin du troisième Acte.

157 Arache fait référence à « l'amour généreux » de la princesse, qu'il mentionne au vers 930

SCENE I.

JOSAPHAT, *SEUL.*

Mon Dieu, tu vois des cieus les perils que je cours
 Parmi tant de dangers j'ay besoin d'un secours :
 Sans que mon cœur, contr'eux hazarde sa defaite,
 Je les surmonteray par ma seule retraite ?
 Fermons à ma sortie et l'oreille et les yeux,
 N'escoutons que mon Dieu ne voyons que les cieus ;
 R'entrons dans ce Palais j'y laisse Amalazie,
 Mon Dieu, divin rival voy-la sans jalousie :
 Ne me possede pas avec tant de rigueur,
 Et souffre qu'elle prenne une place à mon cœur,
 Mon amour pour tous deux sera toujours extreme,
 Tous deux vous m'estes tout je t'adore et je l'ayme ;
 Mais l'ingrate me hayt et trompeur en ce point,
 Je te viens presenter ce qu'elle ne veut point :
 Mon cœur destache-toy de cette indigne flamme
 Amour, prophane amour sors enfin de mon ame ;
 Je ne te puis souffrir dedans ce sacré lieu,
 Il faut que tout en sorte estant pleine d'un Dieu :
 Mon Dieu je voy venir cette belle idolatre*.

[66]

SCENE II.

AMALAZIE, JOSAPHAT.

JOSAPHAT.

Madame à quel dessein me venez-vous combatre ?

AMALAZIE.

Vous sçavez le sujet qui me conduit icy.

JOSAPHAT.

Certes vous m'estonnez* par un si grand soucy,
 Je ne puis descouvrir d'où procede* ce zele,
 Je ne l'attendois pas d'une ame si cruelle,
 A peine en vous voyant puis-je croire mes yeux.

AMALAZIE.

Me quittez-vous Seigneur, delaissez-vous vos Dieux ?

JOSAPHAT.

Cét Eloge n'est dû qu'au Dieu de la nature
 Dont la grandeur esclatte en chaque creature,
 Dont la profusion¹⁵⁸ a paru dessus vous
 Et qui de son image est devenu jaloux
 S'il peut estre troublé vostre mal-heur le touche
 Escoutez son reproche il se plaint par ma bouche,
 Et vous dit qu'un objet qu'il a remply d'appas*,
 Est ingrat s'il ne l'ayme et ne l'adore pas,
 C'est vostre Souverain faites luy donc hommage
 Et reverez un Dieu dont vous estes l'image.

[67]

AMALAZIE.

158 Dièrèse. Le mot compte pour 4 syllabes. On retrouve ce procédé à l'acte IV aux vers : 976 (profusion), 1062 (glorieux), 1077 (curieux), 1091 (lyons), 1093 (furieux), 1101 (curieux), 1157 (imperieux), 1203 (Dieu), 1252 (passion), 1254 (lieux), 1255 (Dieu)

Le Dieu que vous servez ?

JOSAPHAT.

Est un amant jaloux,

Il ne veut point entrer en partage avec vous,
Il a mis entre nous un Eternel obstacle
Et pour nous reunir il doit faire un miracle,
Mais si je l'ose dire avec quelque raison
Et si j'ose avancer cette comparaison,
Vous pouvez s'il l'a fait desfaire cét obstacle
Et contre luy tenter un contraire miracle,
En nous desunissant sa force s'est fait voir
En nous reunissant monstrez vostre pouvoir,
Vostre Toute-Puissance esgalera la sienne,
Mesme, vous la vaincrez en vous faisant Chrestienne,
Vous me rendrez l'amour que l'on me vient d'oster.

AMALAZIE.

Seigneur, à quel espoir vous laissez-vous flatter,
Un Prince comme vous né dans l'or et la soye
Qui doit vivre et mourir au milieu de la joye,
Dont l'aage*¹⁵⁹ doit passer dans les contentemens
Et dont les jours n'auront que d'aymables moments,
Se doit-il figurer un bien imaginaire
Souffrir toute sa vie un tourment volontaire,
Et dédaignant icy de solides appas*,
Courir apres un bien qui ne se treuve pas,
Vous quittez pour cela, sujets, amys et pere.

[68]

JOSAPHAT.

A pere, amis, sujets, mon amour vous prefere,
Si j'ay quelque regret c'est de vous delaisser.

AMALAZIE,

Seigneur plus d'une fois vous y devez penser.

JOSAPHAT.

Il faut que je responde à la voix qui m'appelle.

AMALAZIE.

Devriez-vous escouter une voix infidele,
Et suivre un faux brillant* qui vous meine au trespas.

JOSAPHAT.

Madame imitez-moy, marchez dessus mes pas,
Toy dont la forte voix a frappé mes oreilles
Opere sur son cœur de semblables merveilles,
Et l'eslevant des sens fais-le monter à toy ?

[69]

AMALAZIE.

Vostre felicité n'est donc que dans la foy,
Faut-il pour estre heureux s'imaginer de l'estre
Et peut-il accorder tout ce qu'il peut promettre ?

JOSAPHAT.

Il nous donne encor plus il peut tout ce qu'il veut
Et mesme en vostre sort regardez ce qu'il peut,
Vous estiez absoluë et du nombre des Reynes,
Il a bien pû changer vostre couronne en chaines¹⁶¹,

159 Ici au sens d'un « Certain tems de la vie. » (RICHELET, *op. cit.*). Comprendre : « la vie ».

160 Synérèse. Ce mot compte pour 2 syllabes.

Il vous veut reserver un Empire Eternel
Il vous oste de l'ame un amour criminel,
Ce desir des grandeurs l'instrument de vos pertes
Et des calamitez que vous avez souffertes.

AMALAZIE.

Est-ce là le secours que vous m'avez promis ?

JOSAPHAT,

Vous voyez l'impuissance où le monde m'a mis ;
Desja ses partisans m'ont declaré la guerre,
Et je ne puis plus rien du costé de la terre,
J'ay perdu mon credit dans le conseil du Roy
Mais dans celui du Ciel donnez-moy quelque employ*,
Ordonnez que pour vous j'y fasse une priere
Des bontez de mon Dieu vous l'aurez toute entiere,
Mesme vous aurez plus que vous ne demandez.

[70]

AMALAZIE.

O puissance secrette ?

JOSAPHAT.

Hé bien vous vous rendez ?

Voyez si ma faveur n'a pas de l'efficace¹⁶²
Puisque sans le prier il vous donne sa grace,

AMALAZIE.

Nacor a commencé ce que vous avez fait
De ses raisonnement c'est la suite et l'effet,
Vous avez achevé d'affermir ma croyance
Et j'estois disposé à cette connoissance
Ouy, je me rends au Dieu que vous nous enseignez.

JOSAPHAT.

Quelles sont les bontés que vous me tesmoignez,
Il vous reste mon Dieu de nouvelles matieres
Sur Arache et mon pere estendés vos lumieres,
Que de choses produit cét heureux changement
En vous donnant au Ciel je vous rend vostre amant,
Je retourne à mes fers reprenés-moy Madame
Et me restitués une place en vostre ame,
J'y puis bien compatir avecque nostre Dieu,
Donnés-luy le premier à moy le second lieu ;

[71]

AMALAZIE.

Je ne puis estre à vous un autre me possede.

JOSAPHAT.

O rival trop heureux ! Faut-il que je te cede,
Je ne demande plus d'où naissoient vos mespris.

AMALAZIE.

Ma conquete Seigneur n'est pas d'un si grand prix,
Que vous puis-je apporter qu'une dot très-funeste
Je n'ay plus que des fers c'est tout ce qui me reste,
Seigneur je vous dois tout et ne vous donne rien,

¹⁶¹ Le vers original était faux, nous proposons donc ici une correction en remplaçant « sceptre » par « couronne » pour obtenir un alexandrin.

¹⁶² Le marqueur *si* a ici comme emploi, adverbe connecteur percontatif, ui introduit une phrase exclamative. (FOURNIER Nathalie, *op. cit.* p. 365).

Si ce n'est que les vœux.

JOSAPHAT.

Ennemy de mon bien,
Amant trop glorieux, Amant trop temeraire,
Quel estoit ton secret qu'avois-tu pour luy plaire,
Donne-moy, donne-moy, l'art de me faire aymer
Et vous Madame, au moins daignez me le nommer.

AMALAZIE.

Ignorez-le Seigneur.

JOSAPHAT.

[72]

Il faut que je le sçache
Il paroitra bien-tost c'est en vain qu'il se cache,
Et de quelque respect qu'il force ses desirs
Je le vay-recognoistre au bruit de ses soupirs.

SCENE III.

AMALAZIE, JOSAPHAT, ARACHE.

ARACHE.

Ah ! Seigneur, ah ! Madame,

JOSAPHAT.

Et quoy d'où naist ce trouble ?
Arache qu'avés-vous ?

ARACHE.

Ma frayeur se redouble.

JOSAPHAT.

Prince retirez * -nous de nostre estonnement *.

ARACHE.

Je le vays augmenter.

AMALAZIE.

Quel est-ce changement ?

ARACHE.

[K, 73]

L'on a fait un théâtre au milieu de la place,
Il est environné d'un tas de populace,
Et ce monstre¹⁶³ immobile autant que curieux,
Dessus cét eschafaut semble attacher * ses yeux ?
Là, Nacor aux tourmens donne son corps en butte¹⁶⁴,
Et contre ses douleurs toute son ame lutte¹⁶⁵ ;
Quelque appareil de mort que l'on luy vienne offrir,
Dedans cette intervalle il s'anime à souffrir,
Pendant que ses bourreaux reprennent leurs haleines,
D'une esperance avide il devore * ses peines ?
Il se plaint du delay qui les fait respirer
Il est impatient de vouloir endurer,
Et voyant leurs apprests¹⁶⁶ ainsi que des amorces,
Il leur desire mesme une part de ses forces :
En soy-mesme il se plaint contre cette langueur,

¹⁶³ Qualifie la foule.

¹⁶⁴ Comprendre « De butte en blanc : Hardiment et de dessein premedité. » (FURETIÈRE, *op. cit.*)

¹⁶⁵ Ordre OSV : schéma exceptionnel dans une distribution caractéristique de l'ancien français.
(FOURNIER Nathalie, *op. cit.*, p92 - §127)

¹⁶⁶ Comprendre au sens de « préparatifs » avec un détournement du terme tel qu'il est donné dans le Furetière : « Ce qu'on prepare pour quelque ceremonie, jouissance, ou festin. »

Et pour les exciter il monstre sa vigueur.
 Eux, comme des lions que fait rugir la rage,
 D'un œil estincelant s'entredonnent courage,
 Et poussant¹⁶⁷ dessus luy des regards furieux,
 Ils s'efforçoient de loin de l'achever des yeux ;
 D'un œil qui les bravoit il accroist leur audace
 Ils joignent aussi-tost l'effet à la menace,
 Ils s'arment et Nacor les attend au combat,
 Mais son corps tout percé visiblement s'abat;
 Ils y font promener et le fer et la flamme,
 A force de fouyr*¹⁶⁸ ils poursuivent son ame ?
 Ces cruels curieux lassez de la chercher
 Se vangent sur le corps qui la leur veut cacher,
 Ils font de tous costez de profondes blessures
 Ils pensent la trouver à force d'ouvertures,
 Et croyant obliger cette hostesse à partir
 Luy monstrent cent endroit pour la faire sortir,
 Cette ame entiere en tout et dans chaque partye
 Treuve encor que le cœur retarde sa sortie,
 Avec quelque esperance elle entre dans ce fort¹⁶⁹
 Mais ce dernier mourant ressent enfin sa mort,
 Tout le corps en fremit sa force diminuë
 Elle luy reprochant qu'il l'a mal soustenuë,
 Et desdaignant ce lasche apres si peu d'efforts
 D'un soupir indigné laisse tomber son corps.

[74]

AMALAZIE.

O bien-heureux Nacor ?

ARACHE.

Vostre cœur en souspire ;
 Le plaignez-vous Madame ?

AMALAZIE.

Ouy je sens son martyre ?

JOSAPHAT.

Il est heureux Madame, et je ne le suis pas.

ARACHE.

Seigneur innocemment vous causez son trespas,
 Avec estonnement¹⁷⁰ j'ay veu tout ce spectacle
 Et l'ayant veu je viens vous dire ce miracle.

[75]

JOSAPHAT.

Je ressens son supplice et sens un second mal,
 Arache, mes mal-heurs me donnent un rival,
 Je souffre d'autant plus dedans ma jalousie,
 Que je ne puis trouver l'Amant d'Amalazie,
 Il ose bien aymer et n'ose l'advouer.

AMALAZIE.

¹⁶⁷ Comprendre « Et lançant dessus luy des regards furieux »

¹⁶⁸ Héritée de l'Ancien Français, la désinence de l'infinitif en -yr- est encore courante au XVIIème siècle.

¹⁶⁹ Comprendre « Forteresse : place forte » (RICHELET, *op. cit.*)

¹⁷⁰ On définira le terme par le verbe dont il est issu : «Etonner : Causer à l'ame de l'émotion, soit par surprise, soit par admiration, soit par crainte. » (FURETIÈRE, *op. cit.*)

Seigneur, c'est un respect dont on doit le louer ;

JOSAPHAT.

Mon rival m'apprehende, ô ! La foiblesse insigne
Ostez luy vostre amour il s'en est fait indigne,
Arache, m'aymez-vous ?

ARACHE.

Jusqu'à mourir pour vous.

JOSAPHAT.

Cherchez donc mon rival contentez un jaloux,
Je vous donne un employ que je prendray moy-même,
Travaillons-y tous deux.

AMALAZIE.

Est-ce ainsi que l'on m'ayme ?

[76]

JOSAPHAT.

Quelle preuve plus grande en vousdriez-vous avoir ?

AMALAZIE.

Prince, si vous m'aimiez vous me le feriez voir ;
Quoy me traiter d'esclave et me vouloir contraindre,
Quoy m'aimant me donner des sujets de me plaindre ?
Et quoy, Prince, est-ce à vous à me donner la loy,
C'est à vous, c'est à vous, à la prendre de moy ;
N'usez point du pouvoir que la guerre vous donne,
Vous m'avez fait regner dessus vostre personne :
Je sçauray maintenir le droit qu'on m'a donné.

JOSAPHAT.

Prononcez mon arrest, je m'y suis condamné ;
Je vous redonne encore une entiere puissance
Mais avec la justice accordez la clemence ;
Ne desesperez pas un mal-heureux Amant !

AMALAZIE.

Prince soumettez-vous à mon commandement,
Je vous deffends d'aymer !

JOSAPHAT.

N'achevez point Madame,

Je ne vous donne point ce pouvoir sur mon ame,
Vous usurpez* un droit que je n'ay point sur moy.

AMALAZIE.

Et vous me contraignez à revoquer ma foy ;
Je seray tousjours libre au milieu de mes chaines,
Et j'y sçauray garder la Majesté des Reines.

[77]

JOSAPHAT.

Ah ! Je ne pretends pas, de vous vouloir forcer,
Mais aussi permettez,

AMALAZIE.

Ah ! c'est trop me presser ?

Prince, je vous deffends de m'aymer d'avantage,
Après cette defense une plainte m'outrage.

JOSAPHAT.

Arrest* imperieux aussi bien que fatal,
Que l'on m'apprenne au moins le nom de mon rival.

ARACHE.

Je le connois Seigneur,

JOSAPHAT.

Tu le connois Arache ?

AMALAZIE.

Prince,

ARACHE.

Non, non, Madame, il faut que l'on le sçache,
C'est

[78]

AMALAZIE.

Arache arrestez, gardez de le nommer.

ARACHE.

Il fust trop criminel en vous osant aymer ;
Il m'a dit son mal-heur je vous le vay redire
Et vous aurez pitié d'un si cruel martyre,
J'aymois Amalazie et j'en estois aymé
M'a-t'il dit, et l'amour dans ses yeux s'est armé,
Et de ses mesmes traits dont il perça mon ame
Dedans le cœur du Prince il fist naistre ma flamme,
Nous fusmes embrasez pour la mesme beauté,

AMALAZIE.

N'achevez point Arache !

JOSAPHAT.

Estrange cruauté !

Ah ! Madame, c'est trop, vous estes inhumaine.

ARACHE.

Madame encor ce mot il adjousta, ma peine
Est un ressouvenir* qui redoubla mon mal
Je travaillay moy-mesme à me faire un rival.

[79]

JOSAPHAT.

Je reconnois le mien, c'est toy, c'est donc Arache.

ARACHE.

Ouy, Seigneur, je l'estois, en vain l'amour se cache,
Quoy Seigneur j'aymerois en mesme lieu¹⁷¹ que vous
Et vous ne vangez pas ?

JOSAPHAT.

Te voir avec courroux,

O trop discret Amant, ô ! Rival trop aymable.

AMALAZIE.

Il n'est point criminel je suis seule coupable :
Seigneurs, regardez-vous d'un esprit plus remis*
Faut-il que ma beauté vous ait faits ennemis,

ARACHE.

Ouy, Seigneur, j'ay failly mais regardez mon crime
Ay je du¹⁷² desdaigner ce que vostre œil estime,
Je vous voy dire en vous en voyant tant d'appas
Il eust esté coupable en ne l'adorant pas,
Mais j'ay dû bien prévoir qu'elle avoit quelques marques
A se faire adorer du plus grand des Monarques,
Je n'ay point dû seduire une telle beauté ?

[80]

JOSAPHAT.

Ah ! Cruel rends-moy donc ce que tu m'as osté ;

ARACHE.

171 « Lieu : Ocasion, sujet, raison, place. » (RICHELET, *op. cit.*)

172 Ici valeur modale du verbe *devoir* qui a un sens conditionnel au passé. On retrouve cette même valeur modale aux vers 1184 (j'ay dû), et 1186 (Je n'ay point dû).

Seigneur je vous la rends mon ame vous la cede,
Mon cœur est tout remply du Dieu qui me possede.

AMALAZIE.

Tu me cedes cruel, dispose de ton bien.

ARACHE.

Vous n'estes point Chrestienne, et moy je suis Chrestien ;
Je ne puis vous aymer.

JOSAPHAT.

O l'estrange surprise ?

ARACHE.

Acceptez cet Amant et par mon entremise,

JOSAPHAT.

Toy Chrestien ?

ARACHE.

Je le suis, je sens croistre ma foy,
Et le sang de Nacor se fait sentir en moy.

[L, 81]

AMALAZIE.

Me voudrois-tu quitter ?

ARACHE.

Dieu quelle tyrannie,
Diviser une amour qu'on vit si bien unie.

JOSAPHAT.

Divine providence, ô ! Puissance des Cieux,
Dont le secret ressort¹⁷³ agit en tant de lieux,
La Princesse est Chrestienne ?

ARACHE.

Dieu quelle rencontre,
C'est icy puissant Dieu que ta grandeur se montre !
Je puis donc vous aymer et sans empeschement,
Pardonnez-moy, Madame, un divin chastiment ;
Tout autre que ce Dieu qui fait tant de miracles,
Ne pouvoit entre nous apporter des obstacles !
Non, non, nostre bon-heur ne paroist qu'à demy.
Nous avons à combattre un second ennemy.

JOSAPHAT.

Arache, point de guerre et point de jalousie,
Dieu seul doit posseder le cœur d'Amalazie,
Allons trouver le Roy, mourons tous constamment*.

[82]

ARACHE.

Seigneur, en ce rencontre* agissons prudemment,
Il nous faut empescher la mort de la Princesse,
Ce sexe pour souffrir a beaucoup de foiblesse¹⁷⁴,
Ne disons point au Roy que nous sommes Chrestiens.

JOSAPHAT.

Ce sont vos sentimens, ce ne sont pas les miens.

ARACHE.

173 « Ressort : Piece de fer qui est en quelque machine, ou quelque ouvrage d'artisan et qui sert à faire aller et à faire remüer d'autres pieces. » (RICHELET, *op. cit.*) Terme ici employé dans son sens métaphorique tel que donné dans le Richelet : [Ne demandez point les *ressorts* que nous ferons jouer. *Moliere.*]

174 Comprendre : « Ce sexe supporte mal la souffrance. »

Vous verrez, le succez qu'aura cette prudence :

SCENE IV.

AMALAZIE, ARACHE, JOSAPHAT.
ABENNER, BARLAAM.

ABENNER

C'est par là que tu peux arrester ma vengeance.

BARLAAM.

Souffre que je le voye ?
[83]

JOSAPHAT.

Ah ! fidele Nacor,
Est-ce toy que je voy ; quoy donc tu vis encor,
O ! Prodiges inouy ?

AMALAZIE.

Merveilleuse advanture ?

ARACHE.

C'est-là l'estonnement de toute la nature.

BARLAAM.

Vous voyez Barlaam ?

JOSAPHAT.

Il ne peut estre pris !

BARLAAM.

C'est avec raison que vostre œil est surpris,
La caverne où je vis est si vaste et profonde
Que j'estois invisible aux yeux de tout le monde
Quelques hommes armez m'appelloient dans ces bois
Je crus en les oyant* entendre vostre voix,
J'allois vous recevoir avec beaucoup de joye
Quand par ma propre erreur je me rendis leur proye.

[84]

JOSAPHAT.

Hé bien à quel sujet t'amene-t'on icy.

BARLAAM.

Seigneur, Nacor est mort je veux mourir aussi ;
L'on m'a voulu tenter par l'aspect des delices,
L'on m'a voulu toucher par l'objet des supplices ;
Menaces, ny presens, ne m'ont point esbranlé,
Et parmy ces faux pas je n'ay point chancelé,
J'avois promis au Roy de vous venir seduire,
Mais,

ABENNER.

Suis-je encor trahy ?

BARLAAM.

Je venois vous instruire,
Et par mon propre exemple à mourir constamment*,
Dessus l'esprit du Roy j'ai gagné ce moment ;
Et vous Prince aveuglé vous vous trompés vous même
Vous vous enveloppez dans vostre stratageme,
Et de ces mesmes traits qu'on lance contre nous
Et la honte et le coup retombent dessus vous ;
Et vous qui recherchez les grandeurs de la terre,
N'aspirez qu'à des biens que n'oste point la guerre ?
Et vous Prince vassal vostre heur* est decevant*,
Nostre Maistre est si grand qu'on regne en le servant ;

[85]

Vous dont la passion excessive et profonde
Retient encore vostre ame aux attachez du monde ;
L'on ne peut contenir dedans un mesme lieux,
La terre avec le Ciel, ny l'homme avec Dieu.

AMALAZIE, BAS A ARACHE.

Prince descouvrons-nous ce grand zele m'enflamme.

ARACHE.

Ce zele est dangereux, conservez¹⁷⁵-vous Madame ?

BARLAAM.

Qu'on me meine à la mort.

ABENNER.

Hé bien donc tu mourras !

JOSAPHAT.

Je demande la mienne.

ABENNER.

Hé bien donc tu l'auras !

Traistre fils qui te rends indigne de ce tiltre,

ARACHE.

Regardez ce qu'il est.

ABENNER.

Vous serez nostre arbitre,

[86]

Amalazie, et vous le devez condamner.

AMALAZIE.

Quel est ce triste employ que l'on nous veut donner,

Ah ! Seigneur ?

ABENNER.

Je le veux.

AMALAZIE.

Commandement farouche.

JOSAPHAT.

L'arrest m'en sera doux d'une si belle bouche.

Fin du quatrième Acte.

SCENE I.

ABENNER, BARLAAM.

ABENNER.

Escoute Barlaam, j'ay differé ta mort,
Je puis tout.

BARLAAM.

Vous pouvez disposer de mon sort,
Je l'advouë et suis prest¹⁷⁶ d'en ouyr¹⁷⁷ la Sentence.

ABENNER.

L'on juge Josaphat et dessus¹⁷⁸ l'apparence* ,
L'on peut bien presumer qu'il sera condamné.

[88]

BARLAAM.

Il sçaura bien mourir.

ABENNER.

Ne sois point obstiné.

BARLAAM.

Non comme j'ay vescu je veux mourir fidele.

ABENNER.

Après cette chaleur tu blasmeras ton zele ;
Et tu desadvoïeras cette austere vertu.

BARLAAM.

En vain jusques icy j'auray donc combatu
Et j'abandonnerois le fruit de ma victoire.

ABENNER.

Non je ne pretens pas de te ravir ta gloire ;
Ny moins de t'empescher de reverer ton Dieu,
Mesme pour l'adorer je vous assigne un lieu,
Et dussent mes sujets condamner cét exemple,
Je permets aux Chrestiens de luy bastir un Temple ;
Pourveu que Josaphat,

[M, 89]

BARLAAM.

Ne m'adjoustez donc rien,
Point de milieu, Seigneur, idolatre* ou Chrestien.

ABENNER.

Suppose que ton Dieu soit le seul adorable,
Ton obstination n'est-elle point blamable ;
Du refus que tu fais donne moy quelque sens
A des Dieux estrangers j'offrirois de l'encens :
Puis qu'en les encensant ou loüant leurs idoles,
Mon cœur desmentiroit mes mains et mes paroles :
Qu'importe que mon fils manifeste sa Loy,

176 « La non répétition du sujet clitique ou la non reprise par un clitique du sujet nominal a pour effet de coordonner les prédicats et de créer un lien sémantique étroit entre eux. » (FOURNIER Nathalie, *op. cit.* p. 22)

177 Diérèse. Le mot compte pour deux syllabes. On retrouve ce procédé à l'acte V aux vers : 1283 (obstination), 1319 (Dieux), 1323 (Dieux), 1329 (compassion), 1341 (punition), 1370 (dissuasions), 1405 (Dieu), 1446 (diademe), 1482 (jouyssez), 1502 (jouyr), 1503 (diademe), 1544 (confession).

178 Comprendre : « Selon l'apparence »

Suffit que dans son ame il conserve sa Foy ?
Tasche à le disposer à cette complaisance.

BARLAAM.

Nous ne pratiquons point cette fausse prudence,
Nous publions son nom avec un front* ouvert¹⁷⁹.

ABENNER.

Cette erreur t'est nuisible et son zele te pert.

BARLAAM.

Prince, il faut recourir à d'autres artifices,
Ordonnez contre moy les plus rudes supplices ;
Et tout ce que la rage a jamais inventé,
Comme pour m'esprouver soit dessus moy tenté :
Faites sonder mon cœur employez y la flame,
Et comme sur le corps qu'on agisse sur l'ame ;
Taschez de la saisir et par mille tourmens,
Essayez si l'esprit a quelques sentimens ;
Il en aura Seigneur, et contre sa nature,
De ne pouvoir souffrir ce que le corps endure :
Vous le sentirez plaindre, et dans sa dureté
Faire ce doux reproche à sa divinité ;
Vous qui m'avez formé d'une essence impassible,
Quand on souffre pour vous pourquoy suis je insensible ?
Accordez cette grace à mes justes transports,
Et me donnez icy la nature du corps :
Le corps voudroit former une contraire envie,
Il luy demanderoit une plus longue vie ;
Il voudroit pour souffrir estre fait immortel,
Mais mal-gré son ardeur je ne le veux point tel ;
C'est trop me retarder sortons de cette vie !

ABENNER.

Quoy tu ne veux donc pas ?

BARLAAM.

C'est là ma seule envie ;

En vain vous m'appellez pour quelqu'autre raison.

ABENNER.

Gardes, qu'on le remette au fonds de sa prison.

SCENE II.

ABENNER, seul.

Treuve-t'on parmi nous de pareilles confiances,
Est-ce à nous cruels Dieux de prendre vos vengeances ?
N'avez-vous pas un foudre* ; estes vous impuissans,
Par un signe apparent confondez tous leurs sens :
De l'ame des Chrestiens levez tous leurs scrupules,
Faites vous voir des Dieux à tous ces incredules,
Et puis qu'on nous demande où sont logez nos Dieux,
En vous representans desillez* leur les yeux ;
Que l'un de vous descende, et se rende visible,
Qu'il donne de son estre une preuve sensible ;
C'est que vous vous plaisez à nous voir incertains,
Et vous ayez l'erreur dans l'ame des humains :
Mais voicy de retour le Prince et la Princesse,
Je tremble, leur abord marque quelque tristesse.

[90]

[91]

[92]

179 Comprendre : « Nous publions son nom ouvertement ».

SCENE III.

ABENNER, AMALAZIE, ARACHE.

ABENNER.

Qu'est devenu mon fils ?

ARACHE.

Nous l'avons condamné,

ABENNER.

Quoy donc jusqu'à l'Arrest* son cœur s'est obstiné ?
Gardes, qu'on l'exécute, arrêtez, qu'on l'ameine,
Non, non, ce criminel est digne de ma haine ;
Je ne le veux point voir, qu'on l'aille despescher* ,
Différez* !

AMALAZIE, BAS.

J'ay prévu qu'il se pourroit toucher.

[93]

ABENNER.

Pourquoy retarde t'on la mort de ce rebelle,
Vostre compassion est icy criminelle ?
Prince, je n'entends point quel est vostre interest,
Par sa punition achevez son Arrest* ;
Quand je commande icy personne ne m'escoute,
Madame,

AMALAZIE.

Nous voyons toute vostre ame en doute,
L'on n'oze s'asseurer dessus vos volontez,

ABENNER.

Ah ! c'est trop le deffendre, ô ! Dieux vous l'emportez,
Ce combat m'est honteux il est jugé qu'il meure.

AMALAZIE.

Enfin vous l'ordonnez ?

ABENNER.

Il dut¹⁸⁰ perir sur l'heure ;
Vous deviez sur le champ l'immoler à nos Dieux.

AMALAZIE.

Aussi l'avons-nous fait, il est mort à nos yeux,
L'on l'a decapité dans la sale prochaine* .

[94]

ABENNER.

Il est donc mort ?

AMALAZIE, A ARACHE.

Voyez comme se pert sa haine ;
Comme insensiblement s'affoiblit sa rigueur,
Et comme l'amitié reprend place en son cœur.

ABENNER.

Hé bien ! Dieux inhumains j'ay suivy vos maximes,
Tigres non pas des Dieux vous voulez des victimes,
Et vous voulez encore qu'on vous croye innocens,
Vous exigez de nous du sang au lieu d'encens ?
Traîtres Dieux, Dieux cruels, vrais partisans du vice,
S'il falloit pour vous plaire un pareil sacrifice ;
J'abbore vos Autels, je veux estre Chrestien,
Le plus clement des Dieux est aujourd'hui le mien ?

180 Ici valeur modale du verbe *devoir* qui a un sens conditionnel au passé. On retrouve cette même valeur modale au vers 1347 pour « deviez »

Et vous dont la Sentence et prompte et tyrannique,
A mez commandemens immole un fils unique ;
Vous venez vous vanter de m'avoir obey.

ARACHE.

Seigneur,

ABENNER.

Vous paressez apres m'avoir trahy ?
Vous aviez escouté la voix de ma colere,
Il vous falloit respondre à celle de son père ;
L'une disoit perdez, l'autre sauvez mon fils,
C'est-ce qu'il falloit faire.

[95]

ARACHE.

Et c'est-ce que je fis ;
Nous vous dissuadions de nous faire ses Juges,
En vain, Seigneur en vain, nous estions ses refuges ;
Il falloit vous complaire,

ABENNER.

Il ne le falloit pas,

ARACHE.

Nous devons,

ABENNER.

Vous deviez l'arracher de mes bras ?
Loin de le condamner il le falloit absoudre,
Et me donner loisir de m'y pouvoir resoudre * ;
Après ce grand courroux que j'avois tesmoigné,
En despit de vos Dieux je l'aurois espargné ;
Mais et vos Dieux et vous estiez d'intelligence,
Sur tous esgallement j'estendray ma vengeance !
L'advenir en verra des effets eternels.

ARACHE.

Vous nous devez punir nous sommes criminels ;

ABENNER.

Ne me prescrivez point ce que je sçauray faire.

[96]

ARACHE.

Il est temps de parler,

ABENNER.

Je vous force à vous taire,
Vous n'avez que trop dit et n'avez que trop fait.

ARACHE.

De vos ressentimens nous prevismes l'effet,
Le Prince n'est point mort,

ABENNER.

Ce n'est qu'un artifice,
De la mort de mon fils l'une et l'autre est complice,
Je veux que l'on vous rende un arrest* solennel,
Que ceux qui l'ont jugé suivent le criminel,
Et que par un trespas qui tous trois nous assemble,
Les juges soient punis et la partie* ensemble,
Dedans ce jugement nous nous sommes unis,
Et tous trois par raison devons estre punis ;
Moy du commandement, vous de l'obeysance.

[N, 97]

ARACHE.

Le voicy !

ABENNER.

De mon foible, ils ont eu cognoissance ;
De quel estonnement me treuvay-je surpris,
Et combien de pensers agitent mes esprits.

SCENE IV.

*ABENNER, AMALAZIE, ARACHE,
JOSAPHAT.*

JOSAPHAT.

Seigneur je viens chercher un juge inexorable *,
J'appelle devant vous d'un arrest favorable ;
Mes juges m'ont fait grace et je ne la veux pas,
Ils m'ont donné la vie et je veux le trespas ;
Ils m'ont esté cruels vous me serez propice *.

ABENNER.

Il le veut, il le veut, qu'on le mene au supplice !
Non mon fils repens-toy, je signe ton pardon.

[98]

JOSAPHAT.

Mon Dieu seul est en droit de nous faire ce don.

ABENNER.

Cruel tu te prevas des sentiments d'un pere,
Tu sçais que ta presence appaise ma colere ;
Qu'elle excite en mon ame une vive pitié,
Et tu t'és reposé sur ma grande amitié ?
Tu ne t'és point deceu je me trompay moy-mesme,
C'est mon fils qui me hait ?

JOSAPHAT.

Ah ! Seigneur je vous ayme ;

Et tout autre qu'un Dieu n'auroit rien dessus vous,
Le rival est trop grand pour en estre jaloux ;
Plus que vous, plus que moy, je l'ayme et je l'adore,
Après luy plus que moy mon ame vous honnore.

ABENNER.

Ah ! Mon fils tu te perds je ne te puis sauver,
En vain nostre pitié l'a voulu conserver ;
Nos loix veulent sa mort ?

[99]

JOSAPHAT.

Je leur offre ma vie.

ABENNER.

Cruels en le sauvant qu'elle estoit vostre envie ?
Je me sçauray vanger de vostre trahison,
Et bien-tost mon conseil m'en va faire raison¹⁸¹ ;
Vous avez eu pour luy cette injuste clemence,
L'on n'aura point pour vous cette mesme indulgence ?
Mais enfin respondez pourquoi l'a-t'on absous,
Madame, parlez-moy, Prince deffendez-vous.

AMALAZIE.

Seigneur, par mon adveu j'attens mesme supplice,
Le juge en ce beau crime est devenu complice ;
Arache, qu'est cecy, vous ne m'imites pas,
Et quand je veux mourir vous craignez le trespas ;
Vous doy-je soubçonner d'un sentiment si lasche,

181 Comprendre « donner raison ».

Ne vous desguisez point, je vous cognois Arache !
Et puisque le peril fust tousjours vostre objet,
Vous ne vous suspendez* que pour le seul sujet ?¹⁸²
Si mourir pour son Prince est un dessein auguste,
Endurer pour son Dieu est un dessein plus juste,
Et quand l'occasion vous propose ce choix,
Servez-vous un vassal ou bien le Roy des Roys ;
Tantost je vous blasmois du progrez de vos armes,
La mort de tous les miens m'arracha quelques larmes,
Et je vous accusois avec quelque raison,
Ou de la mort d'un père ou bien de ma prison ;
Je ne me plaindray plus je vous suis redevable,
Vous fites mon bon-heur me rendant miserable ;
M'ostant avec mon sceptre un amour criminel,
Vous me faites donner un Empire Eternel ;
Participez mon Prince à ce beau diademe,
En m'en donnant ma part gardez-en pour vous même ;
Vous Prince genereux dont j'appris cette loy,
Vous me rendez bien plus que ne m'osta le Roy ;
Ouy, Seigneur, à ce prix ma perte est bien legere,
Le fils me donne plus que ne m'osta le pere.

[100]

ABENNER.

Dieu j'entends ta voix, et ressens ta vertu* ,
De me persecuter lasses-toy me dis-tu ;
Te dois-je demander quelque nouveau miracle,
Ouy, je t'ose tenter,

ARACHE.

Levons donc cét obstacle ?
C'est trop se desguiser, Seigneur j'estois Chrestien,
Et le Dieu des Chrestiens

ABENNER.

Est, et ce sera le mien ;
Dieu de mon fils, d'Arache, et Dieu d'Amalazie,
T'adorent, et l'Europe, et l'Afrique et l'Asie ;
Scandale à tous les Dieux qu'ont formé les mortels,
Je vay les immoler sur leurs propres autels ;
Ces Dieux sont tous de corps que n'ont-ils eu des ames,
Ils ressentiroient mieux l'activité des flammes :
N'importe, allons destruire et leurs corps et leurs noms
Et dessous leurs debris enfermons leurs renoms ;
Je ne les cognois plus.

[101]

JOSAPHAT.

Je recoignois mon père.

ABENNER.

Ah ! c'est visiblement que ton sauveur opere,
Autre que nostre Dieu n'eust pas eu ce pouvoir.

JOSAPHAT.

Il se fait bien sentir s'il ne se fait pas voir,
Il toucha par ma voix le cœur de la Princesse,
Et ce Dieu qui travaille et par tout et sans cesse ;
Pendant nostre entretien touchoit Arache encor,

182 Comprendre : « Vous ne suspendez votre attrait pour le péril que lorsqu'il s'agit de confesser votre foi en Dieu ? »

Dont l'ame a resseny la vertu de Nacor.

ABENNER.

Et bien cher Josaphat, tu me vois inutile,
Et tu me vois reduit dans un ange debile* ;
Le sceptre que je tiens est un pesant fardeau,
Et sans un poids si lourd j'incline à mon tombeau.
Viens donc prendre les soins que me donne un Empire,
Souffre que je le quitte et que je me retire.

[102]

JOSAPHAT.

Pensez-vous m'esbloüir par l'éclat des grandeurs,
Et d'eschauffer* mon ame avec si peu d'ardeurs ?
Seigneur, jouyssez seul d'un si triste avantage* ,
Mon ame se reserve un plus noble partage ;
La terre est vostre but et le Ciel est le mien,
Icy, vous vous plaisiez, là je treuve mon bien,
Et parmy les transports dont mon ame est saisie* ,
Mon œil ne descend plus sur ceux d'Amalazie,
Je n'y rencontre plus ny d'amour, ny d'appas* ,
Et quoy qu'ils en soient pleins je ne les y voy pas ;
Jugez par ce mespris si je cherche un Empire,
Souffrez que je le laisse et que je me retire.

ABENNER.

Gouste un peu ce que c'est que du commandement,

JOSAPHAT.

La souveraineté n'est point mon élément ;

ABENNER.

Enfin je te l'ordonne et te remets ces marques,
Ausquelles nos sujets cognoissent leurs monarques ;
De pleine autorité je te cede mes droits,
Et cette indépendance où me mettoient nos loix.
Ne me conteste point, la chose est resoluë.

[103]

JOSAPHAT.

J'en puis donc disposer de puissance absolue ;

ABENNER.

Agis en souverain, tout releve de toy,
Prince, au nom de l'Estat, cognoissez vostre Roy.

JOSAPHAT.

En pouvant donc jouyr comme de mon bien mesme,
Et par le plein pouvoir que donne un diademe ;
J'esleve sa personne entre les Potentats* ,
Et luy remets les droits que j'ay sur vos Estats ;
Entre tous nos vassaux il me plaist vous eslire.

ARACHE.

A moy ceder vos droits, retenez vostre Empire ?
Prince, quelle raison vous le fait refuser,
Vous Seigneur quel motif vous le fait mespriser.

[104]

ABENNER.

Vous ferez le repos et de l'un et de l'autre,
Je confirme ce choix ;

ARACHE.

Non, non, l'Empire est vostre ?

ABENNER.

Puisqu'il m'appartenoit j'ay pû le luy donner.

JOSAPHAT.

Estant maistre à mon tour je puis vous couronner ;

ARACHE.

Vous negligez le trône et moy je le desdaigne,
Puisque vous l'évitez il faut que je le craigne ?
Dois-je donc estimer ce que vous mesprisez,
Et dois je recevoir ce que vous refusez ;
L'offre que l'on me fait est un present qui trompe,
L'on pense m'esblouir par un fausse pompe ?
Si l'Empire vous plaist vous le devez garder,
Et s'il ne vous plaist pas, pourquoy me le ceder.

[O, 105]

ABENNER.

Un trône avec le Ciel qu'a-t'il de comparable ?

ARACHE.

Seigneurs vostre raison n'est point considerable :
Quelques divins qu'ils soient je blasme vos projets,
Venez par vostre exemple instruire vos sujets.
Quoy, trainer une vie oisive triste et rude,
Et vous ensevelir dans une solitude ;
Il faut vivre et mourir pour qui vous estes nez,
Le Ciel à leur salut vous avoit destinez ;
Venez vous acquitter de l'employ qu'il vous donne.

ABENNER.

Hé bien, travaillons-y puisque le Ciel l'ordonne !

JOSAPHAT.

Seigneur, je veux entrer dans le gouvernement,
Pour le premier essay de mon commandement ;
Et de l'autorité que vous m'avez donnee,
Sans vous en consulter je fais une hymenee*.

ABENNER.

Vous avez tout pouvoir ?

[106]

JOSAPHAT

Vous rival genereux,
Et que le seul merite a fait le plus heureux ;
Digne de posseder nostre illustre maistresse,
Refusant mon Empire acceptez la Princesse,
Et de ces deux presens retenez le plus beau.

ARACHE.

Seigneur, ce sentiment ne vous est point nouveau ;
La generosité vous est trop naturelle ;
Vous la meritez seul.

JOSAPHAT.

Vous estes digne d'elle ?

Par ma confession autant que par son choix.

ARACHE.

Mon heur va surpasser tout le bon-heur des Roys ;
Le don de vostre Empire est moins qu'Amalazie.

JOSAPAHAT.

Et vous le digne objet de nostre jalousie ?
Recevez de ma main ce que vous desirez,
Et ce parfait amant que vous me preferez ;
Je vous rends vos Estats ?

[107]

AMALAZIE.

O vertu sans seconde¹⁸³ !

Et digne de pretendre à l'Empire du monde :

JOSAPHAT.

Par ce celebre hymen achevons ce beau jour,
Rendons par ce plaisir l'allegresse à la Cour ;
Qu'elle quitte son deuil, qu'elle change de face,
Et que tout y retourne à sa premiere grace * ,
Allons voir Barlaam, et que l'on dresse encor,
Un superbe sepulchre aux manes * de Nacor.

Lexique

A l'envi

« A qui mieux mieux. » (Furetière, 1690)

v. 287, v. 461, v. 980

Abord

« Approche, arrivée. » (Richelet, 1680)

v. 775, v. 1330

Abysmer

« Jeter dans un abysme, y tomber, se perdre, se noyer. » (Furetière)

v. 607

Accabler

« On dit [...] *Accabler une personne de biens, de graces, de bienfaits, de présens*, pour dire, Luy en faire excessivement. » (Dictionnaire de l'Académie, 1694)

v. 638

Affermir

« Rendre ferme et inesbranlable. » (Furetière)

v. 828

Age

« Certains tems de la vie. » (Richelet)

v. 238, v. 1000

Amitié

« Affection qu'on a pour quelqu'un, soit qu'elle soit seulement d'un costé, soit qu'elle soit reciproque. » (Furetière)

v. 1352, v. 1408,

Appas

« Charmes, attraits, agrément, ce qui plaist. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 135, v. 474, v. 529, v. 1004, v. 1490

Appareil

« Ce qu'on prepare pour faire une chose plus ou moins solemnelle. » (Furetière)

v. 505

Apparence

« La surface exterieure des choses, ce qui d'abord frappe les yeux. » (Furetière)

v. 1270

Arrest

« Jugement ferme et stable d'une Puissance Souveraine. » (Furetière, 1690)

v. 634, v. 1155, v. 1335, v. 1390

Attacher

« Forte impression des objets, ou la forte application aux objets. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 1075

Avantage

« Qualité de la nature, ou de la fortune. » (Richelet)

v. 1484

Bien-séance

« Tout ce qui convient et qui est propre à quelque personne. »
(Richelet)

v. 14

Borner

« Fixer. Terminer. » (Richelet)

v. 166

Brillant

« Feu d'esprit, ce qu'un esprit a de plus-vif, et de plus-subtil. »
(Richelet)

v. 425, v. 1012

Col

« La partie du corps qui joint la teste aux espauls, la prononciation ordinaire dans la plupart des phrases c'est *cou*. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 779

Commerce

« Communication et correspondance ordinaire. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 198

Commettre

« Confier quelque chose à la prudence, à la fidelité de quelqu'un. »
(Furetière)

v. 709

Concevoir

Comprendre, pénétrer par le moien des lumieres de l'esprit. »
(Richelet)

v. 531

Conque

« Grande coquille. » (Furetière)

v. 343

Consommer

« Accomplir, achever, mettre dans sa derniere perfection. » (Richelet)

v. 593

Constamment

« D'une manière certaine et indubitable. » (Furetière)

v. 1213, v. 1243

Contempler

« Considerer, regarder avec une profonde atention. » (Richelet)

v. 693

Debile

« Qui n'a pas les forces qu'il doit avoir naturellement et ordinairement. » (Furetière)

v. 1477

Deceu, eüe

« trompé » (Furetière)

v. 554

Decevant

« Propre à tromper » (Furetière)

v. 1247

Déciller

« Ce mot se dit proprement en parlant du sommeil et des yeux. Ouvrir les paupieres. Commencer à ne plus dormir et à ouvrir les yeux. » (Richelet)

v. 822, v. 1327

Défait, défaite

« Taillé en pièces, batu. » (Richelet)

v. 48

Dementi

« Dire à une personne qu'elle ne dit pas vrai. » (Richelet)

v. 627

Dénier

« Refuser, ne pas accorder. » (Richelet)

v. 396, v586

Dépêcher

« Adresser à quelqu'un. Envoyer vers quelqu'un. » (Richelet)

v. 1338

Dépôt

« Tout ce qu'on met entre les mains de quelqu'un pour le garder. » (Furetière)

v. 665

Derechef

« Une seconde fois. » (Furetière)

v. 44

Dévoré

« Perdre, ruiner, consumer. » (Richelet)

v. 1083

Differer

« Gagner du temps, remettre à une autrefois. » (Furetière)

v. 1338

Effort

« se dit de tout ce qu'on fait avec violence. » (Furetière)

v. 16

Employ

« Le travail, l'occupation qu'on donne à quelqu'un, ou qu'on prend soy-même. » (Furetière)

v. 59, 283, v1033

Employer

« Se servir de quelque chose. » (Furetière)

v. 107

Ennuy

« Fascherie, chagrin, déplaisir, souci. » (Académie)

v. 150

Envisager

« Regarder, jeter les yeux sur le visage d'une personne » (Richelet)

v. 925

Eschauffer

« Rendre chaud, ou devenir chaud. [...] Se dit encore en Morale, de l'émotion des passions. (Furetière)

v. 1483

Estonner

« Causer à l'ame de l'emotion, soit pas surprise, soit par admiration, soit par crainte. » (Furetière)

v. 967, v1072

Faveur

« Crédit, pouvoir d'une personne qui est bien auprès de quelque grand. » (Richelet)

v. 263

Foudre

« Se dit figurément du courroux de Dieu, de l'indignation des Souverains. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 660, v. 1322

Fouir

Creuser (Furetière)

Front

« Plusieurs personnes ou choses qui sont ensemble coste à coste, qui monstrent leur front. » (Furetière)

v. 1294

Gentil

« Payen. C'est ainsi que les Juifs [et les Premiers Chrétiens] appelloient tous ceux qui n'estoient pas de leur Religion. » (Furetière)

v. 363

Grace

« Faveur, bon office qu'on fait à quelqu'un sans y estre obligé. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 270, v. 1562

Hazarder

« Risquer, exposer à la fortune, exposer au peril. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 81, v. 185,

Heur

« Ce mot signifie bon-heur » (Richelet)

v. 1250

Hommager

« Qui doit hommage. » (Furetière)

v. 918, v. 820, v. 920

Humeur

« substance fluide dont les parties sont en mouvement. Les plantes se nourrissent de l'*humeur* de la terre. » (Furetière)

v. 331

Hymen (ou hymenée)

« signifie poëtiquement, le mariage. » (Furetière)

v. 279, v. 503, v. 1442

Idolâtre

« Qui adore de faux Dieux, de creatures, des ouvrages de main d'homme. » (Furetière)

v. 966, v. 1283

Imprudent, imprudente

« Qui manque de Prudence. [...] Il se dit aussi, de la Mauvaise conduite dans les affaires de la vie. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 603

Incliner

« Se dit figurément des choses spirituelles. Ce Prince incline à la clemence. Ce jeune homme *incline* à la desbauche. » (Furetière)

v. 24, 33

Industrie

« Dextérité, adresse à faire quelque chose. Il se prend aussi quelquefois simplement pour l'Art, le travail. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 336

Ineffable

« Qui ne se peut exprimer ni comprendre. » (Furetière)

v. 713

Inexorable

« Qui est ferme, dur, qu'on ne sçaurait fleschir, celui dont on ne peut obtenir aucune grace. » (Furetière)

v. 1400

Infaillible

« Ce qui est certain. » (Furetière)

v. 452

Inquiet, inquiete

« Qui est dans quelque trouble, dans quelque agitation d'esprit, soit par crainte, soit par irrésolution et incertitude. » (Dictionnaire de l'Académie)

Insigne

« Remarquable, excellent, qui se fait distinguer de ses semblables. » (Furetière)

v. 600

Intelligence

« Amitié, union, paix, liaison, concorde. » (Richelet)

v. 61

Libéralité

« Le don que l'on fait libéralement. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 316,

Linéament

« Trait ou ligne delicate qu'on observe en quelque chose, et particulièrement sur le visage, [...] qui en cause le rapport ou la ressemblance avec autre chose. » (Furetière)

v. 617

Lustre

« L'Eclat de quelque chose de poli, de luisant, de lissé et d'uni. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 339, v510

Manes

« Terme Poétique, qui signifie l'ombre ou l'ame d'un mort. » (Furetière)

v. 1564

Manne

« Espece de rosée congelée, qui se recueille en quelques pays sur les feuilles de certains arbres et de certaines herbes. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 345

Marche

« *Terme de Tambour.* Son de tambour par lequel on connoit que les soldas marchent, ou qu'ils sont prêts à marcher en ordre. » (Richelet)

v. 49

Matière

« Sujet de quelque discours. Chose, sujet. » (Richelet)

v. 1046

Mouvement

« Se dit figurément en choses morales et spirituelles. [...] Toutes les passions excitent des *mouvements* dans nostre ame. » (Furetière)

v. 27

Naturel

« Disposition que nous a donné la nature et qui nous rend plus propre à une chose qu'à une autre. » (Richelet)

v. 211

Office

« Secours ou devoir reciproque de la vie civile. » (Furetière)

v. 872

Ornement

« Tout ce qui sert à orner, embéllissement, parure. » (Richelet)

v. 131

Ouir

« Entendre. Recevoir quelque son dans les oreilles qui les frappe. » (Furetière)

v. 1230, v. 1268

Ouvrage

« Production de la nature, production de la fortune, ou d'autre pareille chose. » (Richelet)

v. 141

Partie

« En termes de Palais, se dit de tous les plaideurs. » (Furetière)

v. 1393

Pompeux, pompeuse

« Qui a de la pompe, qui est magnifique, leste. Bien paré. » (Richelet)

v. 237, v. 381

Potentat

« Monarque, Roy ? Qui a une puissance souveraine. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 264, v. 387, v. 1506

Prescrire

C'est à dire, *régler, ordonner.* (Richelet) Renvoie aux Ecritures Saintes.

v. 419

Pourvoir

« Donner ordre à quelque chose. » (Richelet)

v. 634

Procéder

« Venir, dériver. » (Richelet)

v. 970

Prochain, prochaine

« Qui n'est pas loin. Il se dit du temps et du lieu. » (Furetière)

v. 1349

Propice

« Favorable. » (Richelet)

v. 1404

Prudence

« C'est la première des vertus cardinales, qui enseigne à bien conduire sa vie et ses mœurs, ses discours et ses actions suivant la droite raison. » (Furetière)

v. 820

Querelle

« L'intérêt d'autrui, quand on en prend la défense. » (Furetière)

v. 26, v. 388

Raison

« Tout ce qu'on allègue, qu'on dit et qu'on apporte pour prouver, confirmer et persuader quelque chose. Le mot de *raison* en ce sens a un pluriel. » (Richelet)

v. 875

Rebuté

Être un rebut, une « chose dont on ne veut point. Chose qu'on méprise comme étant peu considérable. » (Richelet)

v. 292

Relever

« Dépendre » (Richelet)

v. 256

Remis, remise

« Rétabli. » (Richelet)

v. 1181

Rencontre

« tout ce qui s'offre et se présente à nous sans être prévu. Tout ce qui s'offre par hasard et inopinément. » « Conjoncture » (Richelet)

v. 342, v. 1211

Resoudre

« Conclure après avoir délibéré. » (Furetière)

v. 34,

Resoudre (se)

« Prendre une résolution, se déterminer. » (Richelet)

v. 1377

Ressouvenir

« Action de se ressouvenir, mémoire qu'on a d'une chose. » (Richelet)

v. 7, v1173

Retirer (se)

« Se corriger de ses folies, de son désordre, de son dérèglement. » (Richelet)

v. 1072

Saisi

« On dit [...] qu'un homme se saisit, quand à la vue de quelque fâcheux accident, au récit de quelque mauvaise nouvelle, il est surpris

de telle douleur ou affliction, crainte, ou estonnement, que cela altere son esprit ou sa santé. » (Furetière)

v. 1488

Séjour

« La demeure qu'on fait, ou qu'un autre fait en quelque lieu. Le tems qu'on demeure en un endroit. » (Richelet)

v. 3

Solide

« Ce mot se dit des choses et des personnes, et veut dire ferme, constant qui n'est point léger. » (Richelet)

v. 478

Souci

« Sollicitude, soin accompagné d'inquiétude. » (Dictionnaire de l'Académie)

v. 196

Souffrir

« Ne se pas opposer à une chose, y consentir tacitement. » (Furetière)

v. 935

Soupirer

« Gemir. Jetter des soupirs. » (Richelet)

v. 1

Soustien

« Ce qui supporte, qui soustient. » (Furetière)

v. 594

Suborneur

« Ce qui surborne, qui débauche, qui corromp de jeunes gens, qui les mt dans le vice. » (Richelet)

v. 639

Supporter

« Donner appuy, secours, protection. » (Furetière)

v. 167

Suspendre

« se dit figurément en choses spirituelles et morales, et signifie, Arrêter pour quelque tems. » (Furetière)

v. 1432

Talent

« Sorte de monnaie ancienne d'or, ou d'argent. » (Richelet)

v. 354

Timide

« Foible, peureux, qui craint tout. » (Furetière)

v. 431, v. 825

Transport

« Se dit figurément en choses morales, du trouble ou de l'agitation de l'ame par la violence des passions. » (Furetière)

v. 1310

Tronc

Race, famille. » (Richelet)

v. 568

Usurper

« Ocuper avec injustice et avec violence. S'emparer avec injustice d'une chose qui ne nous appartient pas. » (Richelet)

v. 37, v1148

Valant

« Participe qui vient de *valoir* et qui veut dire *qui vaut*. » (Richelet)

v. 353

Vertu

« Se dit figurément en choses morales, de la disposition de l'ame, ou habitude à faire le bien » (Furetière)

v. 1451

Bibliographie

Ouvrages de Référence sur le théâtre du XVII^e siècle

LANCASTER Henry Carrington, *A History of French dramatic literature in the Seventeenth Century*, Baltimore, the John Hopkins Press, 1929-1942 (5 part. en 9 vol.) vol. II, part. II *The period of Corneille 1635-1651*

PARFAICT François et Claude, *Histoire du théâtre français depuis son origine jusqu'à présent, avec la vie des plus célèbres poètes dramatiques, des extraits exacts, et un catalogue raisonné de leurs pièces, accompagnés de notes historiques et critiques...*, Paris, P.-G. Le Mercier

SOLEINNE, *Bibliothèque dramatique de Monsieur de Soleinne*, cat. réd. par P. L. Jacob (Paul Lacroix), New York, B. Franklin, [1965 ?]

Pièces de théâtre du XVII^e siècle

ROTRON, *Le Véritable Saint Genest*, dans *Œuvres Complètes 1*, Paris, éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Textes choisis, établis, présentés et annotés par Jacques Scherer, 1975

CORNEILLE Pierre, *Polyeucte*, dans *Théâtre. 2*, GF Flammarion, Paris, Chronologie, introduction bibliographie et notes par Jacques Maurens, 1980

D.L.T. *Josaphat ou le triomphe de la foy sur les Chaldéens*, François Boude, Tolose, 1646

BOISROBERT François de, *Le Couronnement de Darie*, Toussaint Quinet, Paris, 1642

DESFONTAINES, *L'Illustre Comédien ou le martyr de Saint Genest*, Cardin Besongne, 1645

RACINE, *Andromaque*, dans *Racine, Théâtre Complet I*, Edition de Jean-Pierre Collinet, Paris, Folio Classique, 1982

Ouvrages du XVII^e siècle

FRANÇOIS René, *Essay des merveilles de nature, et des plus nobles artifices*, Rouen, Romain de Beauvais, 1621

Le Mémoire de MAHELOT, LAURENT, et d'autres décorateurs de l'Hôtel de Bourgogne et de la Comédie Française au XVII^e siècle, Paris, Honoré Champion, 1920, publié par Henri Carrington Lancaster

Source hagiographique

DAMASCÈNE Jean, *Histoire de Barlaam et Josaphat, roi des Indes, composée par saint Jean Damascène, et traduite par F. Jean de Billy*, Paris, Guillaume Chaudière

Ouvrages sur l'auteur

BOULMIER Joseph-Désiré, *Un excentrique du XVII^e siècle. Jean Magnon de Tournus* (extrait du Bulletin du bibliophile), Paris, Techener, numéro de sept-oct 1871, in 8°.

JEANTON Gabriel, « Notes sur la vie et l'assassinat de Jean Magnon, de Tournus, poète et historiographe du roi. » Mâcon : imp. de Protat frères, 1917, in 8°. Extrait des *Annales de l'Académie de Mâcon*, et du *Bulletin de la Société des amis des arts de Tournus*.

MICHAUT G. *La Jeunesse de Molière*, Paris, Hachette, 1922

Ouvrage sur Josaphat

Saintes Scènes. Théâtre et sainteté à la croisée du Moyen-Age et de la Modernité, dir. Barbara Selmeçli et Marion Vuagnoux Uhlig, Berlin, Franck & Timme, 2012

Ouvrages sur le théâtre du XVII^e siècle

FORESTIER Georges, *Passions tragiques et règles classiques. Essai sur la tragédie française*, Paris, PUF, 2003

DE REYFF Simone, *L'Eglise et le théâtre, l'exemple de la France au XVII^e siècle*, Edition du Cerf, Paris, 1998

BABY Hélène, *La Tragi-comédie de Corneille à Quinault*, Paris, Klincksieck

UBERSFELD Anne, *Lire le théâtre I*, Paris, Belin, 1996

FORESTIER Georges, *Esthétique de l'identité dans le théâtre français (1550-1680) – Le déguisement et ses avatars*, Paris, Droz, 1998

CHEDOZEAU Bernard, *Le Baroque*, Paris, Nathan, 1992

FORESTIER Georges, *Introduction à l'analyse des textes classiques*, Paris, Nathan Université, 1993

Instruments de travail

Furetière Antoine, *Dictionnaire universel, Contenant tous généralement tous les Mots François tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les Sciences et des Arts*.

Académie Française, *Dictionnaire*, Paris, J.-B. Coignard, 1694 (2 vol.)

RICHELET P., *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise... avec les termes les plus connus des arts et des sciences*, Genève, J.-H. Widerhold, 1680 (2 vol.).

FOURNIER Nathalie, *Grammaire du français classique*, Paris, Berlin, 1998

Sites internet

<http://www.theatre-classique.fr/> (Théâtre Classique)

<http://www2.unil.ch/ncd17/index.php> (Naissance de la critique dramatique)